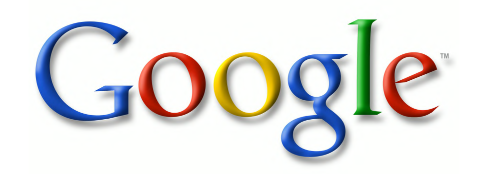


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


Digitized by Google

Fic. 27524 e. 53



Google

Digitized by Google

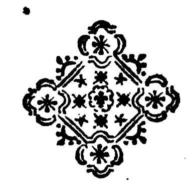
Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
DE MILADY JULIETTE CATESBY, A MILADY HENRIETTE CAMPLEY, SON AMIE.

Par MARIE *de* M***.

TROISIÉME ÉDITION.



A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, vis à-vis le Collége des Jésuites.

M. DCC. LX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by Google



Digitized by Google

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

VOICI la troisiéme Edition des Lettres de Milady Catesby ; au moins la troisiéme faite du consentement de l'Auteur. Si on comptoit les contrefactions de Bruxelles, Dijon, Rouen, Lyon, Bourdeaux, Toulouse, Marseille, Avignon, la Hollande, Genève, Zurich & autres lieux ; on pourroit annoncer cette Edition comme la quinziéme : sur une si prodigieuse quantité d'exemplaires, deux mille quatre cens seulement ont été tirés par ordre de l'Auteur. Ainsi le goût du Public pour cet Ouvrage s'est trouvé moins avantageux à Madame de ***, qu'aux personnes adroites qui en ont profité. Si le produit de la vente s'est partagé très-inégalement, l'honneur d'avoir plû,

eſt reſté tout entier à Madame de ***, dédommagement dont elle s'eſt contentée. Mais je la vis un jour très-révoltée contre uu petit format, où peu content d'avoir contrefait la premiere Edition de Fanny, l Editeur s'eſt aviſé de joindre à des fautes groſſieres, beaucoup de Poéſies, qu'il attribue à l'Auteur des Lettres ; c'eſt être doublement de mauvaiſe foi. Pour prouver que Madame de *** n'a jamais compoſé ces Vers ; je donne à la fin de ce Volume, deux chanſons & quelques morceaux échappés à l'habitude où elle eſt de jetter au feu toutes ſes productions en ce genre : ils ſerviront de piéces de comparaiſon. On y trouvera au moins quelque reſſemblance avec ſa Proſe ; ce qui ne frappe point du tout dans les Vers imprimés à la ſuite de Fanny Butler, par l'Editeur du petit format.

Digitized by Google

LETTRES DE MILADY JULIETTE CATESBY, A MILADY HENRIETTE CAMPLEY, SON AMIE.

LETTRE PREMIERE.

Mardi de Summerhill.

C'est au grand trot de six forts chevaux, avec des relais bien disposés, l'air de l'empressement, que je vais très-vîte, accompagnée de gens dont je me soucie peu, chez d'autres dont je ne me soucie point du-tout. J'abandonne mes amis les plus chers; je vous quitte, vous que j'aime si tendrement: eh pourquoi ce départ, cette hâte? pourquoi me presser d'arriver où je ne desire point d'être? pour m'é-

Digitized by Google

loigner.... de qui?.... de Milord d'Oilery.... Ah, ma chere Henriette, qui m'eût dit que je l'éviterois un jour? N'est-ce pas ce même objet dont la privation forcée a pensé me coûter la vie; qui pendant deux ans fut toujours présent à mon idée; que tout me retraçoit, & que rien n'a pû me faire oublier? Je fuis donc pour ne pas rencontrer ces yeux que j'ai cherchés avec tant de plaisir; où mon destin me sembloit écrit; dont les regards régloient autrefois tous les mouvemens de mon ame? Etrange changement! comment des effets si différens peuvent-ils provenir d'une même cause? Mon Dieu, que j'ai été surprise de le voir! que son air triste, que ce grand deuil m'a frappée!... Qu'il étoit bien! que sa femme a dû regretter la vie! Qu'en me retirant j'ai eu de peine à ne pas tourner la tête! Dans quel état cette vûe!... Mais concevez-vous qu'il ait osé se présenter à ma porte, insister pour me voir, m'écrire, imaginer que j'ouvrirois ses Lettres?... En vérité, cet homme est audacieux..... eh ne le font-ils pas tous?.... N'en parlons plus: ah n'en parlons jamais!

Je suis encore étonnée de ma dé-

Digitized by Google

marche. Je me dis à chaque inftant que j'ai bien fait : je me le dis, mais je ne le fens point affez. Je cherche des raifons de m'applaudir du parti que j'ai pris ; j'en trouve, mais c'eft dans ma fierté feulement. Ma chere, j'éprouve que le cœur ne goûte pas ces foibles adouciffemens dont l'amour-propre fe fait des confolations.

Enfin je fuis partie ; me voilà à cinquante milles de Londres, & je ne fuis point *morte ;* afsûrez-en Milord Carlile. Malgré fes prédictions, je ne me fuis point *évanouie* au *pied* du *premier hêtre ; les graces défolées* ne m'ont point élevé ce joli *tombeau* dans lequel il me voyoit déja. Dites-lui que je ne me repens point. Je puis faire violence à mes fentimens ; je puis fouffrir, mais je ne faurois me repentir. Adieu, mon aimable Henriette ; quand vous lui aurez dit tout cela, dites-vous à vous-même, que perfonne ne vous aime autant que moi.

LETTRE II.

Mercredi de chez fir John Warthy.

NOUS allons partir d'un très-vilain Château, dont le Seigneur plus vilain encore, eft un de ces in-

Digitized by Google

commodes perſonnages qu'il eſt ſi fâcheux de rencontrer, & dont l'eſpece n'eſt que trop commune; de ces gens qui font tout mal-à-propos, fatiguent par leurs ſoins, & ne diſent pas un mot qui ne ſoit un fade compliment. Il nous a donné un très-grand & très-mauvais ſoupé, ſervi avec tout l'appareil de la cérémonie, & de cet apprêt gauche qui fait appercevoir à ceux qu'on reçoit, tout l'embarras qu'ils cauſent.

Sir Warthy eſt marié depuis ſix mois, comme vous ſavez; ſa femme eſt une jeune perſonne, longue, ſeche, pâle, niaiſe, avançant d'un air boudeur une petite tête qui tourne ſur un col mince, & vous riant au nez ſans que ſon viſage offre la moindre trace de gaieté; ce couple m'a paru très-bien aſſorti.

Sir Henry eſt fort prévenant pour Lady Eliſabeth; j'ai vû peu de frere, ſi j'en excepte le mien, auſſi obligeant que lui. Mais comme les vertus tiennent aſſez au tempérament, en examinant le ſien, j'ai découvert que ſon naturel eſt d'être attentif, officieux même; il aime à ſe mêler de tout, à ſe rendre néceſſaire. Nous avons déja pris querelle deux ou trois fois. Il veut m'étouffer dans mon caroſſe, de

Digitized by Google

peur que je ne m'enrhume; je baisse la glace, il la leve, & moi je la rebaisse; il me fait gravement ses représentations, je lui explique doucement ma volonté; il insiste, je m'obstine, il céde avec chagrin; & quand je l'ai mis de bien mauvaise humeur, il boude & je respire.

Pour Sir James, c'est la douceur, la complaisance & l'agrément unis à la gaieté; il parle assez, s'exprime bien, & ce qu'il dit amuse: Lady Elisabeth en est enchantée. Vous savez combien ses goûts sont vifs; elle est heureuse qu'ils ne durent pas assez pour se tourner en sentimens.

Je cherche à m'occuper des autres, pour éloigner les idées qui me ramenent à moi-même. Quelquefois je pense que je n'aime plus: ce que j'ai senti en voyant Milord d'Ossery tient autant à la haine qu'à l'amour.... Je le hais peut-être.... Eh, pourquoi ne le haïrois-je pas?... J'espere au moins que je reviendrai capable de le voir, de lui parler, de lui marquer le dédain le plus offensant.... Oh non! je ne veux jamais lui parler, je ne veux jamais le voir.... Voilà sir Henry, il me presse, il ne sauroit attendre;

Digitized by Google

c'est encore un de ses défauts, pas la moindre patience.... Adieu, aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE III.

Jeudi de chez Milord d'Erby.

JE vous écris du lieu le plus agréable qui soit peut-être dans la nature : de ma fenêtre je découvre des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable. Tout peint ici le calme & la tranquillité ; ce séjour si riant est l'image de la paix douce dont jouit l'ame du sage qui l'habite. Cette aimable demeure porte insensiblement à réfléchir, à se retirer en soi-même ; mais tous les tems ne sont pas propres à faire goûter cette espéce de retraite : il en est où l'on trouve au fond de son cœur des importuns plus fâcheux que ceux dont la solitude nous délivre.

Milord d'Erby nous a parfaitement bien reçûs : penseroit-on qu'un homme tel que lui ne se fît point un malheur de son exil ? Il est rare, bien rare, ma chere, que des gens nés dans un haut rang, nourris dans le tourbillon du monde, dans la pénible oisiveté

Digitized by Google

de la Cour, trouvent en eux-mêmes des ressources contre l'ennui. Le souvenir du passé n'offre souvent à leur mémoire qu'un enchaînement de ridicules & de foiblesses, qui regardé de sang froid, paroît dans son vrai jour. Il faut avoir toutes les vertus de Milord d'Erby, pour s'occuper avec plaisir de l'examen de son cœur.

Je viens de découvrir que sir Henry est aussi curieux qu'attentif; il a retardé d'une heure le départ de nos femmes, pour faire mille questions à Betty. Il a remarqué *de longs soupirs* qui *m'échappent ;* il se *doute* qu'il y a *un secret à une de mes boëtes ;* il a offert dix guinées pour s'en assûrer. Il est *fort étonné* que je *vous écrive tous les jours ;* il ne *conçoit pas* le sujet d'un *commerce si régulier ; est-ce bien à vous que j'écris ?* Comment trouvez-vous ces impertinentes enquêtes? elles me coûtent douze guinées; j'ai crû devoir payer la fidélité de Betty, de peur que la réflexion ne l'en dégoûtât.

Cet homme est inquiet, on ne sait ce qu'il a..... il m'ennuie, il me déplaît..... Je crois en vérité qu'il s'avise..... ah, qu'il me seroit odieux! ... Eh bien, ne le voilà-t-il pas! ... Oh

Digitized by Google

quelle mine il fait!.... assûrement il devine que je parle de lui. C'est ma lettre qui lui donne cette humeur.... Je vous promets, sir Henry, que j'écrirai tous les jours; vous aurez la bonté de vous y accoutumer..... Mais sa sœur vient.... je vous quitte ma chere amie, adieu: dites à Milord Carlile que je ne l'oublie point.

LETTRE IV.

Vendredi de chez votre très-humble adorateur sir Georges Howard.

JE vous félicite, mon aimable Henriette, d'avoir été assez obstinée pour n'être point devenue la maîtresse de cette sauvage habitation; Miss Bidulf qui, à votre refus, s'est accommodée du cœur, de la main & de toute l'immense personne de sir Georges notre hôte, est bien plus propre que vous à lui procurer l'espéce de bonheur qu'il est capable de goûter.

Lady Howard est une très-petite femme, assez jolie, point coquette, trop négligée même: elle conduit sa maison, gouverne ses Fermiers, gronde ses valets, aime son mari, fait des

Digitized by Google

enfans, de la tapisserie, ne lit point de peur d'affoiblir sa vue, consulte son Chapelain, défend l'amour dans toute l'étendue de son domaine, marie ses vassaux, traite sérieusement les moindres détails, & se fait une grande affaire de la plus petite chose.

Eh bien! voilà pourtant à-peu-près la femme forte, la femme *qui rira au dernier jour*. Si elle rit, ma chere, nous pourrions bien pleurer, nous qui lui ressemblons si peu. Il seroit singulier que cette ménagere eût plus de mérite que nous; il est au-moins bien sûr qu'elle a plus de bonheur. Sa vie est simple, uniforme, mais elle est paisible, utile; ses jours s'écoulent dans une parfaite égalité; demain n'apportera point un triste changement dans son état; son ame est sans cesse ouverte à l'impression du plaisir.... Quel plaisir, me direz-vous? Eh, ma chere Henriette, il en est de tant de sortes! une longue étude de nous-mêmes, notre raison, nos connoissances nous rendent-elles plus heureuses? Je ne sais quelle idée les autres peuvent avoir de cette lumiere qu'on nomme *esprit*; elle se peint à mon imagination comme un flambeau ardent, qu'un coup de vent vient de

Digitized by Google

fouffler : il luit un peu dans l'ombre ; & ne la diſſipe qu'à demi : fa foible clarté ſuffit pour montrer qu'on marche ſur le bord d'un précipice, mais non pas pour faire appercevoir l'endroit gliſſant où le pied peut manquer. On tombe, ma chere ; & quand on a roulé juſqu'au fond, on a l'avantage de réfléchir & de ſe dire, tout froiſſé de ſa chûte, que ſi on avoit mieux vû, on ne ſeroit pas là.

Je ne ſuis point abſolument triſte ; je commence à croire que le mal qu'on ſe fait ſoi-même eſt moins douloureux que celui qu'un autre nous cauſe. Je ne ſais quel mouvement ſecret nous aide à le ſupporter ; je voudrois bien que ce ne fût pas la vanité. Adieu, ma très-aimable amie : comment Milord Carlile ſe trouve-t-il de mon abſence ? Je ne ſuis plus là pour vous raccommoder ; cela devroit bien vous engager à vous brouiller moins ſouvent. Lorſqu'il vous fâche un peu, ſongez qu'il eſt mon parent & mon ami. Il a bien des qualités eſtimables ; il eſt digne de votre cœur.... ſi pourtant il eſt un homme au monde digne de la tendreſſe d'une femme qui penſe bien.

Digitized by Google

LETTRE V.

Samedi du Château d'Hastingh.

VOICI, ma chere Henriette, une maison délicieuse ; la gaieté y préside depuis deux mois : elle appartient à une veuve qui n'a pas tout-à-fait vingt ans. Enchantée de son nouvel état, elle vient ici passer l'année de son deuil, seulement pour méditer en repos sur le choix qu'elle fera, lorsque la bienséance lui permettra de remplacer un vieux mari, qu'elle haïssoit de tout son cœur. Elle a le plus joli petit visage qu'il soit possible de voir ; une taille fine, bien prise, l'air mutin, une bonne-foi charmante ; elle conte ses chagrins en étouffant de rire. Le vieux lord *étoit jaloux*, & *elle l'attrapoit ; elle l'attrapoit*..... Cette agréable & folle créature a justement la portion d'esprit qui lui est nécessaire pour s'amuser & pour plaire.

Miss Annabella sa sœur est tout-à-fait différente de cette aînée ; elle n'est jamais sortie de ce magnifique Château, où elle vivoit seule avec son pere. Sa figure est noble, intéressante ; son air

Digitized by Google

doux & fin ; elle a beaucoup de lecture, & plus de sentiment. Il ne lui manque, en vérité, que l'usage du monde : mais si elle n'a aucun des agrémens qu'il donne, elle n'a pas un des vices où il conduit ; vices dont il est si difficile de se garantir dans nos cercles, au milieu de ceux qui ont trouvé l'art méprisable de se pardonner mutuellement une partie des défauts du cœur. Je suis toujours révoltée, lorsque j'entens honorer cette criminelle indulgence *de douceur de caractére, de liant dans l'esprit, & de condescendance indispensable* dans la société. Oh, ce sir Henry, il est insupportable ; tout lui déplaît, le fâche, ou le chagrine ; je le croyois de l'humeur la plus égale. Il faut être bien aimable, pour se paroître à ceux qui nous voyent tous les jours. Il m'impatiente : quelque mal que je reçoive ses avis, il s'obstine à m'en donner. Actuellement il me conseille d'ôter un gros bouquet que sir James a cueilli lui-même, & vient de me présenter : depuis que je l'ai, sir Henry ne respire pas ; il m'apporte vingt exemples des malheurs causés par l'odeur trop forte des jonquilles ; il m'assûre qu'elle est

dangereuse pour la tête. Moi qui vois son insolente jalousie, je garde le bouquet, je le garderai, dût-il me donner la migraine. J'arriverai demain à Vinchester; j'y trouverai de vos Lettres; c'est le seul plaisir que je m'y promets. Adieu; mes plus tendres complimens à Milord Carlile.

LETTRE VI.

Dimanche à Vinchester.

J'ai reçu vos Lettres en arrivant ici; vous ne doutez pas, ma chere Henriette, du plaisir véritable que j'ai senti à les lire. Votre amitié me touche dans tous les instans de ma vie; elle a suffi long-temps à mon cœur: que j'étois heureuse alors! Si des sentimens moins volontaires & plus tumultueux m'ont occupée, vivement occupée, croyez qu'ils n'ont point affoibli ce goût tendre & solide qui m'attache à vous. Les qualités qui l'ont fait naître, ne doivent rien à l'illusion; le tems, ni l'éloignement ne pourront jamais le détruire.

Ma fermeté vous étonne. Eh bon Dieu! cet effort que vous admirez, si je pouvois l'envisager sans passion, perdroit bien du prix que nous y mettons

toutes deux. Qu'est-ce donc que je sacrifie ? Quel est le bien dont je me prive ? la douceur d'être trompée encore peut-être ! mais pourrois-je m'y abandonner, quand j'ai perdu celle de me tromper moi-méme ?

Vous me dites de *pardonner à Milord d'Offery*, ou de *ne plus penser à lui ?* Lui pardonner ! ah jamais ! ... N'y plus penser ? ... j'y pense assurément le moins que je puis ; je n'y pense plus avec plaisir ; je n'y pense plus avec regret ; j'y pense....... hélas, ma chere, parce qu'il m'est impossible de n'y plus penser ! Le souvenir marche avec nous ; on croit le perdre en cherchant le monde, mais un instant de solitude lui rend toute la force que la dissipation sembloit lui avoir ôtée. Dès que je suis avec moi, je me retrouve avec cette idée autrefois si chere ; je revois cette image....... Combien l'ame que je croyois à cet ingrat, avoit embelli ses traits ! quelle parfaite créature il offroit à mes yeux ! Ah ! pourquoi, pourquoi a-t-il déchiré ce voile aimable qui me cachoit ses vices, sa fausseté ? ... Tant de candeur dans cette physionomie, & tant de perfidie, d'ingratitude dans ce cœur ! .... Que n'est-il aussi noble, aussi généreux

Digitized by Google

que je l'ai cru? . . . . Oui, mon plus grand malheur est d'être forcée de le mépriser. Adieu ma bonne, ma chere amie ; je ne suis point en état de répondre à tout ce que vous me demandez.... Que je suis foible encore ! .... Falloit-il me parler de lui ! .... vous avez réveillé..... Je puis éviter cet homme, renoncer à lui, le haïr, le détester ; mais l'oublier .... oh! je ne le saurois.

LETTRE VII.

Lundi à Vinchester.

JE reçois à l'instant une Lettre de Milord Carlile, qu'assurément il ne vous a pas communiquée. Il traite ma *fuite* de ruse féminine ; il ne me dit pas cela, mais c'est cela qu'il veut me dire. Il croit que mon intention est de *mortifier le pauvre* Milord d'Offery, de *l'éprouver*, de le *désoler*, & de lui *faire grace* ensuite. Cette idée qu'il a de mes desseins, ne me donne pas une haute opinion de sa façon d'accorder *des graces*. Dites-lui cela, en attendant que je sois en humeur de lui répondre.

En vérité, je me mépriserois moi-même, si j'étois capable d'une feinte si basse, si croyant pouvoir pardonner,

Digitized by Google

j'avois la dureté de faire attendre mon pardon ; de jouir de l'incertitude & des peines d'un homme que je voudrois rendre heureux. Non, ma chere Henriette, je ne ferai jamais acheter un bien que j'aurai destiné. Ou je me connois mal, ou il n'est pas en moi de pardonner ; je le promettrois envain. Les chagrins que j'ai sentis, sont pour jamais gravés dans ma mémoire. Je suis bien éloignée de désirer qu'il soit en mon pouvoir d'en donner de si vifs. Ma haine est aussi généreuse, que mon amitié fut tendre ; j'en bornerai toujours les effets à éviter la présence d'un ingrat. Milord Carlile prétend que tout ressentiment doit céder à un vrai repentir : belle maxime ! en vérité, je m'en servirai avec mes inférieurs, mais jamais avec mes amis. La confiance ne reçoit pas deux atteintes ; il le pense comme moi. Mais, ma chere, une remarque utile à faire, c'est que les hommes n'établissent un principe que dans l'espoir d'en tirer avantage. Accoutumez-vous à penser, d'après Milord, que *le repentir efface toutes les fautes*, & soyez sûre qu'il se procurera des occasions *de se repentir* .... Sa Lettre m'a fâchée, je l'avoue; au reste je renonce à son approbation ; elle me coûteroit

seroit trop si je l'achetois par une foiblesse qui me dégraderoit à mes propres yeux. J'ai toujours regardé, comme le plus grand des malheurs, la perte de la bonne opinion qu'on avoit de ses sentimens. On peut jouir de l'estime des autres sans la mériter ; l'art atteint jusques-là : mais que devient notre paix intérieure, quand nous ne pouvons plus nous estimer nous-mêmes ? Milord Carlile est bien singulier de vouloir décider dans une affaire dont il est si peu instruit. Grondez-le, grondez-le bien, je vous en prie.

LETTRE VIII.

Mardi à Vinchester.

VOUS me demandez ce que je fais, avec qui je suis, quels sont ceux qui me plaisent davantage ? hélas ! je m'ennuie, je suis avec bien du monde, & personne ne me plaît assez pour me distraire. Nous sommes ici quinze ou seize habitans de Londres, sans compter la Noblesse des environs qui abonde au Château. Ce grand cercle m'étourdit plus qu'il ne m'amuse. Milord Vinchester est un homme passionné pour les

Digitized by Google

talens, il s'est efforcé d'en acquérir; mais la nature lui a refusé les dons qui les font éclore, & le goût qui les perfectionne. Avec une grande voix il chante désagréablement, danse de mauvaise grace, quoiqu'il forme exactement ses pas. Il dessine correctement, peint de petis écrans qui ne sont, ni laids, ni jolis, & fait avec facilité des vers détestables. Chaque jour voit naître une foule de couplets & de madrigaux, où l'Amour, Venus, Hébé, tout l'Olympe se trouvent, bon gré, malgré, aux pieds des Divinités du Château. On y prend en arrivant le nom que la rime ou la mesure vous donne. Au reste, Milord est un fort bon homme; je ne lui crois de défaut que celui d'avoir voulu se déplacer. Né pour être simple, honnête, médiocre; s'il n'avoit point prétendu à la supériorité, on auroit eû peine à lui trouver un ridicule. Sa femme .... mais on entre .... qui est-ce? .... Eh! qui pourroit-ce être que sir Henry? .... Mais qui m'assujettit donc aux importunités de sir Henry? Pourquoi faut-il que je le reçoive? Quel droit a-t-il de m'ennuyer? Ah! ma chere Henriette, quel ennemi du genre humain inventa cette fausseté, qui, sous

Digitized by Google

le nom de politesse, nous arrache des égards, nous force à nous contraindre? Voilà le maussade personnage établi dans mon cabinet; insensiblement il gagne du terrein; il est près, tout près de moi..... il lit presque ce que j'écris... je voudrois qu'il le lût pour lui apprendre...... je continue exprès...... *Milord, pardon, vous permettez*.... il s'incline, soupire & reste; en vérité il reste. Dans l'humeur où je suis, je voudrois qu'il parlât, qu'il me dît qu'il m'aime.... je lui donnerois mille guinées pour me faire cet aveu.... Puisque mon mauvais sort le fixe-là, il faut que je vous laisse.

Toujours Mardi à minuit.

Comme je voulois vous le dire ce matin, Miladi Vinchester est très-aimable; elle pense bien, se conduit avec décence & sans affectation: elle est belle, bien faite; à sa fraîcheur on la croiroit cadette de Ladi Elisabeth sa sœur. Elle aime son mari, voit ses travers, n'en rit jamais, & par son sérieux en impose à ceux qui voudroient en railler. Dévote devant Dieu, elle le sert sans ostentation; sévere pour elle-même,

Digitized by Google

complaisante pour ses amis, douce avec tout le monde, elle exige peu d'égards, s'en attire de très-grands, & jouit du respect & de l'admiration sincere de tous ceux qui la connoissent.

Nous avons la nouvelle Comtesse de Ranallagh, une petite étourdie n'aimant que le bruit & le jeu; elle est jolie, mais sans caractere, état fâcheux. J'ai remarqué que les gens de cette espéce prennent volontiers les défauts de tout le monde.

Mais celle qui prétend à la gloire d'effacer tout, d'enchaîner tout, c'est la belle Comtesse de Bristol. Belle en tout point, belle depuis le matin jusqu'au soir, toujours dans l'attitude d'une femme qui se fait peindre; ne songeant qu'à paroître belle, & ne parlant que des effets de la beauté. Si on lui adresse la parole, elle est si persuadée qu'on lui va faire un compliment, qu'un signe de remerciment précéde toujours son attention. Toutes nos Dames sont occupées à la railler : malgré ce qu'elles peuvent en dire, la Comtesse plaît à tous les yeux, mais elle ne plaît qu'aux yeux.

Nous avons sir Manly, gai, agréable, simple, uni, un véritable Anglois;

Digitized by Google

attaché aux mœurs, aux Loix, à la mode de son Pays. Il est d'une Maison très-ancienne, mais peu distinguée par la faveur, & pense qu'une vieille Noblesse vaut bien de nouveaux titres. Possesseur de la plus belle Terre de la Province, il y vit au milieu de ses vassaux comme un pere tendre, environné d'enfans qui le chérissent, sans se souvenir jamais qu'il est au-dessus d'eux, à moins que ce ne soit pour leur éviter des peines, ou leur procurer des avantages. Juge de paix dans une étendue considérable, il a travaillé pour s'instruire d'un métier que tant de gens trouvent facile, & il joint le savoir à l'équité. C'est un *homme*, ma chere, c'est le seul qui soit ici.

Mais l'objet des préférences de toutes nos Dames, c'est Sidney, cadet de tous les Sidneys que vous connoissez; un jeune Baronnet, peu riche, & pourtant très-fastueux. Il est grand, bien fait, a les plus beaux cheveux du monde, des dents admirables, assez d'esprit, peu de bon sens, beaucoup de jargon. Il ne sait rien, parle de tout, ment avec impudence, se connoît en chiens, en chevaux, en bijoux; méprise tout, s'admire de bonne foi, décide sans cesse,

Digitized by Google

fatigue les gens de goût, prime parmi les sots, & passe ici pour un homme charmant. Adieu, ma très-chere amie; j'embrasse Milord Carlile, quoique je ne lui pardonne pas.

LETTRE IX.

Mercredi à Vinchester.

VOILA deux de vos Lettres qu'on m'apporte; je devois les recevoir hier; j'en étois inquiette: sir Henry s'est douté qu'elles avoient été oubliées; il a fait sept milles pour les aller chercher. Je crois que j'ai le cœur mauvais, car je suis fâchée de lui avoir cette obligation.

Ce que vous m'apprenez de la rupture de sir Charles & de Lady Selby, me paroît incroyable. Quoi! cet amant si passionné, qui l'adoroit, ne pouvoit vivre sans la voir, & menaçoit dans ses fureurs jalouses, de se poignarder à ses yeux! Il la quitte, & avec ce sang froid, cet éclat, sans s'embarrasser, ni d'elle, ni du monde!... Heureux hommes, combien la différence de l'éducation, les préjugés, l'usage donnent d'avantage à ce sexe hardi qui ne rougit de

Digitized by Google

rien, dit & fait tout ce qu'il veut! Que de ressources il a sû ménager pour son orgueil, pour ses intérêts! il rampe sans honte à nos pieds; nos mépris ne l'avilissent point; nos dedains ne peuvent le rebuter; bas quand il desire; fier dès qu'il espere; ingrat lorsqu'il obtient ... serpent souple & agile, qui, ainsi que celui de Milton, se courbe, se replie pour fixer notre attention, & la détourner du piége, qu'il nous tend. Pauvre Lady Selby, que je la plains! Qu'il est dur d'être abandonnée! Ah, ma chere Henriette, avec quelle légéreté vous parlez de son état! Si vous aviez senti cette horrible douleur! Puissiéz-vous ne la sentir jamais! Ce récit m'a rappellé ces tems où mon cœur égaré .... mais je n'y veux plus songer.

Vous ai-je dit que nous avions ici la fameuse Comtesse de Sunderland, si belle, si indifférente, si aimée & si estimée non-seulement en Angleterre, mais dans les Cours du Nord, dont elle a fait l'admiration? Elle a près de quarante ans, & n'en paroît pas trente. Je ne puis mieux vous la faire connoître, qu'en vous envoyant la copie d'une Lettre qu'elle a écrite à sir Manly. Il la conserve soigneusement depuis treize

ans qu'il l'a reçue. Il m'en a dit des traits qui m'ont donné envie de la lire, & il m'a promis de se faire apporter ici la cassette où elle est. Cette Lettre, dit-il, caractérise la Comtesse. Sir Manly en étoit amoureux, & ne la voit point encore sans émotion. Il lui écrivit qu'il l'aimoit, & c'est la réponse à sa déclaration que j'attens; dès que j'aurai cette merveilleuse épître, je vous en ferai part. Adieu, ma charmante amie.

LETTRE X.

Jeudi à Vinchester.

Vous êtes, ma chere Henriette, d'une cruelle exactitude. Vous m'avez promis de ne point me parler de Milord d'Offery, & vous me tenez parole avec une régularité que j'admire. Je ne voulois pas qu'on m'entretînt de ses sentimens, des miens, de la fantaisie qui le ramene à moi. Mais me laisser ignorer s'il est encore à Londres, s'il compte y rester, ce qu'il y fait, s'il a cherché Milord Carlile; cela est dur, oüi dur en vérité. On oblige quelquefois en manquant un peu à ses engagemens. . . . Après tout, pouquoi cette

vaine

vaine curiosité ? Quel intérêt ? . . . . . . Allons, continuez . . . . ne m'en dites rien.

Mon humeur devient fâcheuse, tout m'ennuie. Sir Henry me rend ce séjour désagréable ; il m'obsede, me fatigue, je ne vois que lui, il me cherche, me trouve, me suit, me rencontre par-tout. A peine suis-je un instant dans mon cabinet, qu'il y arrive d'un air empressé. Vous croiriez, à le voir, qu'une affaire très-intéressante l'amene ; eh bien, c'est qu'il n'a rien à me dire, pas même bon jour. Il va, vient, retourne, s'agite, arrache des mains de Betty tout ce qu'elle veut me présenter, dérange mes livres, les fait tomber, me demande du *thé*, en prépare, s'en va sans en prendre ; rentre pour me dire qu'il est malade, accablé, qu'il se meurt. Il se promene les bras croisés, soupire, gémit, ne meurt point, & m'impatiente à lasser ma douceur, même ma politesse. Que je hais l'amour ! que je hais tous ceux qui forment le dessein cruel de m'en inspirer ! Sir James me demande en grace un moment d'entretien ; il forme un projet qu'il veut soumettre, dit-il, à ma décision ; il me regarde d'un air, & me parle d'un ton.... Que me veut-il ?

Digitized by Google

J'ai une seule obligation à Milord d'Ossery ; son souvenir sera mon éternel préservatif contre tout son sexe. Qui pourroit me paroître aimable après Milord d'Ossery ? Qui m'inspireroit de la confiance, quand Milord d'Ossery m'a trompée ? Que tout ce que je vois, est différent de lui ! . . . Mais, ma chere, il n'y faut plus penser ; n'est-ce pas ? . . . Hélas, qu'il est difficile d'oublier !

Voilà la Lettre que je vous ai promise ; sir Manly m'a permis d'en prendre une copie : vous aurez la bonté de me la renvoyer.

Milady, Comtesse de Sunderland, à Sir Manly.

» MON estime pour sir Manly m'engage à lui parler avec une franchise dont je me dispenserois peut-être à l'égard d un autre. Vous êtes aimable, Monsieur, bien fait, modeste, vous paroissez prudent, & je vous crois discret. Tant de qualités, si vous y joignez la constance, rendront heureuse une femme qui vous aimera. Elles justifieront son choix à ses yeux, même à ceux des autres ;

Digitized by Google

» avantage peu commun, & qui me dé-
» cideroit en votre faveur, si l'amour
» étoit un sentiment auquel mon cœur
» pût s'abandonner. Ce n'est point sur
» un préjugé dès long-temps affoibli
» dans nos idées, que j'établis les rai-
» sons qui me portent à fuir cette paf-
» sion. L'usage est d'avoir un amant;
» cet usage est reçu, & peut-être ne
» m'en estimerois-je pas moins, si mon
» goût me décidoit pour lui. Ce que je
» dois à Milord Sunderland, me retien-
» droit davantage, s'il avoit eû la bonté
» de se souvenir que nos promesses
» étoient mutuelles. Il m'a négligée dans
» un tems où mon plus tendre attache-
» *ment* pouvoit être le prix de ses moin-
» *dres* complaisances. Je lui rends grace
» de m'avoir laissée à l'indifférence qu'il
» méritoit de m'inspirer: la mienne est
» extrême, il la connoît; & si je n'en
» donne pas des marques publiques,
» c'est seulement par égard pour moi-
» même, parce que je ne crois pas dé-
» cent de montrer du mépris pour
» l'homme dont je porte le nom.

» Livrée à mes réflexions, j'ai long-
» tems considéré le monde, les diffé-
» rens âges de la vie, la durée des cho-
» ses, ou pour mieux dire, leur perpé-

» tuelle variété. Mon étude la plus sé-
» rieuse a été d'examiner mon sexe, ses
» vertus, ses écarts; j'ai cherché les res-
» sources qui nous étoient données pour
» nous aider dans les positions difficiles
» où nous nous trouvons, soit dans l'é-
» clat de la jeunesse, soit sur le retour
» de nos ans. J'ai vû, Monsieur, que
» la coquetterie, la foiblesse & la vani-
» té, étoient le partage des deux sexes,
» mais particuliérement celui du mien.
» La vanité bien entendue & tournée
» vers le grand, fait des femmes ver-
» tueuses. La coquetterie ménagée fait
» des femmes agréables; la foiblesse en
» fait de deux sortes, dont les unes sont
» malheureuses, & les autres méprisa-
» bles. Notre goût nous range indispen-
» sablement dans une de ces classes; le
» mien m'a décidée, j'ai de la vanité.
» Celle qui n'a estimé que le frivole
» avantage d'être belle, passe une par-
» tie de sa vie à s'applaudir de ses char-
» mes; & l'autre, à en regretter triste-
» ment la perte. Quel personnage joue
» une eoquette, lorsqu'elle n'a plus de
» cet état, que le ridicule d'y prétendre
» encore? Les femmes foibles sont à
» plaindre: le plaisir que leur a donné
» la sensibilité de leur cœur, est un

Digitized by Google

» écueil pour leur raison. Trop souvent
» elles conservent l'habitude d'aimer,
» long-tems après qu'elles ont perdu le
» don de plaire. Elles deviennent le
» jouet des ingrats, & l'objet de la risée
» d'une jeunesse vile, intéressée, qui les
» recherche, les trompe & les désho-
» nore.

» La vanité n'a aucun de ces incon-
» véniens ; elle jouit du passé, du pré-
» sent, de l'avenir ; a toujours les mê-
» mes plaisirs, l'âge ne les détruit point ;
» elle s'aime, s admire dans tous les
» tems. N'est-on pas plus heureux,
» Monsieur, par un sentiment qu'on est
» sûr de conserver, que par ceux qui
» assujettissent nos goûts, & font dépen-
» dre notre bonheur du caprice & de
» l'inconstance des autres ? De quelque
» façon que vous pensiez sur mon choix,
» croyez que rien ne peut m'y faire re-
» noncer. Si mon amitié vous est che-
» re, abandonnez pour jamais l'inutile
» projet de troubler la douceur de ma
» vie ; & par une conduite conforme à
» mes principes, rendez-vous digne de
» ma confiance & de mon estime «.

Toujours Jeudi.

Eh bien ! voilà une femme très-res-

Digitized by Google

pectable, très-respectée, pourquoi ? Parce qu'elle a eu l'avantage de s'aimer assez, pour ne point en aimer un autre. Elle a fait l'admiration de tout le monde; mais elle n'a fait le bonheur de personne, pas même le sien peut-être. Que de combats à soutenir contre ce penchant si naturel, qui nous porte... à quoi, ma chere ? Hélas, à gémir un jour de la perte d'un bien ! eh quel bien ? celui qu'un instant peut changer en amertume, est-il donc si estimable ? Sa possession donne-t-elle des plaisirs assez grands pour compenser les peines dont sa privation nous accable ?.... Je ne sai comment j'envisage la raison de la Comtesse, ses vertus; mais cette premiere classe des femmes foibles me paroît celle des bons cœurs.

LETTRE XI.

Vendredi, à Vinchester.

QUOI, ma chere Henriette, il est parti ! On ne sait où il est allé ? Vous *craignez que ce ne soit en France*.. Eh ! pourquoi le *craindre ?*.. Ah ! qu'il s'en aille, qu'il reste, qu'il voyage, ou qu'il demeure, que m'importe ! quel in-

Digitized by Google

térêt dois-je y prendre ? Il eſt mort pour moi.... Cependant il m'eſt doux de penſer qu'il ne l'eſt que pour moi.

Je ſuis triſte, ma chere amie, je ne ſai ce que j'ai : le dégoût & l'inſipidité ſont répandus autour de moi ; la façon dont on vit ici me laſſe, & ne me diſſipe point. Un jeu ruineux, de longs repas, beaucoup de muſique, toujours du bruit, peu de repos, aucun des agrémens qu'on ſe promet aux champs.... Vous êtes sûre que Milord d'Offery n'eſt plus à Londres ; mais ſi ſa maiſon y eſt établie, c'eſt une marque.... *En France !* Pourquoi plutôt *en France* qu'ailleurs ? La Ducheſſe de Pembroke, qu'il a aimée, vient d'y paſſer... peut-être a-t-il repris pour elle cette paſſion qui jadis.. Milord Carlile ne vous cache-t-il rien ? La façon dont il m'écrit, me donne des ſoupçons... Eh ! que me fait tout cela ? Pourquoi m'en inquietterois-je ? Lady Eliſabeth vous prie de lui envoyer un Domino blanc très-galant, c'eſt-à-dire, très-garni. Envoyez-m'en un auſſi, qu'il ſoit... mon Dieu, comme vous voudrez, ma chere. C'eſt pour un bal que donne Milord Vincheſter. On eſt fatigué de plaiſirs ici... Partir ſans voir Milord Carlile, ſans chercher à vous

Digitized by Google

connoître, à vous parler; ne faire aucunes démarches pour savoir où je suis, pour s'assurer . . . étrange; inconcevable créature! Il paroissoit plein d'ardeur; il ne pouvoit *vivre sans me revoir*, sans *m'appaiser*. *Recouvrer son cœur, ou mourir*, disoit-il à Betty, le jour qu'elle vint toute pleurante me supplier de le recevoir, de lui parler, & il s'en va! Il s'en va, ma chere, & ne voit pas Milord Carlile. . . Quelque part qu'il soit, je lui souhaite tout le bonheur que je desirerois pour moi-même. . . . Mais d'où vient, semblez-vous m'accuser de dureté, me faire un reproche de son départ? Ah, ma chere Henriette, vous aimez Milord Carlile bien plus que vous ne le croyez! Vous prenez son style sans vous en appercevoir. Adieu, voilà sir Henry; je suis très-propre aujourd'hui à converser avec lui.

LETTRE XII.

Samedi, à Vinchester.

JE m'ennuie ici, ma chere; je m'y ennuie beaucoup. Que j'ai déja regretté votre cabinet, le mien, la dou-

Digitized by Google

ceur de ces entretiens, que la confiance rend si vifs ; ces amusemens simples, ces lectures utiles ! Si quelque chagrin nous touche, & vient troubler notre tranquillité, au moins la froideur n'est jamais en tiers avec nous. Il semble que l'on soit libre ici; & la contrainte est cachée sous cette liberté apparente. On y fait ce que l'on veut, mais on n'y dit point ce que l'on pense. Que le grand monde, que cette société brillante, appellée la bonne compagnie, donnent peu de satisfaction à ceux qui l'examinent ! Ce n'est ni le goût, ni le cœur, pas même l'espérance du plaisir qui rassemble ces êtres bisarres, nés pour *posséder* beaucoup, desirer davantage, & ne jouir de rien. Ils se cherchent sans s'aimer, se voyent sans se plaire, & se perdent dans la foule sans se regretter. Qu'est-ce donc qui les unit ? L'égalité du rang, de la fortune, l'usage, l'ennui d'eux-mêmes, ce besoin de s'étourdir qu'ils sentent continuellement, & qui semble attaché à la grandeur, aux richesses, à l'éclat, enfin à tous les biens que le Ciel n'a pas également départis à toutes ses créatures.

Quels liens, ma chere, & quels amis pour moi ! Peu accoutumée à déguiser

Digitized by Google

mes ſentimens, puis-je me plaire avec ceux auxquels je ne ſaurois les montrer ſans réſerve ? Il faut être dans une ſituation fort heureuſe, pour s'amuſer des gens qu'on aime peu, ou qu'on n'aime point du-tout. Mais je ſuis bien réfléchiſſante; je vous laſſe peut-être. Adieu; de quelqu'humeur que je ſois, je vous aime toujours; ha oui, de tout mon cœur.

LETTRE XIII.

Dimanche, à Vincheſter.

DEUX de vos Lettres ! . . . il n'eſt point revenu . . . on ne ſait où il eſt . . . Une de Milord Carlile . . . il ne m'apprend rien ; mais il me gronde, & très-fort, & avec de l'humeur qu'il veut me faire prendre pour de l'amitié. . . . pour de la raiſon. . . . Oh je lui répondrai en vérité ! Il ſe plaint de vous, du peu de complaiſance que vous lui marquez : auſſi, ma chere Henriette, pourquoi ne voulez pas lui dire ce que vous ſavez comme moi-même, ce que j'ai conſenti que vous lui appriſſiez ? Vous ne voulez pas *faire connoître à cet*

Digitized by Google

homme, combien un autre a été aimé ; cette excuse est désobligeante ; a-t-il tort d'en être fâché ? Quoiqu'il soit mon meilleur ami, j'ai une sorte de répugnance à lui avouer mes foiblesses; pourtant je lui dirai tout ; il verra du moins qu'il n'entre dans mon ressentiment aucun des caprices tant reprochés à mon sexe. Vous n'êtes pas bien avec sir Henry ; c'est un malheur que je ne puis vous dissimuler. Il m'a demandé hier pourquoi vous aviez remis à l'été votre mariage avec Milord Carlile : je lui ai dit que c'étoit pour attendre le retour de votre oncle dont l'ambassade finissoit dans ce tems. Un quart-d'heure après il m'a fait exactement la même question, & moi positivement la même réponse. *Cruelle fille*, s'est-il écrié ! *imposer une loi si dure ! Si j'étois Carlile !* ... Si vous l'étiez, Monsieur. *Je crois*..... Vous croyez ? ... *J'espere que Milady ne peut s'offenser*... Mais je vous prie, si vous étiez Carlile... *Je n'ose parler... J'ai le malheur de vous révolter*..... *de vous être importun* ... *pourtant Milady* ... *pourtant*.... Là-dessus il s'est levé, a pris le Ciel à témoin de je ne sai quoi, s'est promené à grands pas, a commencé une conversation avec lui-

même, & tout cela d'un air si sombre, si triste, si lugubre, & puis il est resté si déconcerté. . . . . Mais le voici, plus morne, plus malade, plus mort que jamais, il m'apporte des pamphlets : je suis sûre qu'ils ne valent rien.

LETTRE XIV.

Lundi, à Vinchester.

J'ÉCRIS à Milord Carlile, & je lui donne ces détails qu'il n'a pû obtenir de vous. Son ancienne amitié pour le Comte d'Offery lui persuade que le procédé dont je me plains, ne sauroit être impardonnable. Il en jugera autrement, je l'espere ; il ne lui restera plus de prétexte pour tous les lieux communs dont il me fatigue. A vous dire la vérité, ma chere Henriette, je ne voudrois pas qu'un autre vît cette Histoire. Il me paroît fort désagréable d'en avoir une ; & si j'y pensois sérieusement, je la déchirerois peut-être. J'ai passé une partie de la nuit à l'écrire ; je ne saurois vous exprimer combien cette occupation m'a agitée. Dès que Milord Carlile aura lû ce cahier, faites-moi le plaisir de le brûler. Je ne réponds pas à

Digitized by Google

votre jolie Lettre : ma chere, vous étiez bien gaie quand vous m'avez écrit ; je ne le suis point assez à présent pour vous répondre.

Lettre de Milady Catesby, à Milord Carlile.

Non, Milord, je n'ai point un *esprit d'obstination* qui me porte à me *chagriner*, pour faire *partager mes peines à un autre ;* mais j'ai la noble fermeté qui distingue les cœurs généreux de ces petites ames, toujours prêtes à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Déterminée dans mes résolutions par des principes sûrs, je suis capable de tous les efforts que l'honneur exige ; & ce que je croirai me devoir, décidera toujours de mes projets de conduite & de mes idées de bonheur. *C'est un homme*, dites-vous, *qui a des torts*, *il les sent, il revient ; vous rejettez ses soumissions, ce procédé est peu d'accord avec votre caractere : vous aimez encore, vous êtes encore aimée ; vous devez oublier ; vous devez pardonner.* Pourquoi le dois-je, Milord ? Lorsque vous eûtes querelle avec le Chevalier Sternill ; c'étoit

Digitized by Google

un homme qui, dans un moment de délire, vous avoit insulté ; il reconnoissoit sa faute ; il l'avouoit ; il offroit de vous faire toutes les réparations qui étoient en son pouvoir ; vous saviez qu'il vous aimoit : cependant vous refusâtes de l'entendre ; rien ne put vous faire consentir à un accommodement ; & pour un geste douteux, un mot échappé dans la chaleur d'une folle dispute, vous étendîtes mort à vos pieds celui que vous aviez nommé cent fois votre ami. Quelqu'un blama-t-il votre *inflexibilité ?* pourquoi pardonnerois-je, moi que l'on a insultée avec réflexion, de dessein prémédité, sous le voile de l'amitié, de l'amour, de tous les sentimens qui peuvent toucher un cœur tendre & reconnoissant ? Eh quel droit un sexe a-t-il de se jouer de la douceur & de la bonté de l'autre ?

Si l'usage a rendu lè point d'honneur différent entre nous, si je ne suis point forcée à me venger avec éclat ; mon ressentiment doit-il en être moins vif ? Doit-il céder aux avances d'un ennemi, qui, pour bien moins eût payé de sa vie, l'outrage qu'il vous auroit fait ? Encore une fois, quels sont vos droits pour insulter ou pour punir ? Quel or-

Digitized by Google

gueil vous persuade que vous pouvez punir, quand vous croyez que je dois pardonner ?

Ne me donnez point des préjugés pour des loix, Milord, ni l'usurpation comme un titre ; le tems & la possession affermissent le pouvoir de l'injuste, mais ne le rendent jamais légitime. Dans cette route difficile où nous voyageons ensemble, le Ciel nous a placés sur la même ligne ; je puis marcher votre égale, & je n'admets point de distinctions entre des créatures qui sentent, pensent & agissent de même.

Mais je hais à disserter ; & quoique votre Lettre soit très-propre à m'animer, je ne porterai pas ce sujet plus loin. Je veux bien vous donner ces détails que vous desirez ; je consens même à vous prendre pour Juge entre Milord d'Offery & moi : prête à en appeller pourtant, si vous osiez me condamner sur les faits que je vais vous exposer.

Histoire de Milady Juliette Catesby, & de Milord d'Offery.

» CE que je vais vous confier, n'est
» intéressant que pour un ami. En-
» core fort occupée de mes chagrins,

Digitized by Google

» je puis convenir pourtant qu'ils n'ont
» d'extraordinaire que la façon dont je
» les ai sentis ; mais la diversité de nos
» caracteres met une extrême différence
» dans notre maniere d'envisager les
» événemens : je n'ai pû me consoler
» d'un malheur qui peut-être eût été
» léger pour une autre.

» Mariée à seize ans, veuve à dix-
» huit, je revins à Londres comme vous
» en partiez pour aller à Vienne. Rien
» ne me promettoit alors la fortune con-
» sidérable que je posséde aujourd'hui.
» Sans ambition, sans amour pour le
» faste, je ne la desirois pas cette fortu-
» ne. Hélas, que mon frere n'en jouit-
» il encore ! quels biens me le feroient
» oublier ! que ne puis-je perdre tout
» ce vain éclat, & recouvrer un ami si
» cher ! Vous l'aimiez, Milord, & vous
» savez combien mes regrets sont fon-
» dés. Il partit pour la France, & je
» restai chez ma tante qui nous servoit
» de mere à tous deux. Lady Nancy sa
» fille, ayant été mariée à Milord d'Or-
» mond, & ma tante lui cédant sa mai-
» son dans Pallmall, un arrangement
» convenable me fit demeurer avec La-
» dy d'Ormond.

» L'extrême jalousie de Milord Ca-
» tesby

Digitized by Google

» tesby m'avoit accoutumée à la retrai-
» te : je me plaisois peu dans le grand
» monde ; la lecture & la musique oc-
» cupoient tous mes momens. On me
» trouvoit aimable, on me le disoit ;
» mais, sans être insensible au plaisir
» de l'entendre dire, je l'étois beau-
» coup aux soins de mes amans. Je riois
» de leurs transports ; & badinant des
» erreurs où l'amour conduit, je croyois
» que la raison & la fierté me les fe-
» roient toujours éviter.

» Peu de tems après le mariage de ma
» cousine, nous partîmes pour le Comté
» d'Erford. Milord, Comte d'Ossery,
» & le Chevalier d'Orsey, revinrent
» *alors*, l'un de France, & l'autre d'Ita-
» *lie*. Comme ils étoient tous deux amis
» de Milord d'Ormond, ils furent priés
» par lui de venir à Erford ; ils tarderent
» peu à s'y rendre, & ils y arriverent
» ensemble. J'étois avec Milady d'Or-
» mond, lorsque son mari les lui pré-
» senta ; le premier regard que je portai
» sur l'un des deux, décida pour jamais
» mon goût & mes penchans.

» Milord d'Ossery montroit un grand
» éloignement pour la tendresse. Avant
» de l'avoir vû, j'étois fort indifférente :
» cette conformité d'humeur dont on

» nous railloit quelquefois, fut le pre-
» mier lien de l'amitié qui nous unit d'a-
» bord ; il parloit souvent de l'amour ;
» mais c'étoit toujours pour s'en plain-
» dre ; il paroissoit n'en connoître que
» les peines. Mon cœur déja sensible
» pour lui, prenoit un secret intérêt à
» ses discours : je me les répétois quand
» j'étois seule ; & pensant qu'il regret-
» toit une infidelle, je partageois ses
» chagrins. Je m'étonnois qu'on eût
» cessé de l'aimer ; il me sembloit qu'u-
» ne femme qui avoit pû le trahir ou
» l'abandonner, étoit née plus perfide
» que toutes les autres.

» Je passai un peu de tems sans faire
» attention au plaisir que je sentois, en
» voyant le Comte ; je m'y livrois, &
» n'y réfléchissois point ; je trouvois seu-
» lement que, depuis son séjour à Er-
» ford, tout étoit devenu plus intéres-
» sant pour moi.

» Le Chevalier d'Orsey se déclara
» mon amant ; vous savez que ses paf-
» sions sont vives, mais de peu de du-
» rée ; il se montra bientôt empressé,
» ardent, & ne me parut qu'importun.
» Milord d'Ormond souhaitoit qu'il pût
» me plaire ; il lui avoit même donné
» des espérances ; je les détruisis dès

Digitized by Google

» qu'on m'en parla. Le Chevalier prit
» de l'humeur, & me devint insuppor-
» table; il étoit triste, jaloux, incom-
» mode, boudoit souvent, & passoit
» des jours entiers à la chasse pour m'é-
» viter. Milord d'Ossery me badinoit
» sur ses absences; il m assuroit en riant
» qu'elles m'affligeoient, & s'offroit à
» me représenter le Chevalier. Il pre-
» noit sa place près de moi, l'imitoit
» dans ses soins, choisissoit des fleurs,
» & me les présentoit avec cette conte-
» nance timide, cet air sombre, dont
» l'amour malheureux ne peut se défen-
» dre, & qui ajoute à l'ennui qu'il ins-
» *pire*. Le Comte mêloit tant d'agré-
» ment à tout ce qu'il faisoit, que cette
» plaisanterie se répétoit sans y perdre.
» Elle nous engageoit à nous chercher;
» & quand nos entretiens prenoient un
» tour plus sérieux, Milord d'Ossery
» plaignoit le Chevalier, & me disoit
» qu il n'imaginoit point de malheur
» égal à celui de m'aimer & de me dé-
» plaire. Un matin que je m'étois pro-
» menée assez long-tems avec sir d'Or-
» sey; par un de ses caprices ordinaires,
» il changea tout-à-coup d'humeur, &
» parut fort enjoué: Milord d'Ossery
» prit un air sérieux; je vis de la froi-

» deur dans ſes regards ; je m'en in-
» quiettai ; un mouvement inconnu ſe
» fit ſentir à mon cœur, & me cauſa
» la plus grande agitation. Je voulois
» parler au Comte, lui demander le
» ſujet de ſa triſteſſe ; mais loin de ſai-
» ſir les occaſions que je lui donnois
» de s'approcher de moi, il ne parut
» pas même faire attention à mon deſ-
» ſein. Les heures paſſerent & le jour
» finit, ſans qu'il m'eût marqué la moin-
» dre préférence, ſans qu'il eût daigné
» m'adreſſer une ſeule parole. Qu'il me
» parut long ce jour ! quel dépit je ſen-
» tois contre Milord d'Oſſery ! j'en reſ-
» ſentois tant, que je croyois le hair.
» Dès que je fus ſeule, des larmes s'échap-
» perent de mes yeux ; elles diſſiperent
» l'oppreſſion de mon cœur, & me laiſ-
» ſerent la liberté de réfléchir ſur la cau-
» ſe ſecrette du ſentiment qui les faiſoit
» couler.

» Pourquoi me troubler de la froideur
» de Milord d'Oſſery ? Pourquoi deſi-
» rois-je de lui parler ? Qu'avois-je à
» lui dire ? Et quel intérêt devois-je
» prendre au changement de ſon hu-
» meur ? Ces queſtions que je me fis à
» moi-même, me découvrirent le pen-
» chant auquel je m'étois livrée ſans le
» connoître.

Digitized by Google

» Vous le dirai-je, Milord! Enosant » me l'avouer, j'eus la foiblesse de me le » pardonner. Je trouvois Milord d'Of- » fery si digne d'être aimé; l'agrément » de son esprit, les graces de sa person- » ne, son air, ses traits, la noblesse de » ses sentimens, mille qualités aimables, » les vertus qu'il possédoit, celles que » mon amour lui prêtoit, tout en lui » me parut propre à augmenter ma ten- » dresse & à la justifier; je me promis de » ne jamais la faire éclater, mais je me » promis aussi de la conserver toujours.

» On me trouva le lendemain un air » d'abbattement qui fit craindre pour ma » santé. Milord d'Offery laissa voir tant » d'inquiétude, se montra si touché de » ma langueur, que l'intérêt vif qu'il y » prit, la dissipa bientôt. En le voyant, » en l'écoutant, ma gaieté renaissoit, & » ramenoit sur mon visage l'éclat que le » chagrin en avoit banni. Depuis ce » jour, j'observai mes démarches; le » Comte me montra bien plus d'amitié; » mais il ne me montroit que de l'ami- » tié.

» L'hyver nous ramenant à Londres, » je vis Milord d'Offery moins souvent; » je devins triste, rêveuse; je sentis du » dégoût pour tous les amusemens qui

Digitized by Google

» me suffisoient avant que mon cœur se
» fût donné. Lady Henriette étoit alors
» à Venise avec son pere. Privée de la
» seule amie à laquelle j'aurois osé con-
» fier mon trouble, je veillois sans cesse
» sur moi-même pour le cacher. Quel-
» quefois je rougissois de mon amour;
» je regrettois ma premiere tranquillité;
» je ne voulois plus me livrer à mes sen-
» timens; je les combattois; j'exami-
» nois le Comte avec attention; je lui
» cherchois des défauts; je souhaitois
» qu'il pût me déplaire : mais plus je le
» regardois, plus je l'écoutois; plus je
» me persuadois qu'il étoit vraiment di-
» gne de tout l'amour que je sentois
» pour lui.

» Le Chevalier d'Orsey, dont la lé-
» géreté étoit extrême, las de mon in-
» différence, offrit ses vœux à Miss
» Germain; son infidélité nous rendit
» amis : comme sa nouvelle maîtresse
» étoit souvent avec moi, il me prioit
» de ne pas lui apprendre à le maltraiter.
» Milord d'Ossery étoit toujours mêlé
» dans nos entretiens : nous parlons sans
» le vouloir, de l'objet qui nous plaît;
» son nom est sans cesse sur le bord de
» nos levres : on veut envain le retenir,
» il échappe; on l'a prononcé cent fois.

» avant de songer qu'on ne vouloit pas
» le prononcer une seule. Soit que le
» Chevalier m'eût pénétrée & voulût se
» venger, soit qu'il le pensât en effet,
» il me répétoit à tous momens qu'il
» plaindroit beaucoup une femme qui
» s'attacheroit à Milord d'Offery. Il me
» le peignoit solide, aimable, généreux,
» mais insensible. Le Chevalier me cha-
» grinoit par ses discours ; pourtant je
» ne me lassois point de les entendre :
» c'étoit parler de Milord d'Offery ; &
» tout ce qui m'entretenoit de Milord
» d'Offery, avoit un charme attrayant
» pour moi.

» Je passai une partie de l'hyver dans
» l'incertitude & l'agitation ; les regards
» du Comte, ses assiduités redoublées,
» mille petits soins que le cœur seul fait
» prendre, & que lui seul sait apprécier ;
» tout me persuadoit qu'il m'aimoit,
» mais il ne me le disoit pas ; & ce doute
» inséparable de l'amour, cette crainte
» qui éleve des obstacles à nos desirs &
» détruit nos espérances, me faisoit tou-
» jours rejetter les preuves que je croyois
» avoir de sa tendresse. Tant que Mi-
» lord d'Offery étoit près de moi, une
» paix douce calmoit mes sens ; mes
» vœux les plus chers me paroissoient

Digitized by Google

» remplis ; & dès qu'il s'éloignoit, je
» sentois renaître toutes mes inquiétu-
» des.

» Nous étions un soir dans le cabinet
» de Milady d'Ormond ; tout le monde
» jouoit, excepté le Comte & moi ;
» j'étois debout appuyée sur le fauteuil
» de Lady Bedford, dont je voyois le
» jeu. Elle appella Milord d'Ossery pour
» lui parler ; il se pencha vers elle ; un
» mouvement que le hasard me fit faire,
» posa ma main sur celle du Comte. Je
» la retirai ; mais lui me fixant avec un
» regard passionné, se hâta de porter la
» sienne à sa bouche, & baisa l'endroit
» que je venois de toucher. je fus émûe
» de cette action ; elle m'attendrit ; elle
» me charma ; & du reste du soir, je ne
» pus me défendre, en regardant le
» Comte, de ce trouble, de cet embar-
» ras qui dit si bien ce qu'on s'efforce de
» taire.

» Pardonnez, Milord, si je m'étends
» sur de si foibles détails : cette cruelle
» passion m'a été si chere, tout ce qui
» s'y rapporte, est encore si vif dans ma
» mémoire, qu'il m'est impossible d'en
» parler, sans me rappeller les circons-
» tances qui m'ont conduite à me livrer
» à ce malheureux penchant.

» Au

Digitized by Google

» Au commencement du printems » nous retournâmes à Erford : Milord » d'Offery voulut être du voyage ; j'en » ressentis une joie extrême ; je me flattai » qu'il y venoit pour moi seule ; je lui » sus gré de me préférer aux amusemens » que la Cour, Bath & Tunnebrige pou- » voient lui offrir. Hélas, je ne fus que » trop sensible à ce léger sacrifice !

» Moins gênés qu'à Londres, nous » passions des heures entieres dans ces » beaux jardins que Milord d'Ormond » a pris plaisir à rendre délicieux par » les plantes rares, les bosquets & la » quantité de fleurs dont il les a fait or- » ner. Le Comte me perfectionnoit dans » le François, & je lui enseignois l'Es- » pagnol : nos lectures nous condui- » soient à des réflexions dont nos senti- » mens étoient le principe. A chaque » instant le secret de notre cœur parois- » soit prêt à nous échapper ; nos yeux » se l'étoient déja dit, lorsque lisant un » jour une Histoire touchante de deux » tendres amans qu'on séparoit cruelle- » ment, le livre tomba de nos mains, » nos larmes se mêlerent ; & saisis tous » deux de je ne sai quelle crainte, nous » nous regardâmes. Il passa un bras au- » tour de moi, comme pour me rete-

Digitized by Google

» nir; je me penchai vers lui; & rompant le silence en même-tems, nous nous écriâmes ensemble: *Ah, qu'ils étoient malheureux!*

» Une entiere confiance suivit cet attendrissement; Milord d'Ossery me découvrit enfin les sentimens que je lui avois, disoit-il, inspirés dès le premier instant où il m'avoit vûe. Il m'apprit les raisons qu'il avoit eu de contraindre les mouvemens de son cœur, naturellement porté vers l'amour. Vous savez qu'il étoit prêt d'épouser Lady Charlotte Chester, lorsque le vieux Duc de Penbroke se présenta & fut agréé dans sa recherche. Lady Charlotte préféra à l'amant aimable qui lui étoit attaché, qu'elle feignoit d'aimer, un titre qu'il n'espéroit point alors, ayant deux freres, tous deux ses aînés. Cette fille ambitieuse dégoûta Milord d'Ossery de tout un sexe qu'il crut incapable de tendresse & de fidélité. Il quitta Londres, & conservoit encore, lorsqu'il vint à Erford, la crainte de s'engager: elle fut bientôt dissipée par l'espoir de trouver en moi un cœur formé pour le sien. Il oublia la Duchesse, & ne s'occupa que du plaisir de se livrer à l'amour que je

» lui donnois, & qu'il me cachoit.

» Avec quel feu il me le peignit cet » amour ! Combien de fois il me jura » que son bonheur, que sa vie dépen» doit du retour que j'accorderois à sa » tendresse ! Que ses regards étoient tou» chans ! Quelle ardeur dans ses expres» sions ! Ses discours, le son même de » sa voix pénétroient mon ame ; toutes » ses paroles s'y gravoient pour ne s'en » effacer jamais.

» Ah, Milord, quel moment ! L'a» veu d'un amour qu'on partage est un » trait de lumiere qui porte un nouveau » jour dans nos idées. Un charme in» connu se répandit sur tout ce qui m'en» vironnoit ; les objets changerent à mes » yeux ; ils devinrent plus rians, plus » aimables ; je vis la nature s'embellir » autour de moi. Ce jardin où je venois » d'apprendre que j'étois aimée, me pa» rut le séjour d'un être bienfaisant dont » la main déchiroit le voile qui m'avoit » caché le bonheur. Interdite, saisie » d'étonnement & de joie, comment » aurois-je pû renfermer des mouvemens » rapides, & sentis pour la premiere fois ? » Eh, pourquoi les aurois-je contraints ? » Je laissai voir à mon amant tout le » plaisir qu'il venoit de faire passer dans

Digitized by Google

» mon ame : il en jouit, & l'augmenta par » ses transports, par la reconnoissance » avec laquelle il reçut les sermens que » je lui fis de l'aimer toujours. Depuis » cet instant, Milord d'Offery réunit » tous les penchans de mon cœur, & je » ne respirai plus que pour aimer Mi- » lord d'Offery.

» C'est dans ce tems que le Duc de » Suffolk vint à Erford ; il y passa six » semaines, & prit pour moi cette pas- » sion qu'il conserve encore. Pourquoi » ne puis-je la payer d'un sentiment plus » tendre que l'estime ? Une ardeur si » constante devroit bien l'emporter sur » le souvenir d'un ingrat. Milord Duc me » fit parler ; mes refus l'affligerent sans » l'offenser : il imagina facilement que » le rang de Duchesse, une fortune im- » mense, l'homme le mieux fait & le » plus justement estimé, n'étoit point » un parti auquel on pût renoncer sans » un fort attachement pour un autre. Il » s'en expliqua avec Milord d'Ormond, » qui l'assura du contraire, mais sans » pouvoir le persuader. Je ne doute » point que ses soupçons ne soient tom- » bés sur Milord d'Offery : je le crois » d'autant plus, que depuis il n'a jamais » prononcé son nom devant moi, égard

» dont je lui ſaurai toujours gré.

» Nous cachions avec ſoin notre ſe» crette intelligence, ſans autre raiſon » qu'un peu de honte d'avoir changé ; » nous nous voyions ſans ceſſe, & la » nuit nous nous écrivions ce que nous » n'avions pû nous dire pendant le jour. » Que ce tems eſt encore cher à mon » ſouvenir ! Que je vivois heureuſe ! » Quel bien eſt comparable à la douceur » d'aimer un homme qui nous paroît di» gne des plus tendres affections de no» tre cœur, qui nous aime, nous le dit, » nous le répéte à chaque inſtant, dont » tous les deſirs ſe confondent avec les » nôtres ! Quel plaiſir de l'attendre, de » le voir paroître, de lever ſur lui des » yeux que ſa préſence anime, de lire » dans les ſiens qu'on eſt belle & qu'on » lui plaît ! Qu'il eſt flatteur de ſe voir » l'objet de ſes ſoins, de ſes préféren» ces ; d'imaginer qu'il reſſent tous les » tranſports qu'il excite, qu'il jouit de » tous les plaiſirs qu'il donne ! . . . Ah, » Milord ! Pourquoi la légéreté de no» tre cœur, l'inconſtance de nos idées, » changent-elles en amertume un ſenti» ment ſi doux ? D'où vient que de deux » perſonnes qui ont l'égal pouvoir de » ſe procurer un bonheur ſi grand, ſi

» vrai, une des deux s'en dégoûte;
» cesse de le sentir, & livre l'autre à
» d'éternels regrets ? ... Aimable sensi-
» bilité ! présent cher & flatteur ! Non,
» ce n'est pas vous qui nous rendez mal-
» heureux : notre inquiétude naturelle,
» nos caprices empoisonnent les dons
» du Ciel, & nous font prodiguer sans
» en jouir, les biens précieux qu'il nous
» accorde.

» Six mois se passerent dans cette
» agréable situation. Vers le milieu de
» l'automne, Milord d'Offery fut obli-
» gé d'aller à Londres pour assister aux
» nôces de Milord Portland, qui épou-
» soit Lady Mortimer. Il montra une
» répugnance extrême lorsqu'il fallut
» partir, & me quitta avec une douleur
» véritable. Il m'écrivoit deux ou trois
» fois par jour; ses Lettres étoient rem-
» plies de la plus grande tendresse; il
» ne parloit que du desir de revenir, de
» me revoir & de l'espoir de former
» bientôt avec moi, la même chaîne qu'il
» venoit de voir serrer. Mes réponses
» lui exprimoient l'ennui que me causoit
» son absence, ennui que rien ne pou-
» voit dissiper. Il revint enfin, & la joie
» de le revoir effaça le souvenir des
» tristes jours que j'avois passés sans lui.

Digitized by Google

» Les premiers transports de cette joie
» étant calmés, je crus m'appercevoir
» d'un peu de mélancolie dans les re-
» gards du Comte ; je lui en demandai
» le sujet, avec ce tendre intérêt qu'un
» cœur vraiment touché prend aux moin-
» dres inquiétudes de ce qu'il aime. Un
» jour que je le pressois de me confier
» ses peines, je vis ses yeux mouillés
» de quelques larmes ; il s'efforça de me
» les cacher ; & détournant son visage :
» Ah, me dit-il, en s'interrompant plu-
» sieurs fois, j'ai un reproche à me fai-
» re, un reproche qu'à chaque instant
» vos bontés rendent plus vif ! Permet-
» tez-moi de ne pas m'expliquer sur ce
» qui le fait naître ; si je parlois, vous
» m'en aimeriez bien moins ; vous ne
» m'aimeriez plus, peut-être. Je ne suis
» pas digne de ce cœur que vous m'a-
» vez donné ; aucun homme n'en est
» digne. Que votre ame est au-dessus
» de la mienne ! Que j'ai à rougir au-
» près de vous ! Ah, Lady Juliette !
» Est-ce votre amant ? Est-ce un hom-
» me aimé de vous, qui a pû se prépa-
» rer des remords ? . . . Non, je ne suis
» plus cet heureux amant qui croyoit
» vous mériter. Cet étrange discours
» pénétra mon cœur d'un trait doulou-

» reux ; je le priai en vain de m'ouvrir
» son ame toute entiere ; il ne put y
» consentir : je n'osai le presser, dans la
» crainte d'augmenter sa peine. Le tems
» sembla l'adoucir, & diminua ma cu-
» riosité. Son amour étoit toujours le
» même ; & sa tristesse se dissipant peu-
» à-peu, je ne m'obstinai point à dé-
» couvrir son secret. Le Comte m'étoit
» si cher ! Je trouvois tant de douceur à
» lui sacrifier quelque chose ! Comment
» aurois-je ramené un sujet d'entretien
» qui pouvoit lui déplaire ou l'affliger ?

» Nous partions d'Erford dans six
» jours. Milord d'Ossery m'avoit fait
» consentir à lui donner la main un mois
» après notre retour à Londres ; j'avois
» souhaité d'attendre, pour m'unir à
» lui, le retour de mon frere. Ses der-
» nieres Lettres m'assuroient qu'il repas-
» seroit la mer au commencement de
» l'hyver. Milord d'Ossery pouvoit pré-
» tendre à un parti plus riche que je ne
» l'étois alors : cependant ma fortune
» suffisoit au surcroît de dépense qu'une
» femme devoit lui occasionner : elle
» me mettoit en état de me passer de
» tous les avantages qu'il vouloit me
» faire. On lui avoit envoyé un plan des
» articles ; il avoit pris plaisir à les exa-

Digitized by Google

» miner, à les rédiger avec moi. Nous
» étions d'accord sur tous les points;
» lorsqu'un soir Milord d'Offery reçut
» un courrier qui le fit demander avec
» beaucoup de mystere, & ne voulut
» remettre ses dépêches qu'à lui-même.
» Il avoit laissé le jeu où il étoit enga-
» gé, pour aller parler à cet homme:
» mais au lieu de revenir, il envoya prier
» Milord Arthur de prendre son jeu. A
» l'heure du soupé, un de ses gens vint
» dire qu'il se trouvoit un peu mal, &
» qu'on le mettoit au lit.

» Jamais inquiétude plus vive ne se
» fit sentir à mon cœur, que celle où me
» mit ce message. Je n'imaginai point
» que le Comte fût malade, mais je
» pensai qu'on venoit de lui apporter
» une nouvelle fâcheuse. J'envoyai plu-
» sieurs fois Betty savoir comment il se
» trouvoit, & s'informer de ce qu'il
» faisoit. Elle me dit d'abord qu'il étoit
» enfermé, & avoit défendu à ses gens
» d'entrer. Ensuite elle apprit de son
» valet-de-chambre, qu'il pleuroit amé-
» rement, paroissoit au désespoir, &
» que jamais on ne l'avoit vû dans un
» état aussi violent.

» Quelle nuit je passai! Milord d'Of-
» fery étoit dans la plus profonde afflic-

Digitized by Google

» tion ; il s'enfermoit, il pleuroit ; il
» avoit des peines, & ne me cherchoit
» pas. En avoit-il qu'il ne pût me con-
» fier ? Doutoit-il de l'intérêt que je pre-
» nois en lui ? Il avoit donc des secrets
» pour moi ? Je me rappellai ses discours
» & son embarras dans les premiers mo-
» mens de son retour à Erford ; je com-
» mençai à craindre, sans démêler ce
» que je craignois. La seule idée qu'il
» versoit des larmes, faisoit couler les
» miennes : je ne pouvois calmer mon
» trouble ; & le jour me surprit dans cet-
» te triste incertitude dont on brûle de
» sortir, & dont trop souvent on re-
» grette la perte.

» Dès que l'heure le permit, j'en-
» voyai savoir comment Milord avoit
» passé la nuit : on répondit qu'il ne
» s'étoit pas couché ; qu'il venoit de
» s'habiller, & s'étoit mis à écrire. Mi-
» lord Arthur, sa femme, la Comtesse
» de Lindsey & son fils, étoient les seuls
» étrangers qui restassent à Erford ; ils
» partoient ce même jour. Pour éviter
» de me montrer, je fis dire que je re-
» posois, & j'allai me promener le long
» du canal ; je marchai long-temps sans
» m'appercevoir du chemin que j'avois
» fait. Comme je revenois, je vis Mi-

Digitized by Google

» lord d'Offery qui s'avançoit vers moi;
» mais si foible, si abattu, si changé,
» qu'il étoit facile de juger en le regar-
» dant, qu'un événement bien fâcheux,
» bien imprévû, le réduisoit dans cet
» état. Il me joignit, me salua, sans
» lever les yeux sur moi, prit une de mes
» mains, la serra doucement, me con-
» duisit dans un bosquet, où nous nous
» assîmes tous deux sans rien dire. Je
» n'osois lui faire des questions; il vou-
» loit parler, & sa voix expiroit sur ses
» levres: enfin tombant à mes genoux,
» & cachant son visage dans ma robe,
» il se mit à pleurer, avec toutes les
» marques d'une douleur inexprimable.
» Ses larmes & ce triste silence déchi-
» roient mon cœur; je le pressois ten-
» drement de parler; je pleurois avec
» lui, son chagrin m'accabloit; je le
» conjurois de le modérer, de le répan-
» dre dans mon sein; il avoit cédé à
» mes instances & levé la tête. Ses yeux
» baignés de larmes étoient fixés sur les
» miens; nos pleurs se confondoient;
» il paroissoit déterminé à s'expliquer;
» je l'en suppliois, lorsque s'arrachant
» tout-à-coup de mes bras, il s'éloi-
» gna avec vitesse. Je le rappellai en-
» vain; je voulus le suivre, & n'en eus

» pas la force. Toutes mes craintes, mes » allarmes n'étoient que pour lui; je ne » pouvois concevoir ce qui l'affligeoit » à cet excès, ni comment il étoit pos- » sible qu'il pût trouver de la difficulté » à s'ouvrir avec moi. Rentrée dans mon » appartement, on me dit que Milord » étoit sorti; deux heures après on m'ap- » porta une Lettre; elle étoit de lui: » que devins-je en y trouvant ces mots!

» *Je pars, Madame, & je pars sans » espoir de vous revoir jamais: comment » oserois-je reparoître devant vous! moi » qui vous ai trahie! qui parvenu au » comble de mes vœux, de mes souhaits » les plus ardens, aimé de vous enfin, » n'ai pu réprimer un indigne mouve- » ment! ... moi qui me suis exposé à » vous perdre! Ah, détestez, méprisez » le monstre odieux qui a détruit son bon- » heur & le vôtre! Hélas, si près d'être » à vous! si charmé de mon sort! si » vain de regner dans un cœur tel que » le vôtre! quand vous m'avez préféré!.. » faut-il! ..... Oüi, l'honneur m'im- » pose une loi ... que vous êtes vengée! » que je suis puni! je vous perds! Ah, » Dieu, je vous perds! ... fatal voya- » ge! ... Mais de qui me plaindre que*

Digitized by Google

» *de moi-même? Votre idée si chere à* » *mon cœur, si présente à mon souvenir,* » *ne devoit-elle pas m'arrêter? ......* » *Mais étois-je à moi? .... Quoi, je* » *ne vous verrai plus? Je serai l'objet* » *de vos mépris? de votre haine? ...* » *Plus malheureux cent fois de l'être un* » *seul instant de vos regrets, de votre* » *douleur, de vos larmes, qui vont cou-* » *ler pour un ingrat, pour un cruel,* » *forcé de se priver! .... Ah, plaignez-* » *moi, Madame, j'ose implorer votre* » *pitié! Que ne puis-je au moins vous* » *apprendre! ..... Mais cet horrible* » *secret n'est pas tout à moi; je dois* » *respecter .... quoi? ... mon malheur.* » *Faut-il que je sois réduit à desirer d'être* » *oublié de vous? Ah, je ne vous ou-* » *blierai jamais! je vous adorerai tou-* » *jours; vous m'occuperez sans cesse.* » *Adieu, Madame, adieu. Puissai-je* » *ne pas vivre assez long-tems pour ap-* » *prendre ce que vous pensez d'un mal-* » *heureux qui ne vous méritoit pas.*

» Je demeurai comme une personne » inanimée: un coup si terrible, si peu » attendu, si peu mérité, anéantit pres- » que mon être, immobile, & sans le- » ver les yeux de-dessus ce funeste écrit,

Digitized by Google

» il me sembla, en le finissant, qu'une
» invisible main me précipitoit dans un
» abyme, & détruisoit en moi le prin-
» cipe de ma vie. Je restai jusqu'au len-
» demain dans une espéce de stupidité
» qui suspendoit toutes les facultés de
» mon ame. Heureuse encore, si cet état
» eût duré, & que ma raison se fût per-
» due avec mon bonheur.

» Milady d'Ormond étoit à douze
» milles d'Erford, chez une de ses pa-
» rentes; elle y reçut la nouvelle du
» duel & de la mort de mon frere. En
» revenant, elle cherchoit avec son
» mari les moyens de me préparer à cet-
» te perte; elle savoit combien j'y serois
» sensible. On lui dit l'état où j'étois;
» elle s'informa si j'avois eû des Lettres
» de Londres; & sçachant qu'on m'en
» avoit remis plusieurs, elle me crut ins-
» truite du sort de mon frere. Mes foi-
» blesses se succédoient si rapidement,
» lorsqu'elle vint près de moi; j'étois si
» peu capable d'entendre ou de parler,
» que ma situation l'effraya. Ce ne fut
» que le soir du lendemain, où revenue
» un peu à moi-même, je compris par
» les consolations qu'on s'efforçoit de
» me donner & par les détails où l'on
» entroit en me les donnant, que mon

» aimable frere n'étoit plus. Je dus la » vie à ce redoublement de douleur; » mes larmes s'ouvrirent un passage; » leur abondance me rendit le cruel pou» voir de réfléchir; j'eus la force de ca» cher une partie de mes regrets, en me » livrant sans contrainte à ceux dont je » n'avois point à rougir.

» Je ne pus me résoudre à retourner à » Londres; je restai à Erford, malgré les » prieres de Milady d'Ormond & de son » mari, dont j'étois fort aimée. J'y por» tai le deuil de mon frere avec autant » de régularité que j'avois porté celui de » Milord Catesby; je ne voulus voir » personne; je ne me plaisois qu'à m'a» bymer dans ma douleur. Je parcou» rois tous les lieux où j'avois vû Mi» lord d'Offery; où je lui avois parlé; » mes cris, mes gémissemens marquoient » les endroits où il m'avoit assurée de » son amour, de cet amour qui n'exis» toit plus; je baignois de mes pleurs » ses Lettres, son portrait, mille baga» telles qu'il m'avoit données. Sans cesse » occupée de lui, je ne sentois encore » que la douleur d'en être séparée, pour » jamais séparée! je le regrettois sans le » condamner; je relisois à tous momens » cette Lettre fatale; je cherchois en-

Digitized by Google

» vain à comprendre ce qu'il m'avoit
» écrit, pourquoi il m'abandonnoit. Je
» le plaignois, parce qu'il desiroit d'être
» plaint. Je ne le croyois, ni faux, ni
» perfide; mon cœur le défendoit, l'a-
» doroit toujours. Je l'avois aimé sans
» savoir s'il partageroit ma tendresse; &
» je l'aimois encore, incertaine du sujet
» de sa fuite, sans douter de la noblesse
» de ses sentimens, & ne pouvant me
» persuader qu'il m'eût trompée.

» Je passois une partie du jour à lui
» écrire, sans jamais envoyer ce que
» j'avois écrit. Dès que ma Lettre étoit
» finie, une répugnance invincible m'em-
» pêchoit de la fermer; je la lisois, je
» pleurois, je déchirois ce que je venois
» d'écrire; un instant après je recom-
» mençois, sans pouvoir me déterminer
» à hasarder la moindre démarche. Ma
» tête fatiguée par une continuelle ap-
» plication sur le même sujet, par tous
» ces noirs projets que la tristesse enfan-
» te, perdoit peu-à-peu la faculté de se
» fixer sur d'autres objets; je ne pensois
» qu'à mon frere & à Milord d'Ossery.
» Quelquefois je tombois dans une espé-
» ce d'insensibilité, tout s'effaçoit alors
» de mon esprit, je ne revenois à moi que
» pour gémir avec plus de force. J'in-
» voquois

» voquois l'ame de mon frere ; je l'ap-
» pellois au secours de sa malheureuse
» sœur ; je priois le Ciel de m'ôter la
» vie, & je ne sais comment ma raison
» pût se conserver dans un état aussi vio-
» lent.

» J'attendois mes Lettres avec impa-
» tience ; je ne croyois point en rece-
» voir de Milord d'Ossery ; cependant
» lorsque dans celles qu'on m'apportoit
» je m'étois assurée qu'il n'y en avoit au-
» cune de lui, je sentois s'évanouir le
» desir que j'avois eû de les voir. Je
» parcourois en tremblant celles de Mi-
» lady d'Ormond ; je craignois d'y trou-
» ver un nom que j'y cherchois avec
» empressement. Hélas, il ne s'offrit à
» mes yeux que pour augmenter mes
» chagrins ! J'appris que le Comte étoit
» dangereusement malade : j'oubliai tout
» le reste, pour ne m'occuper que de
» son état. J'écrivis à un de mes gens
» qui étoit à Londres, pour lui donner
» ordre de s'informer exactement du
» cours de la maladie de Milord d'Osse-
» ry, & de me dépêcher chaque jour un
» exprès pour m'en rendre compte. Son
» mal fut long ; tant qu'il dura, j'éprou-
» vai que la douleur peut être suspendue
» par la crainte d'une douleur plus gran-

Digitized by Google

» de. Mais que sa convalescence chan-
» gea ma situation ! Le premier usage
» que fit Milord d'Offery du retour de
» sa santé, fut de se rendre à Saint-Ja-
» mes, où il épousa Miss Jenny Mon-
» fort. Aucun de ses amis n'assista à cette
» cérémonie ; elle se fit sans éclat, &
» deux jours après il partit avec sa fem-
» me pour le Nord de l'Angleterre.

» Comment vous peindre, Milord,
» l'impression que cette nouvelle fit sur
» moi ? Il me sembla qu'on m'arrachoit
» une seconde fois à tout ce qui m'étoit
» cher. J'avois conservé, sans m'en ap-
» percevoir, une foible espérance ; l'ins-
» tant qui m'en priva, rouvrit avec for-
» ce toutes les blessures de mon cœur.
» Je savois que Milord d'Offery n'étoit
» plus à moi ; je me disois à chaque mo-
» ment du jour qu'il n'y seroit jamais :
» mais je n'avois point d'idée du mou-
» vement douloureux dont je fus affec-
» tée, en me disant qu'il étoit à une au-
» tre.

» Son mariage ne m'expliquoit ni sa
» Lettre ni sa conduite : pourquoi donc
» l'honneur l'engageoit-il à épouser
» Miss Jenny qu'il ne connoissoit point,
» ou qu'il connoissoit peu ? Comment
» cet honneur lui imposoit-il une loi

Digitized by Google

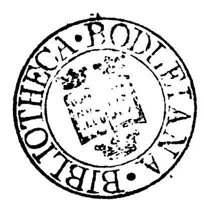
» pour elle, dont il l'affranchiffoit à mon » égard ? Je me perdois dans mes réfle- » xions ; & tandis que je fuccombois » fous le poids de mes chagrins ; qu'une » trifte langueur détruifoit ma fanté, » flétriffoit ma jeuneffe, m'enlevoit mon » repos ; Milord d'Offery étoit content ; » fes vœux étoient remplis. Je me le » peignois dans le raviffement d'une paf- » fion fatisfaite, d'un amant qui s'arra- » choit à tout le refte, pour jouir fans » *diftraction* de l'objet de fa tendreffe ; » je me le repréfentois dans les bras de » fon heureufe époufe, m'oubliant au » fein des plaifirs, rejettant loin de lui » quelques legers fouvenirs qui peut-être » me rappelloient encore à fon cœur, » & dont un fouris de ce qu'il aimoit, » effaçoit jufqu'à la trace. Son goût, » fon inclination pouvoient feuls l'avoir » déterminé à s'unir à Mifs Jenny, elle » avoit une grande naiffance ; mais elle » étoit fans fortune ; & ceux qui l'ont » vûe, m'ont affurée qu'elle n'étoit pas » belle. J'ignore par quel charme elle » fut l'attirer.

» Je ne tenterai pas de vous expri- » mer les tourmens de mon cœur : pour » bien juger des mouvemens cruels qui » l'agitoient, il faudroit être dans la fi-

Digitized by Google

» tuation où je me trouvois alors, & » avoir le même degré de ſenſibilité. » Soyez-en ſûr, Milord; celui qui n'a » pas ſenti la douleur d'être trahi de ce » qu'il aime, de ce qu'il aime avec paſ- » ſion, n'a qu'une foible idée des pei- » nes qu'on peut éprouver dans la vie. » Le renverſement d'une fortune bril- » lante nous laiſſe au moins l'avantage » de faire éclater la grandeur de notre » ame, ou par la modération qui nous » aide à ſupporter ſes revers, ou par » cette noble fermeté capable de nous » élever au-deſſus du malheur même. » L'excès de vanité qui regne dans le » cœur humain, eſt ſouvent une conſo- » lation pour lui dans ſes plus grands » chagrins : heureux qui jouit du plaiſir » ſecret de s'admirer! Mais quelle reſ- » ſource reſte-t-il à celui qui, ayant » mis ſa joie & ſon bonheur dans un » ſeul objet, s'en voit privé tout-à-coup, » accuſe de ſes pleurs la main qu'il eût » choiſie pour les eſſuyer, ſi quelqu'au- » tre ſujet l'eût forcé d'en répandre? » Etre malheureux, & l'être parce qu'on » aime, eſt une ſorte de douleur qu'il » eſt impoſſible de comprendre, ſans en » avoir fait la triſte expérience.

» Milord Campley revint de Veniſe


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

Digitized by Google

» à la fin de l'hyver. Lady Henriette
» obtint de lui la permiſſion de venir à
» Erford : le plaiſir de la revoir, ſa dou-
» ceur, ſon amitié, ſes complaiſances,
» l'aveu que je lui fis de toutes mes foi-
» bleſſes, ſoulagerent un peu mon cœur.
» Cette aimable fille me ramena inſenſi-
» blement à moi-même ; je ſentis tou-
» jours mes chagrins, mais je devins
» capable de les cacher & de reparoître
» dans le monde. Sûre que Milord d'Oſ-
» ſery n'étoit plus à Londres, qu'il ne
» devoit plus y revenir, je pris le parti
» d'y retourner ; j'abandonnai des lieux
» où tout ce qui s'offroit à mes regards,
» entretenoit ma triſteſſe, & renouvel-
» *loit* mes regrets.

» Vous eûtes peine à me reconnoître ;
» mon état vous cauſa de l'attendriſſe-
» ment. Mes traits reprirent leur forme
» altérée par la maigreur ; le tems me
» rendit ma fraîcheur ; mais il ne put me
» rendre, ni ma gaieté, ni mon repos. Je
» faiſois mille efforts pour oublier un
» perfide : quelquefois je croyois n'ai-
» mer plus, mais je me ſouvenois tou-
» jours d'avoir aimé. Milord d'Oſſery
» excitoit encore des mouvemens vio-
» lens dans mon ame ; ſon éloignement
» me raſſuroit à peine contre lui, je por-

» tois un regard timide dans tous les
» lieux où le hasard pouvoit me le faire
» rencontrer ; sans cesse je croyois le
» voir, l'entendre parler. Milord Essex,
» par une ressemblance légere avec lui,
» me causoit une émotion dont vous
» vous êtes apperçu ; son nom suffisoit
» pour m'interdire. Je combattois ce
» reste de foiblesse ; je me croyois prête
» à en triompher, quand son retour a
» ranimé dans mon cœur tous les senti-
» mens que le tems & sa légéreté de-
» voient avoir éteints. Jamais étonne-
» ment ne fut pareil au mien, en le
» voyant entrer chez la Duchesse de
» Newcastel; ses yeux se fixerent sur moi;
» je sentis une agitation qui me fit crain-
» dre de rester sans connoissance. Tandis
» que tout le monde charmé de le revoir
» se précipitoit pour l'embrasser, & mê-
» loit à des complimens de condoléance
» sur la mort de sa femme, mille félici-
» tations sur son retour, Lady Henriet-
» te m'entraînoit ; je sortis avec elle.
» Vous fûtes témoin de mon trouble ;
» je voulois envain le cacher ; l'étrange
» révolution de tous mes sens vous dé-
» couvrit une partie de mon secret. Mi-
» lord d'Offery se presenta chaque jour
» à ma porte, il la trouva fermée pour

Digitized by Google

» lui ſeul ; il intéreſſa une de mes fem-
» mes qu'il connoiſſoit, à me demander
» un moment d'entretien. Il m'écrivit, il
» me ſuivit en tous lieux ; ſon obſtina-
» tion m'allarma ; je ſentis que Milord
» d'Offery ne pouvoit être un homme
» ordinaire pour moi. Honteuſe de me
» trouver ſenſible encore, j'ai cru devoir
» fuir le danger de le voir & de l'enten-
» dre.

» A préſent, Milord, croyez-vous
» devoir m'accuſer de *dureté*, *d'inflexi-*
» *bilité*, pour avoir *refuſé les viſites* de
» Milord d'Offery ; pour lui avoir *ren-*
» *voyé ſes Lettres, ſans daigner les ou-*
» *vrir ;* pour ne *vouloir aucune explica-*
» *tion avec lui ?* Quels égards lui dois-
» je ? Quels motifs m'engageroient à l'en-
» tendre ! eh, que peut-il avoir à me
» dire ? Il m'a oubliée ſi long-tems ! il
» m'a trop appris qu'il pouvoit vivre
» ſans moi, être heureux ſans moi ! Ah,
» qu'il le ſoit ! Oui, qu'il le ſoit tou-
» jours ! mais loin de moi & ſans moi.
» Si vous ſavez où il eſt, s'il vous écrit,
» dites-lui bien de renoncer au projet
» de m'*appaiſer*, de me voir Moi, *ſon*
» *amie !* Ah, Dieu !... je ne ſaurois
» l'être ; je ſuis fâchée que le Ciel lui
» ait enlevé celle qu'il aimoit, qu'il

» m'avoit préférée : mais pourquoi sa
» perte nous rapprocheroit-elle ? Est-ce
» à moi de l'en consoler ? Adieu ; gar-
» dez mon secret ; rendez justice à mes
» sentimens ; & si vous voulez que je
» croye à cette amitié tendre dont vous
» m'assurez, ne me parlez jamais de Mi-
» lord d'Offery «.

LETTRE XV.

Mercredi, à Vinchester.

JE n'ai pû vous écrire hier ; j'étois fatiguée, malade même : j'ai gardé ma chambre. Cette légere indisposition a fait bien du plaisir à sir Henry ; elle l'a fixé près de moi ; je ne savois que lui dire ; je l'ai prié de chanter ; il a la voix douce, sonore, agréable. En vérité, ma chere Henriette, il m'a rappellé ces sons séduisans.... Quoi, j'y penserai toujours !... Mais aussi que ne me grondez-vous ? J'abuse de votre complaisance ; je dis sans cesse la même chose ; rien ne me dissipe ; je me surprens quelquefois dans une humeur que je me reproche. On dit que la solitude porte vers la misantropie ; j'imagine que le grand monde seroit plus propre à produire

Digitized by Google

produire cet effet, si l'indulgence naturelle à un bon cœur ne combattoit l'aigreur des réflexions de l'esprit. Qu'il s'éleve de singuliers mouvemens dans l'ame! En appercevant les travers, le ridicule, & l'inconséquence de tant de gens avec lesquels il faut vivre; celui qui s'en croit exempt & veut les supporter, doit se regarder au milieu de ces extravagans, comme une personne saine environnée d'une foule de malades. Elle seroit injuste, si elle leur savoit mauvais gré de ne pas jouir d'une santé aussi florissante que la sienne.

Hier au soir tout le monde se rassembla chez moi: on railla Milord Clarendon sur une passion qu'il a conservée long-tems, quoique l'objet de son attachement méritât peu sa constance. Cette passion l'a rendu fort malheureux pendant cinq ans. Comment trouvez-vous ce sujet de plaisanterie? Croiriez-vous qu'on pût se faire un amusement de rappeller à un homme le tems le plus fâcheux de sa vie? Ah, comment pensent ceux qui trouvent du plaisir à rouvrir les plaies d'un cœur tendre? Milord Clarendon s'est prêté avec complaisance à ce dur badinage; il a mis de l'esprit & de la douceur dans la façon dont il l'a

soutenu ; mais il baissoit les yeux ; il étoit embarrassé. . . . Dites-moi donc, ma chere, pourquoi nous rougissons d'avoir été trompés. On rougit donc d'avoir de la bonne foi, & d'en supposer dans les autres. D'où vient que l'on se sent humilié d'une crédulité, dont en examinant le principe, on devroit s'honorer ? Si c'est par nos sentimens que nous jugeons de ceux d'autrui, la défiance n'est pas naturelle à une ame droite. Eh ! peut-on en avoir quand on se sent incapable d'en imposer ?

J'ai partagé la peine de ce pauvre Lord : peut-être ma pitié venoit-elle moins d'une généreuse compassion, que d'un retour vif sur moi-même ? je ne veux pas approfondir sa cause. Je hais à chercher des raisons qui affoiblissent l'idée que j'ai de la bonté ; les Moralistes qui s'établissent scrutateurs & juges de l'ame, pour l'avilir, dégrader ses opérations les plus nobles, ne me persuadent jamais que contr'eux-mêmes. A ce propos, je vous remercie du petit livre que vous m'avez envoyé. Cela est bien dit ; mais cela est-il bien pensé ? Je voudrois qu'on écrivît par un motif plus désintéressé que celui de montrer de l'esprit. Le Spectateur devroit être

un modèle pour ceux qui s'étudient à pénétrer les secrets de l'humanité. Pourquoi employer à l'affliger des soins qui pourroient tendre à la consoler ? Ne vaudroit-il pas mieux élever l'ame que de l'abbattre ? Il est des exemples de bonté, de grandeur, de générosité : tout homme peut donc aspirer à être bon, grand, généreux. Celui qui veut nous rendre ses connoissances utiles, doit nous aider à faire profiter le germe du bien, dont le principe est en nous. Nous ôter le mérite de devoir à nos efforts une partie de nos vertus, c'est nous décourager. Attribuer toutes nos bonnes actions à la vanité, à l'*amour* de nous-mêmes, c'est rebuter notre cœur. Ne nous entretenir que de nos foiblesses, c'est dire sans cesse à un malheureux qu'il est à plaindre. Si on ne peut le soulager, eh pourquoi l'éclairer sur sa misere ? A un mal incurable, il ne faut que des calmans.... Mais, bon Dieu, est-ce à moi de raisonner, de critiquer l'honnête sir Villiams ?..... Voyez le danger de ces lectures ; j'ai pensé faire un livre aussi. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XVI.

Jeudi, à Vinchester.

LA ridicule, la sotte, la maussade avanture qui vient de m'arriver. Heureusement débarrassée de sir Henry qui est à douze milles d'ici, j'ai voulu profiter de son absence, pour jouir du plaisir de me promener seule. Au détour d'une allée dont je sortois pour gagner le parc, j'ai trouvé sir James. Il m'avoit suivi sans se laisser appercevoir; sa rencontre m'a extrêmement déplu; j'ai pensé que pour cette fois, je n'éviterois point de l'entendre. Déterminée à l'écouter, je méditois déja ma réponse. . . . . Mais, ma chere Henriette, croiriez-vous? . . . Pourriez-vous imaginer l'effet que ses discours ont produit sur mon cœur, sur mon foible cœur? Sir James a commencé par m'apprendre que l'unique motif de son voyage à Vinchester étoit . . . il a hésité . . . de trouver . . . de saisir . . . l'occasion . . . que le hasard lui offroit . . . enfin ... de.., de me rendre . . . . un hommage. . . . Il hésitoit encore : mais enhardi par mon profond silence, il a fait la peinture la plus vive, la plus animée de son ardeur,

Digitized by Google

de ses peines, de son respect, de sa passion... mon Dieu, de tout ce qu'il a voulu, ma chere, je ne l'interrompois point!... Ah, j'étois bien loin de lui! son trouble, son embarras, des expressions presque pareilles, le lieu, la saison, l'heure, le jour même, si présent à ma mémoire; tout m'a rappellé Milord d'Ossery. Il m'a semblé entendre encore cette voix si douce, ces assurances si flatteuses, ces promesses si cruellement trahies; ma tête est tombée sur mon sein, oubliant sir James, ses aveux, son amour, la prudence, & moi-même. J'ai laissé couler mes larmes; je me suis abandonnée à une douleur dont je n'ai pû retenir ni cacher les marques. Je ne sai ce que m'a dit alors sir James; je ne sai ce qu'il a pensé d'un mouvement si extraordinaire; j'ignore le tems qu'a duré cette singuliere scène. Milady Sunderland s'est fait entendre; elle venoit à nous: sir James s'est enfoncé dans le bois; & votre folle amie a coupé par une petite allée, pour n'être point vûe; elle se hâte de vous écrire... En vérité j'ai perdu la raison... que pensera sir James?... il faut le revoir dans un instant... Cette idée n'est pas supportable.

Digitized by Google

LETTRE XVII.

Toujours jeudi à minuit.

SIR James n'a point paru au dîner; il s'est plaint de la migraine, & n'a descendu que fort tard. Il paroissoit triste, & j'étois embarrassée Je ne saurois vous dire combien je crains une explication; je l'éviterai si je puis. Quoi, Milord d'Offery sera donc toujours présent à mon esprit! Se peut-il que le souvenir de cet ingrat soit ineffaçable! qu'il me trouble ou m'afflige sans cesse!... Quelle idée sir James prendra-t-il d'une femme qui pleure, parce qu'un homme aimable l'aime tendrement? Un homme dont la naissance est égale à la sienne, dont la fortune est considérable... Oh, ma chere Henriette, j'ai un cœur inconcevable, foible, méprisable, je crois! Ces qualités, ces vertus, qui font la base de notre amitié, vous les possédez: moi, je n'en ai plus que l'apparence. Une cruelle passion, une constance mal placée, ont détruit mon naturel & changé mon caractere. J'ai toujours les mêmes principes, mais je les démens; j'agis contre mes propres lumieres. Je ne puis

m'élever au-dessus de cette vile partie de moi-même, de cette foible machine à laquelle la moindre impulsion rend ses premiers mouvemens. Grondez-moi bien fort, je vous en prie, j'ai besoin de toute votre sévérité.

Mais par quel malheur faut-il que sir James & sir Henry me persécutent? Je ne puis rien aimer, je ne veux point être aimée. L'un se tait, m'obsede & me boude. L'autre parle avec un ton, des expressions... Les hommes n'auroient-ils qu'un langage?... Pourquoi le sien m'a-t-il fait reconnoître?... Ai-je un tort bien grand, ma chere, parlez donc? Mes fautes vous sont si sensibles, qu'en vérité mon amitié pour vous me force à me les reprocher doublement. Si vous me trouvez bien ridicule, ne m'en aimez pas moins.

LETTRE XVIII.

Vendredi, à Vinchester.

VOUS craignez que vos Lettres ne soient *longues*, qu'elles ne me *fatiguent*; vous, ma chere Henriette, penser que vous pouvez me *fatiguer*? Soyez bien sûre qu'éloignée de vous;

mon unique amusement est de lire ces aimables Lettres. Le sentiment qui me les fait aimer, ne portera jamais la douleur dans mon ame; mes larmes n'effaceront jamais ces caracteres chéris. Je ne me rappellerai jamais avec rougeur le plaisir que je sens à les voir... Hélas, qui eût pû me le prédire! ceux qui me causoient autrefois une joie si pure, je n'ose à présent.... Quand je les recevois, je me trouvois heureuse, si heureuse, que tous les biens qu'on estime, me paroissoient au-dessous de celui que je croyois posséder!... Quel changement un jour, une heure, un moment, fit dans mon sort!.... Cette Lettre... cette odieuse, inexplicable Lettre!... Le perfide, me jurer qu'il m'adoroit! me demander ma pitié!.... Ah, ma chere, je ne puis l'oublier!... non, je ne le puis! Ce que j'ai écrit à Milord Carlile a réveillé cette tendresse si vraie, si forte, que rien ne détruit. Je me suis arrachée à la honte de céder au foible extrême de mon cœur. Ma fierté m'a soutenue dans ce pénible effort. J'ai cru pouvoir me reposer sur ma raison; je me suis flattée... vain espoir! je ne puis cesser de m'occuper de Milord d'Ossery. Son éloignement me fa-

che ; d'où vient ? Aurois-je donc pensé qu'il devoit être sensible au mien ? Croyois-je que mes dédains ne le rebuteroient point ? Etoit-ce pour être suivie que je fuyois ? aurois-je eû la bassesse de desirer ?... Je ne sai ; mais j'imaginois qu'il verroit Milord Carlile, qu'il chercheroit à s'approcher de vous. Je suis devenue bisarre, injuste, quand on me parle de lui, je me mets en colere ; si on ne m'en dit rien, je m'afflige. En voulant me voir, il m'a irritée ; il me laisse, sa négligence me déplaît, m'offense.... Mon Dieu, est-ce votre amie, est-ce une femme sensée, qui est si peu d'accord avec elle-même ? Ma bonne, ma tendre amie, aimez-moi pour nous deux ; car je me hais bien fort.

LETTRE XIX.

Samedi, à Vinchester.

SIR James m'a écrit. Sa Lettre est tendre ; il *aimera*, il se *taira*. Il n'*ose* me *demander* le sujet de *mes pleurs* ; il n'*oubliera jamais cet instant*. Il voit que mon cœur est *pénétré* d'une *douleur* qu'il respecte. Il finit en m'assurant d'un amour éternel.... Eternel ! ma

Digitized by Google

chère, ils promettent tous un amour *éternel*. La première preuve que sir James veut me donner de cet *éternel* amour & de sa soumission, est de *renfermer* des *sentimens* qu'il est *sûr* de *conserver toujours*. Je lui ai répondu poliment, en acceptant seulement son silence. Je suis fâchée de lui avoir inspiré de la tendresse. Si je ne puis faire le bonheur de sir James, je voudrois bien au moins ne pas lui causer des peines. Il est aimable, il me plairoit, si l'on pouvoit encore me plaire.

Vous êtes sûre que Milord d'Ossery n'est point à Bath ? On ne l'a pas vû à Erford. Milady d'Ormond me l'auroit nommé parmi ceux qui sont chez elle. Elle me presse d'aller la trouver. Retourner à Erford, revoir ces lieux ? . . . Ah, je n'irai point à Erford !

Voilà sir Henry très-promptement de retour ; & le voilà précisément tel qu'il étoit parti. Je l'ai reçu assez bien ; pas assez pourtant, car il a l'air peu content . . . . *Milady écrit* . . . un grand soupir, & le triste personnage s'en va . . . Eh non, il revient chargé d'une corbeille de jacintes & de sem. doubles dont il va parer mon cabinet. Tandis qu'il fait cet arrangement, *Milady écrit*, au

Digitized by Google

grand regret de ſir Henry. Je ſens que rien n'eſt plus malhonnête; mais ſi j'étois capable de complaiſance pour ſes ſoins, il m'en accableroit. C'eſt bien aſſez de ſupporter en ſilence toutes ſes humeurs. Il en a tant avec moi, que ſouvent je m'examine pour voir ſi je n'ai pas des torts avec lui. Ce qui me rend ſa préſence fâcheuſe & ſa tendreſſe pénible, c'eſt de penſer qu'au fond de ſon cœur il me trouve ingrate. En effet, pourquoi le maltraiter? Qu'ai-je à lui reprocher? de l'embarras? un deſir d'être avec moi qui le conduit ſur mes pas, peut-être malgré lui? une ſoumiſſion extrême? une envie de me plaire qu'il oſe à peine me montrer?... Si vous voyiez avec quelle application il s'occupe de ſon ouvage... pauvre ſir Henry!... On dit que l'on eſt injuſte quand on aime; on l'eſt bien davantage quand on n'aime pas. De quel droit ſuis-je impolie avec ſir Henry? parce qu'il m'ennuie, faut-il que je l'afflige? Dois-je abuſer du pouvoir que ſa foibleſſe me donne ſur lui? Ne doit-on rien à celui que l'on fait ſouffrir, même ſans le vouloir?... Allons, je vais l'entretenir... Mais que lui dire, je vais lui demander du tabac, l'heure qu'il eſt, le tems qu'il fait, laiſ-

Digitized by Google

ser tomber mon mouchoir pour lui donner le plaisir de le ramasser. Il faut être obligeante.

Milord Carlile me demande pardon ; il trouve que j'ai raison : mais il ne conçoit pas ce qui a pu faire changer de caractere à Milord d'Offery ; il ne le reconnoît point à son procédé bisarre pour moi. Adieu, ma chere & tendre amie.

LETTRE XX.

Dimanche, à Vinchester.

AH, grand Dieu, quelle émotion! quelle surprise! Sous une enveloppe dont la main m'est inconnue, une Lettre de Milord d'Offery ... oui, de lui, en vérité ... voilà son caractere .. elle est de lui... Mon Dieu, elle est bien de lui!... D'où vient-elle ?.. qui l'a apportée ? ... comment ? ... pourquoi ? ... Il m'écrit encore ! ... à moi!... que me veut-il ? ma main tremble ... ma plume s'échappe de mes doigts.... Il faut que je prenne l'air.

On ne sauroit me dire d'où vient cette Lettre. Un homme à cheval l'a donnée à un de mes gens qu'il a fait appeller....., Milord d'Offery seroit-il

Digitized by Google

dans cette Province ?... Je voudrois qu'il me vînt des aîles... Me voilà comme une folle, comme une imbécille, comme... mais à quoi me comparer qu'à moi-même ?... je ne puis écrire... ma tête se dérange... Oh, ma chere, si vous me voyiez..... Cette Lettre... elle me désole.

Hélas, où est le tems que la vûe de cette même écriture portoit une si douce agitation dans mon cœur ! à présent elle m'épouvante ; elle me cause un trouble cruel, un désordre inexprimable.... O, ma chere Henriette, que ne suis-je avec vous ! que ne puis-je répandre dans votre sein les peines que je sens ! elles sont vives, elles sont d'une espéce... Je ne les conçois point ; mais j'en suis accablée.

Quel pouvoir cet homme a-t-il donc sur moi ? Autrefois je lui croyois celui de me rendre heureuse. Il l'a perdu ; il a bien voulu le perdre... faut-il qu'il ait encore celui de m'affliger ?... Je voudrois me cacher, m'oublier, n'être plus... Elle est toujours là cette Lettre.. Je ne sais que faire. Voyez mon malheur : quand le tems semble avoir affoibli mes sentimens, diminué mes chagrins, il faut que cet ingrat revienne à

Digitized by Google

Londres, que ſon caprice l'excite à me chercher ; & lorſque, pour l'éviter, je laiſſe tout ce qui m'eſt cher, il me tourmente ici, il m'écrit ; il a la cruauté de m'écrire.

Cette enveloppe, cette ruſe... Quand je renverrois la Lettre à Londres, comment lui prouver que je ne l'aurois pas lûe ?... Il n'eſt point aſſez vrai pour m'en croire ſur ma parole... ſi artificieux... Mais que peut-il m'écrire ?... Oſeroit-il entreprendre de ſe juſtifier ? Comment le pourroit-il ?... Ah, ce n'eſt ni l'amour ni l'amitié qui l'engagent à m'importuner ; c'eſt la vanité. Il ne peut ſouffrir de ſe voir dédaigné ; il voudroit triompher de mes réſolutions, l'emporter ſur ma fierté, ſur mon reſſentiment... Après deux ans d'oubli, oſeroit-il ſe flatter que je penſe encore à lui ?... Eſt-ce foibleſſe ou curioſité ?... D'où vient ce deſir de voir ?... Après tout, qu'ai-je à craindre ? A-t-il des reproches à me faire ? Je veux lire ſa Lettre, y répondre. Allons... mais voici la Comteſſe de Briſtol... Hélas, que n'ai-je une ame comme la ſienne !.... Adieu.

Digitized by Google

LETTRE XXI.

Toujours Dimanche à minuit.

IL se plaint de moi, ma chere Henriette ! il s'en plaint en vérité ! il a l'audace de s'en plaindre, de me faire des leçons de générosité. L'époux de Jenny Monfort s'étonne de mon inconstance ! il attendoit de moi d'autres sentimens . . . . & tout cela avec une hauteur . . . Lisez, lisez, je vous en prie, l'exacte copie de son insolente Lettre... non cet infidéle n'a point d'idée des chagrins qu'il m'a donnés. . . Mais un *homme* comprend-il les peines qu'il peut *causer* ?

Lettre de Milord d'Ossery, à Milady Catesby.

» Fuir un malheureux, rejetter ses
» soumissions, l'abandonner à ses re-
» mords, mépriser son repentir, se pein-
» dre sans pitié ce qu'il doit souffrir ;
» c'est le procédé d'une femme ordinaire
» qui se croit offensée, se livre à l'ardeur
» de son ressentiment, veut punir, se

» venger, & de laquelle au fond on n'a
» pas droit d'exiger plus de douceur ou
» de complaiſance.

» Ne pas fermer ſon cœur au mouve-
» ment généreux qui peut encore l'ou-
» vrir à la compaſſion : s'attendrir ſur le
» ſort d'un homme, d'autant plus à
» plaindre, qu'il a mérité les maux dont
» il gémit : oublier, pardonner, remet-
» tre à l'ami une partie des dettes de
» l'amant : accorder quelqu'indulgence
» au retour d'un coupable, l'entendre
» au moins ; c'eſt ce qu'on avoit eſpéré
» de l'ame noble, éclairée de Milady
» Cateſby.

» Mais elle a changé. Elle n'eſt plus
» cette femme ſenſible & vraie, cette
» maîtreſſe tendre, qui vouloit aimer
» toujours, dont rien ne devoit affoiblir
» les ſentimens. Ces Lettres, ſeule con-
» ſolation de mon exil, ſeul adouciſſe-
» ment de mes longs chagrins ; ces Let-
» tres ſi cheres, ſi ſouvent preſſées con-
» tre mes lèvres, ſi ſouvent baignées de
» mes larmes ; ces Lettres charmantes,
» unique reſte de mon bonheur paſſé,
» elles me diſent encore que vous m'a-
» vez aimé : mais vos yeux m'ont dit
» que vous me haïſſiez, & votre départ
» ne me l'a que trop confirmé.

» Ah, Lady Juliette, Lady Juliette !
» est-ce bien vous qui me montrez cette
» inhumaine fierté ? Vous m'aviez tant
» promis de m'estimer toujours ! que sa-
» vez-vous si vous n'êtes point injuste ?
» J'ai des torts sans doute ; mais leur
» espéce vous est inconnue : jusqu'à pré-
» sent je n'ai pû vous expliquer ma con-
» duite. Consentez à m'entendre, Ma-
» dame ; au nom de tout ce qui vous est
» cher, permettez-moi de vous voir,
» de vous parler ; ne refusez pas cette
» faveur à un homme qui vous adore ;
» qui n'a jamais cessé de vous aimer,
» de vous desirer, de vous regretter.
» *Malgré* les plus fortes apparences,
» croyez qu'il n'est point indigne de la
» grace qu'il ose vous demander.

» Pardonnez-moi la façon dont je m'y
» suis pris pour vous engager à lire ma
» Lettre ; un de mes gens attend votre
» réponse à la Ferme «.

Cette *inhumaine fierté ; que savez-vous si vous n'êtes point injuste ?* Eh bien, auriez-vous pensé qu'il osât mettre en doute si j'ai tort ou raison avec lui ? Ces *Lettres baignées de ses larmes* . . d'où vient donc qu'il répandoit des *larmes ?* Quel sujet avoit-il d'en *répandre ?*

Ah, qu'il en verse encore! qu'il pleure! il a trahi cette *maîtresse tendre* qui le préféroit à tout; ne vivoit que pour l'aimer, dont les vœux les plus ardens n'avoient pour objet que le bonheur de ce cruel... Ah qu'il pleure! Il a tant de reproches à se faire! cette *amie fidelle* peut l'abandonner sans être *inhumaine*, sans être *injuste*.... Audacieux suppliant, il ne se croit point indigne de la grace qu'il demande... Pesez bien les termes de cette Lettre... y répondrai-je?... je ne sai... que puis-je lui dire?.. mais je ne me sens pas bien... je ne saurois continuer.... Ma bonne, ma chere amie, pourquoi vous ai-je quittée, & dans un tems où vos conseils me seroient si nécessaires?... C'est Milord d'Offery qui en est cause... eh ne l'est-il pas de tout ce qui m'afflige?

LETTRE XXII.

Lundi, à Vinchester.

JE suis encore dans l'incertitude sur ce que je dois faire: plus je relis la Lettre de Milord d'Offery, plus je me sens révoltée contre lui; parce que je suis capable de ressentiment, il ne re-

Digitized by Google

connoît point mon ame ; une basse condescendance me conviendroit mieux dans ses idées, qu'une *inhumaine fierté*.

O, ma chere Henriette, les hommes nous regardent comme des êtres placés dans l'Univers pour l'amusement de leurs yeux, pour la recréation de leurs esprits, pour servir de jouet à cette espéce d'enfance où les assujettit la fougue de leurs passions, l'impétuosité de leurs desirs, & l'impudente liberté qu'ils se sont réservée de les montrer avec hardiesse & de les satisfaire sans honte. L'art difficile de résister, de vaincre ses penchans, de maîtriser la nature même, fut laissé par eux au sexe qu'ils traitent de foible, qu'ils osent mépriser comme foible. Esclaves de leurs sens, lorsqu'ils paroissent l'être de nos charmes, c'est pour eux qu'ils nous cherchent, qu'ils nous servent ; ils ne considérent en nous que les plaisirs qu'ils espérent de goûter par nous. L'objet de leurs feintes adorations n'atteint jamais jusqu'à leur estime ; & si nous leur montrons de la force d'esprit, de la grandeur d'ame, nous sommes *d'inhumaines* créatures ; nous passons les limites qu'ils ont osé nous prescrire, & nous devenons *injustes* sans le savoir.

Je suis piquée . . . je lui répondrai . . . oh oui . . . . mais j'attens que l'aigreur dont je ne puis me défendre, soit un peu modérée... Je ne veux pas le voir... Je ne le voudrai jamais . . . je tâcherai de ne point écrire avec dureté, afin de *remettre* à Milord d'Offery, qui doit m'être indifférent, une partie des *dettes de l'amant* que je dois haïr. . . Non, il n'y a pas une expression dans sa Lettre qui ne me blesse jusqu'au fond du cœur.. *l'espéce* de *ses torts* m'est *inconnue*. Ah, comment peut-il le croire & le dire? Ne m'a-t-il pas trompée, quittée, abandonnée? N'a-t-il pas détruit ma plus chere espérance? Ne m'a-t-il pas privée? . . . . hélas de lui, du seul objet de mon attachement! Il m'a fait tout le mal qu'il étoit en son pouvoir de me faire; eh je lui pardonnerois! . . . Que n'ai-je eu la force de déchirer cette Lettre, dès que j'en ai connu la main? . . . Pourquoi faut-il? . . . Cet homme a mis tout son bonheur à troubler, à détruire le mien.

Toujours Lundi à minuit.

Croiriez-vous bien, ma chere Henriette, que je ne saurois écrire à Milord

d'Offery ? J'ai recommencé vingt fois une très-petite Lettre, sans jamais pouvoir la finir ; tout ce que je ne veux pas dire, vient s'offrir à mon idée ; le reproche se place sous ma plume ; je cherche à paroître indifférente, & ma sensibilité éclate malgré moi. Pas une expression qui me satisfasse, ni froideur, ni modération ; mon cœur emporté par un mouvement rapide, veux s'expliquer sans détours : j'attendrai.

Toujours Lundi à deux heures.

Jamais je ne pourrai faire cette réponse : j'écris, j'efface, je déchire..... Après tout, pourquoi me tourmenter ? me fatiguer ? Est-il si essentiel que je lui écrive ?... oui, car si je garde le silence, il croira que je consens à le voir.. Ah, s'il alloit paroître ici !... Chez qui peut-il être ? Il n'a point de Terres dans ce canton ?... Est-ce le hasard ou le soin de me chercher qui l'amene auprès de moi ?... Ma chere, ne riez point de mes inquiétudes ; ne me dites point que je l'aime... eh ! comment pourrois-je l'aimer encore ? Non ; ce n'est point l'amour dont je suis occupée... c'est... je ne sai ce que c'est ;

mais je suis triste. Je vais me mettre au lit sans espoir d'y trouver du repos. Plaignez votre meilleure amie, plaignez-là, sans examiner la cause de ses peines; nous sommes souvent convenues qu'il y a de la dureté à refuser sa pitié à des maux qui nous paroissent légers: ce n'est pas l'espéce du mal, mais la sensibilité du malade qui doit exciter notre compassion. Ah, je suis bien digne de la vôtre!

LETTRE XXIII.

Mardi, à Vinchester.

VOICI une copie de ma réponse: je ne savois pas combien il étoit difficile d'écrire, quand on ne vouloit pas dire tout ce qu'on pensoit. C'est un fardeau pesant dont je viens de me débarrasser. Croiriez-vous que depuis une heure que ma Lettre est partie, j'ai desiré vingt fois de la ravoir? Je crains qu'elle ne le désoblige trop... même qu'elle ne l'afflige. J'ai relu la sienne avec attention; elle me paroît moins choquante; tout ce qui me révoltoit, m'attendrit à présent. Cet endroit où il parle de mes Lettres est touchant en

Digitized by Google

vérité ... il les *pressoit contre ses levres...* elles étoient sa *seule consolation*... Mais quels chagrins avoit-il donc ? *son exil ?* s'il m'aimoit ? ... eh, comment en eût-il épousé une autre, si son cœur ? .... Je n'y puis rien comprendre ... il dit qu'il est malheureux ... je ne voudrois pas penser qu'il l'est en effet ... ah, s'il sentoit ce que j'ai senti ! cette douleur, ces déchiremens, s'il les sentoit ! que je le plaindrois ! que ma fierté céderoit aisément à la douceur de le consoler, de ramener la joie dans son ame ! .. je pleure, en vérité je pleure ; je ne puis supporter l'idée de sa tristesse, de *ces longs chagrins* dont il me parle. Quoique ma raison doive me persuader qu'ils n'ont point existé, ils se peignent sans cesse à mon cœur.

Réponse de Milady Juliette Catesby, à Milord Comte d'Ossery.

» Je ne m'attendois, Milord, ni à vos
» plaintes, ni à la priere que vous me
» faites ; le tems où une explication de
» votre conduite pouvoit m'intéresser,
» est déja loin de moi. S'il se retrace
» quelquefois à ma mémoire, c'est com-

Digitized by Google

» me le souvenir d'un songe pénible
» que le réveil a dissipé, & dont il ne
» reste qu'une idée triste & confuse. Il
» m'importe peu de connoître les rai-
» sons qui vous engagerent à me rendre
» à moi-même; il me suffit que vous
» l'ayez fait. Je ne crois point sortir de
» mon caractere en refusant de vous
» voir, en le refusant absolument. Je
» ne vous regarderai jamais comme un
» *ami* auquel je doive remettre des fau-
» tes qu'on ne peut pardonner, ni à
» l'*ami*, ni à l'*amant*. Celui qui pût
» m'abandonner si long-tems aux soup-
» çons vagues de mon esprit agité, à
» ceux que je devois former sur ses sen-
» timens, même sur sa probité, doit-il
» s'étonner de mon indifférence? a-t-il
» droit de me la reprocher? Eh pour-
» quoi chercherois-je à m'instruire des
» circonstances, quand les faits n'ont
» rien de douteux? J'en ai su assez pour
» négliger toujours d'apprendre ce que
» j'ignore; j'attends de la complaisance
» où je me force en vous écrivant, une
» faveur à laquelle je puis prétendre.
» Rendez-moi ces Lettres, Milord,
» dont le style vous rappelle ce que je
» rougis d'avoir pensé; & ne vous plai-
» gnez point d'un cœur qui fut assez
» noble

» noble pour ne pas se plaindre du vô-
» tre «.

Ne trouvez-vous pas, ma chere Henriette, une espéce de fausseté dans cette façon d'écrire? C'est bien-là ce que je devrois penser, mais ce n'est pas ce que je pense. Cette orgueilleuse indifference n'est pas dans mon cœur, je suis fâchée d'avoir envoyé cette Lettre .... pourquoi feindre? N'eût-il pas été mieux de parler naturellement, d'avouer ma véritable situation à son égard; de dire, *je vous aime peut-être encore, mais je ne vous estime plus; je renonce à vous; la constance de mes sentimens n'est point une preuve que je vous croye digne de mon attachement. Elle est dans mon caractere; des traits ineffaçables ont gravé dans mon ame une foiblesse qui me fut chere; j'en aime encore le souvenir. Il ne tient point à vous, mais aux impressions vives que j'ai reçues. Semblable à une personne qui se regarde avec complaisance, & jouit du plaisir de se voir sans songer à la glace qui le lui procure, je me plais à me rappeller mon amour, sans me plaire à penser à vous.*

Cela eût été plus noble, plus vrai: je voudrois l'avoir fait. Je hais la dissi-

Digitized by Google

mulation, j'en hais jusqu'à l'apparence. Mais la Lettre est partie.... depuis long-tems j'ai perdu l'habitude d'être contente de moi; le regret semble attaché à toutes mes démarches. De tant de qualités dont je m'applaudissois, il ne me reste que la connoissance de mes fautes; & de tant de biens que je m'étois promis, votre amitié est le seul qui m'en paroisse un véritable.

LETTRE XXIV.

Mercredi, à Vinchester.

ASSURÉMENT, ma chere, ma tête est un peu dérangée. Je suis inquiette, agitée : je compte les heures, les momens; le tems me paroît d'une longueur extrême. J'attends sans savoir ce que j'attends. Le moindre bruit excite un mouvement en moi; ma porte s'ouvre, le cœur me bat. Pendant que mes gens vont & viennent dans mon appartement, je les regarde avec des yeux qui leur demandent quelque chose. Je m'en suis apperçûe à l'ennuyeuse répétition de, *que veut Madame?* Eh, bon Dieu! *Madame* le sait-elle ce qu'*elle veut?*... Devinez-vous, ma chere

Henriette, le sujet de tant d'émotion ?.. Oh, que cela est bas, vil, honteux ! c'est donc l'attente d'une réponse .... non, je ne puis me souffrir.

J'ai envie de partir, de m'éloigner d'un voisinage si dangereux ; mais si Milord d'Ossery veut me voir, me parler, où serai-je en sûreté contre ce desir obstiné ? Il saura le satisfaire ; il obtiendra du hasard... de ma foiblesse peut-être, cet entretien demandé avec tant d'instances. Les hommes se lassent-ils des soins qu'ils prennent pour contenter leurs fantaisies ? Ils ne se sentent point humiliés de nos refus : c'est encore un des avantages réservés à eux seuls. Qu'une femme ait eu le malheur d'aimer, d'aimer trop ; qu'elle se lasse de son amant, veuille le quitter, que de reproches ! quelles persécutions n'est-elle pas obligée de souffrir ! Elle le chasse ; il revient, la cherche, la suit, l'obsede, se plaint, menace, prie, gémit, s'abandonne à sa passion ; l'éclat de ses chagrins est un soulagement qu'il ne veut pas se refuser. Il s'embarrasse peu s'il cause de l'ennui, du dégoût ; son ame n'est point assez délicate pour qu'il se trouve blessé de l'idée d'importuner. Occupé de lui seul, de ses intérêts, rien

Digitized by Google

ne peut le faire renoncer au bien dont la possession le flatte ; & souvent à force d'obstination, il parvient à conserver, sinon le cœur, au moins la personne, premier objet de son attachement. Lui, dès qu'il trouve sa chaîne pesante, il la brise, il s'éloigne ; il ne voit point couler nos larmes, il n'entend point nos plaintes. Notre douceur naturelle, une fierté décente nous force à cacher nos douleurs . . . Ah, comment est-il possible que notre cœur se donne ! nous sommes si malheureuses en aimant . . . Je fais une réflexion, ma chere, c'est que je vous ennuie. Je vous dis tout ce que je pense, & je ne pense rien d'amusant... Oh, que je me déplais à moi-même, & que les autres me plaisent peu ! . . Ne voilà-t-il pas sir Henry qui s'est mis à avoir des vapeurs, à s'évanouir comme une femme ? Ce matin il étoit chez moi; ses vertiges lui ont pris : je ne savois avec quoi ranimer ses esprits. Je n'ai trouvé qu'un flacon rempli d'eau ambrée ; je lui ai tout répandu sur le visage. Sa sœur m'a crié que je l'empoisonnois . . . . j'espere qu'il n'en reviendra pas.

*

Digitized by Google

LETTRE XXV.

Jeudi.

RIEN encore de Milord d'Offery. Ne pas me répondre ! Il lui fied bien d'avoir de la hauteur . . . Il eft fâché peut-être. . . Ma Lettre étoit-elle fi dure ? . . . Le vain perfonnage ne peut fupporter le ton de l'indifférence dans une femme qui lui a montré de la tendreffe ; celui de la haine l'offenferoit moins. . . Ah, fi je lui écrivois à préfent ! . . . mais n'y penfons plus.

J'ai reçu deux Lettres de Milord Carlile ; il fe plaint de vous. Je lui écrirai qu'il a tort : mais je vous dis, à vous, qu'il a raifon. Vous riez de la jaloufie ; ah, n'en riez jamais ! fi vous l'aviez fentie, vous ne pourriez vous permettre d'aigrir la fienne par des plaifanteries. Avec un naturel tendre & généreux, eft-il poffible de badiner d'un mouvement involontaire qui affecte l'ame fi douloureufement ? C'eft une *folie*, dites-vous, une *extravagance* ; foit, mais cette *folie* défefpere. C'eft du fupplice d'un homme dont elle eft adorée, que Lady Henriette s'amufe : il doit être *sûr de*

votre tendresse, vous connoître, vous croire. Eh, l'amour raisonne-t-il! A force de réfléchir sur mes propres sentimens, j'ai peut-être acquis une légere connoissance du cœur. Ma chere, celle qui peut rire de l'inquiétude, de la douleur d'un homme attaché à elle, ou ne l'aime plus, ou s'est trompée quand elle a cru l'aimer.

Les peines d'un amant touchent, parce qu'il les sent; on s'afflige, parce qu'il est triste; on pleure, parce qu'il verse des larmes; on cherche à calmer, à dissiper des chagrins que l'on partage. . . . Eh, comment peut-on les donner, & les rendre plus amers par des railleries, par une gayeté! . . . Fi, Henriette, fi! vous avez retardé le bonheur de Milord Carlile, adoucissez du moins cette attente par une complaisance que vous devez à la vivacité de sa tendresse. Je l'aime, vous le savez; & puis vos fautes retombent un peu sur moi. Il m'écrit des Lettres de quatre pages toutes remplies de vos *cruelles malices*; vous boudez, & il se désole; allons, pardonnez-lui pour l'amour de votre meilleure amie. On ne prétend pas vous *cacher*, vous faire *disparoître*; on desire que vous soyez admirée; parez-vous, montrez-

vous, sortez, on y consent; soyez belle aux yeux de tout le monde, mais ne vous applaudissez de l'être, que lorsque votre amant vous regarde. Adieu : on m'a prié de vous gronder ; je vous gronde, mais je ne vous en aime pas moins.

LETTRE XXVI.

Vendredi, à Winchester.

LA Lettre de Milord d'Ossery vous a *touchée* ; ma réponse vous paroît *très-haute* ; vous n'approuvez point cet *excès de sévérité*... Allons, poursuivez, ma chere Henriette, chagrinez-moi aussi. J'admire avec quelle facilité nous rapprochons tout de nos propres sentimens ; vous veniez de pardonner à Milord Carlile, quand vous m'avez écrit. Pénétrée encore du plaisir que donne un doux raccommodement, vous pensez que l'on doit *pardonner* ; qu'il y a de la *dureté* à ne pas *pardonner*. Vous me *priez*, vous me *conjurez* d'entendre *ce pauvre Comte*. Quand je voudrois vous donner cette preuve de ma complaisance, en serois-je la maîtresse ?... Eh, comment l'écouter ! il ne veut plus parler... Vous le plaignez ! pouvez-

vous croire qu'après sa fuite, son mariage, & deux ans d oubli, mon indifférence soit capable de l'affliger ? . . . . Il ne vouloit que m'éprouver ; sa vanité lui persuadoit que je l'aimois encore ; que ses moindres démarches détruiroient mes résolutions. En effet, pour effacer le souvenir de sa perfidie, d une trahison si noire, n'étoit-ce point assez qu'il offrît de se justifier ? Je devois voler au-devant de ce cœur qu'on daignoit me rendre ; un bien si précieux méritoit mon empressement, ma reconnoissance peut-être... Audace insupportable des hommes ! insolent orgueil ! . . . Je devrois pourtant des remercimens à Milord d Offery ; son dernier caprice me sert mieux que le tems & la raison n'avoient pû le faire ; il détruit ce reste de penchant dont je croyois ne jamais triompher : je ne pensois point à cet infidèle sans attendrissement ; à présent sa vûe n'exciteroit pas en moi la plus légere émotion ; je suis tranquille & presque contente ; je ne craindrai plus sa rencontre, ses importunités ; n'est-ce pas où tendoient tous mes vœux ? . . . Avec quelle cruauté il a cherché à me troubler encore, à ralumer cet amour qu'il ne fut jamais digne de m'inspirer ! ..

Digitized by Google

Eh d'où vient donc que je l'aimois tant! j'ai regardé ce matin son portrait ; je l'ai tenu plus d'une heure ; je le considérois sans ressentir la moindre agitation ; même en l'examinant, je me suis étonnée d'avoir été si attachée à cette image. Pourquoi n'ai-je pu aimer que cet homme? qu'a-t-il de si séduisant? Quel charme décevant répandu dans mes yeux, prêtoit tant d'agrément à cette phisionomie? où sont ces graces si touchantes? Qu'admirois-je dans ces traits?. O, ma chere Henriette, notre prévention fait tout le mérite de l'objet que nous préférons ; elle pare l'idole de notre cœur ; elle lui donne chaque jour un nouvel ornement. Peu-à-peu l'éclat dont nous l'avons revêtue, nous éblouit nous-mêmes, nous en impose, nous séduit, & nous adorons follement l'ouvrage de notre imagination. Ce portrait autrefois si chéri, est celui d'un homme trompeur ; hélas, je l'ai regardé long tems comme la représentation d'une créature céleste !.. Oh, je ne puis plus le voir!, je le hais... je me hais aussi... je vous aime toujours.

Digitized by Google

LETTRE XXVII.

Samedi à Vinchester.

Vous mouriez d'envie que sir Henry parlât ; eh bien, le voilà déclaré, proposé & refusé ! Milady Vinchester m'a vanté l'amour de son frere, son respect, le silence qu'il s'est imposé dans la crainte de me déplaire ; & passant de ses louanges aux miennes, elle m'a montré le desir le plus obligeant d'acquérir en moi une sœur aussi-bien qu'une amie. Vous jugez de mon embarras, ma chere, & des détours polis qu'il m'a fallu prendre. J'ai opposé mes dégoûts presqu'invincibles pour le mariage, nés du peu d'agrément que j'y ai trouvé ; mon éloignement pour l'amour ; l'habitude d'une liberté qu'on ne perd jamais sans regret. A la vérité, je ne fais pas de la mienne l'usage qui y attache la plûpart des veuves de mon âge, mais elle me donne l'espéce de plaisir que sent un avare en calculant ses richesses. Il jouit des biens qu'il peut se procurer, & possede dans son imagination tous ceux où l'étendue de sa fortune peut atteindre. Un seul homme, lui ai-je dit, pouvoit

Digitized by Google

me déterminer à sacrifier cette liberté précieuse ; un autre n'aura jamais le même ascendant sur mon cœur. Milady est restée satisfaite des raisons que je lui alléguois ; mais pour sir Henry qu'elle a instruit de mes sentimens, il est bien loin de les approuver. On ne peut plus vivre avec lui ; il ne me parle point, ne me regarde point, contredit tout le monde, gronde les valets des autres, chasse les siens, brise tout ce qu'il touche, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, va comme un fou au travers d'un parterre, & revient en rêvant donner de la tête dans le battant d'une porte fermée, fort étonné de se voir arrêté.... Mais qu'un homme est injuste ! sa fantaisie est-elle une loi ? de quoi se fâche sir Henry ? a-t-il droit d'exiger que ses volontés déterminent les miennes ? J'ai aimé une créature de son espéce.... ah, c'est bien assez !... Mais voici une Lettre de vous.... hélas, que m'apprenez-vous ! Quoi, Lady Seymour a quitté la Cour, renoncé à sa place ?... Que je la plains ! que son malheur me touche ! elle est dans la retraite, dans la plus haute devotion ; & c'est la mort de Milord Gage qui cause ce grand changement, bien grand

Digitized by Google

assurément. Personne ne tenoit tant au monde que cette Dame.... Ah, ma chere, perdre un homme qu'elle aimoit si sincérement, depuis si long-tems; avoir surmonté tant d'obstacles; être sur le point de l'épouser, & se le voir enlever en un jour, en un moment par un accident!... Je ne puis refuser des larmes à ce triste événement. Mais aussi quelle fureur à des gens de ce rang, de risquer dans ces courses à perdre sans honneur une vie chere à leur patrie, & qu'ils ne devroient exposer que pour elle! N'en sont-ils pas responsables à leurs compatriotes, à des parens qui les aiment, à une maîtresse dont ils causent long-tems l'inquiétude, & enfin le désespoir? Pauvre Lady Seymour! sa situation & les réflexions qu'elle vous engage à faire, ont pénétré mon cœur.

LETTRE XXVIII.

Dimanche, à Vinchester.

AH, comment vous dire, vous exprimer!... Aurai-je la force d'écrire?... Hélas, je me plaignois de lui!... Henriette... ma chere Henriette, il est malade, dangereusement

malade ..., Milord d'Offery se meurt ! ... Ah ! Dieu, il se meurt ! ... Voyez ce Billet que je viens de recevoir,

Milord d'Offery, à Milady Catesby,

» Il ne me reste que peu d'instans à » vivre ; la contenance de ceux qui m'en» vironnent, & la résistance que l'on » oppose à toutes mes volontés, m'en » assurent. C'est avec peine que j'ob» tiens la permission d'écrire ... Hélas ! » pourquoi l'ai-je tant desirée ? ...... » qu'ai-je à vous dire ? Vous apprendrez » avec plaisir, sans peine au moins, que » l'objet de vos mépris, de votre haine, » aura fini son sort... Ah, Lady Ju» liette, quelle cruauté ! ... mais est-il » tems de m'en plaindre ? Pardonnez au » moins à la mémoire d'un amant mal» heureux ; je ne vous ai jamais trom» pée ; je vous ai toujours aimée. Ces » Lettres que vous me demandez avec » une dureté dont j'ai cru votre cœur » incapable, vous seront fidélement ren» dues après ma mort. Madame, ne » m'en privez pas, pendant que je res» pire encore «,

Après sa mort ! ... J'apprendrai *avec*

plaisir . . . peut-il croire, imaginer ? . . .
Ah l'inhumain, il ne lui restoit que ce coup affreux à me porter; malade, mourant peut-être. . . Eh, où est-il ? chez qui, dans quel lieu, dans quelles mains ? . . Est-il secouru ? . . . a-t-il près de lui ? . . Oh cette douleur est insupportable !

Ce malheureux qui vient d'apporter ce fatal billet est reparti tout-de-suite, sans attendre un instant, sans dire une parole. Comment savoir ? . . . Abandonnée à mon effroi, à l'inquiétude la plus vive ! . . . Ah plaignez-moi ! mon cœur est déchiré.

Un foible espoir me luit : j'ai envoyé dans la maison où un des gens de Milord d'Offery a passé deux ou trois jours. On assure que cet homme venoit de chez sir Halifax, qui a depuis peu acheté une Terre à quatre mille d'ici. Je viens de faire partir John en toute diligence, pour aller s'informer si Milord d'Offery est en ce lieu, ave ordre de rester où il le trouvera, & de me dépêcher des couriers pour m'apprendre l'état de ce pauvre Comte. Dans ma triste incertitude, j'ai les yeux & les mains élevés vers le Ciel; je me rappelle à tous momens Lady Seymour; je crains. . . Dieu tout-puissant, que ma priere ardente

s'éleve jusqu'à toi ! qu'elle suspende ton Arrêt ! daigne en changer l'objet ! Si la fin de l'un de nous doit être pour l'autre cette voix dont les accens terribles rappellent vers toi nos cœurs égarés, ah que ce soit moi ! que ce soit ma mort qui ranime dans son ame l'amour qui n'est dû qu'à toi-seul ! O, ma chere Henriette, s'il meurt, vous n'avez plus d'amie !

LETTRE XXIX.

Mardi, à Vinchester.

IL est un peu mieux, mais la fiévre est toujours violente ; heureusement les symptômes de la malignité ont disparu depuis deux jours. Il a encore des momens de délire dans lesquels il s'agite beaucoup. Hélas, il n'est point hors de danger ! je ne vous ai pas écrit hier ; c'est avec peine que je tiens ma plume ; je ne me sens pas dans mon état naturel ; je ne puis goûter d'aucun aliment. Renfermée dans ma chambre, je n'y admets personne ; on en pensera ce qu'on voudra ; il m'est impossible d'écouter ou de répondre. On m'avoit très-bien adressée ; Milord d'Ossery est chez sir

Halifax, au milieu de tous les secours que Londres même pourroit lui procurer. Par un heureux hasard, le Docteur Harrison s'est trouvé dans le canton ; il est auprès de lui. John m'écrit qu'en arrivant il a vu tout le monde en larmes dans le Château. Hélas, je le crois ! Qui pourroit connoître Milord d'Ossery, & ne pas le plaindre ? Comment se défendroit-on de l'aimer ? Si noble dans ses façons, si doux, si bienfaisant ; les qualités de son ame se peignent sur son front ; elles lui soumettent tous les cœurs ; je ne l'ai jamais entendu nommer, qu'un éloge ne suivît son nom. Quel homme allia jamais plus de véritable grandeur à la bonté, à cette familiarité qui ne craint point de descendre, & imprime le respect dont elle semble vouloir affranchir ? C'est une créature si digne d'exister, qui va peut-être périr ? ... J'attends avec crainte, avec impatience ... mais on demande Betty ... Ah, quel bonheur : *une nuit tranquille, cinq heures de sommeil, plus de délire, la fièvre considérablement diminuée ; le Docteur Harrison répond de sa vie, même de sa prochaine convalescence.*

O ma tendre, ma sincere amie, féli-

citez-

Digitized by Google

citez-moi ! Je bénis le Ciel dont la bonté me le rend ... des larmes de consolation coulent enfin de mes yeux.... Ah, qu'il vive ! qu'il soit heureux ! que tous les biens qu'on envie deviennent son partage ! ... Aimable & cher d'Ossery, tu m'accuses de cruauté ! que ne peux-tu lire dans mon cœur, entendre les vœux qu'il forme pour toi ! Quelle dure bienséance me retient! que ne m'est-il permis de voler auprès de toi, d'aller soulager, partager, adoucir tes maux; de baigner ton visage des pleurs que m'arrache le sentiment immortel qui m'attache à toi ! Ah, ranime tes espérances ! celle que tu chéris n'est point *cruelle*, n'est point *inhumaine ;* elle peut te pardonner, te revoir, t'aimer ! .... Eh, bon Dieu, où m'emporte un mouvement trop vif ! .... O, ma bonne, mon indulgente amie, excusez mon égarement ! Je ne suis point à moi ; mon ame est entraînée... Mais je me sens brûlante, altérée ; ma tête ne peut plus se soutenir ; mes yeux appésantis .. Hélas, qu'ai je donc ! ... Adieu ; il vivra, ma chere ; tous mes souhaits sont remplis.

Digitized by Google

LETTRE XXX.

Samedi, à Vinchester.

J'AI passé trois jours sans vous écrire, ma chere, & je crains bien que mon silence ne vous ai inquiétée ; j'ai eu un peu de mal à la gorge, la fiévre, & beaucoup d'accablement ; on m'a saignée malgré moi. Sir Henry n'a pas voulu perdre cette occasion de faire éclater son zéle officieux ; il s'est emparé de ma chambre, en a fait les honneurs... Cet homme est bon, il souffre ; quelquefois il me fait pitié, plus souvent il m'impatiente ; j'ai le cœur assez sensible pour le plaindre, mais je l'ai trop prévenu pour l'aimer.

John est revenu ; Milord d'Ossery est dans une convalescence qui promet un très-prompt rétablissement ; mon imbécille messager me cause à présent une autre sorte d'inquiétude.... Mais on m'annonce Abraham, le valet-de-chambre de Milord... mon Dieu ! que me veut-il ? ah, que le cœur me bat !... Si troublée pour un homme à lui ! eh que seroit-ce donc si le Comte lui-même ?.. Que de variété dans ma foible tête ! Je

Digitized by Google

brûlois de le voir il y a quelques jours, & le seul nom d'Abraham m'interdit ?.. C'est un billet qu'il m'apporte.... ce pauvre Abraham, il est si charmé de me revoir, qu'il ne peut me parler.... Mais lisons... ces lignes sont tracées avec difficulté.... Il a été bien mal.... voyez, ma chere, ce qu'il m'écrit.

Billet de Milord d'Offery, à Milady Catesby.

» Quoi, Madame, vous avez dai-
» gné vous intéresser à mes jours ! cette
» bonté me touche vivement ; mais la
» dois-je à votre seule pitié, ou à un
» foible reste de cette amitié ?.. Helas,
» j'ose à peine me flatter que vous en
» conserviez un léger souvenir ! Qu'il
» me seroit doux de penser qu'elle n'est
» pas entiérement éteinte dans votre
» cœur ! Ah, si l'ardeur de la mienne
» pouvoit la ranimer encore !.. Mais
» vous ne voulez pas m'écouter. Rece-
» vez, Madame, mes respectueux re-
» merciemens. Sans examiner le sen-
» timent qui vous a fait prendre part
» à mon état, je dois me trouver heu-
» reux de l'avoir excité ».

Digitized by Google

Vous voyez, il sait que j'ai crainte pour sa vie. John, l'impertinent John est cause de ces remerciemens qu'il me fait... Mais je suis obligée de finir ; on attend après ma Lettre. Je ne veux pas vous laisser un jour de plus dans l'incertitude de ce qui peut être arrivé ; & puis il faut une réponse à Abraham. Ah, c'est une grande affaire que cette réponse !

LETTRE XXXI.

Dimanche, à Winchester.

Voyez, ma chere Henriette, dans quel embarras me jette ma vivacité, cette précipitation avec laquelle j'envoyai John, sans l'avertir de se cacher, sans lui défendre de me nommer, sans lui donner d'autre ordre que de s'instruire. L'imprudent animal n'a rien su de mieux que d'aller tout droit chez sir Halifax ; de renouveller connoissance avec Abraham ; de lui dire qu'il venoit de ma part, & de s'établir dans l'anti-chambre de Milord d'Ossery. Le pauvre malade charmé de savoir près de lui un de mes gens, envoyé par moi, a voulu le voir. Monsieur John, comme

Digitized by Google

il me l'a redit lui-même, a reçu avec bien de la joie l'ordre d'entrer; a répondu à toutes les questions de Milord; l'a assuré *que Milady étoit plus morte que vive en le faisant partir; qu'elle avoit toujours bien de l'amitié pour Milord, & étoit à peine contente de recevoir trois buletins par jour, que lui John avoit l'honneur de lui envoyer*.... Si vous saviez avec quelle satisfaction cet étourdi m'a rendu compte de sa commission; comme il s'applaudit des merveilles qu'il a faites!.. Après tout je ne dois me plaindre que de mon peu de prévoyance. J'ai renvoyé Abraham sans réponse hier: je me suis excusée sur la foiblesse de ma tête.... ah, ce n'est pas celle que je crains le plus!... Encore Abraham!... encore une Lettre!.. Voyons...

Ce n'est pas la peine de copier son billet; c'est à-peu-près celui d'hier, excepté beaucoup d'inquiétude sur ce mal de gorge que je n'ai plus. *Voyez-moi, écoutez-moi;* toujours la même chose. Il faut répondre.... mais qu'il m'est difficile de lui écrire! le zélé Abraham a dit à Betty, qu'il ne partiroit point sans une Lettre.... A mesure que mes craintes se sont dissipées, ma fierté a repris

Digitized by Google

de l'empire sur mon ame. Je suis très-fâchée que Milord d'Ossery ne puisse douter de cette amitié dont il feint d'être si peu sûr. Par cette feinte, il ménage ma vanité ; son adresse ne m'échappe point. . . . Oh, ces hommes ! ces hommes ! Remarquez-vous comme ils savent tirer partie des événemens : lorsque les moyens de nous subjuguer semblent leur manquer, un incident imprévû, le hasard, une *maladie* les ramenent vers le but qu'ils s'étoient proposé. On ne veut point les voir ; on ne veut point les entendre ; tout paroît fini ; mais leurs ressources ne s'épuisent jamais. Quand ils ne savent plus que faire, ils ont la fiévre, ma chere ; ils n'ont plus qu'un instant à vivre ; ils remplissent notre imagination de terreur ; s'offrent à notre idée sous un aspect attendrissant ; mettent sous nos yeux le spectacle effrayant de la mort, de la destruction de cette forme enchanteresse qui nous séduisoit : & la fiévre la plus maligne n'est pas ce qui les tue, c'est notre *dureté* . . . Il n'a pas songé à me dire cela . . . mais Abraham attend . . . je n'aurois jamais cru avoir si peu d'esprit. Je ne trouve rien à dire. . . . Oh, ce méchant John ! que ne s'est-il caché ! . . . je rêve en vain. . . .

Celui qui m'écrit, n'est-il pas ce même Milord d'Offery qui m'a causé des peines si sensibles, qui m'a abandonnée à Erford, qui s'est marié à Miss Jenny? ces torts sont-ils diminués? non, mais... il a été malade. Allons, je vais écrire... Je ne vous envoye point la copie de mon billet; il est très-court, très-étudié, & très-mauvais. Adieu, ma chere Henriette; je vous aime toujours.

LETTRE XXXII.

Lundi, à Vinchester.

JE viens de me promener au bord d'une petite riviere qui baigne les murs d'un pavillon où je vais souvent voir pêcher. Comme il étoit fort matin, je me suis amusée à regarder traverser la riviere à de jeunes Paysannes qui vont vendre des fleurs & des fruits à la ville prochaine. Elles chantent, rient dans leur bateau; elles offrent l'image de la joie; leur habit est propre, leurs corbeilles bien arrangées. Elles ont de grands chapeaux de paille, sous lesquels on les croiroit toutes jolies; elles sont vraiment agréables. Comme le bateau venoit de partir, une mieux faite que les

Digitized by Google

autres, est arrivée ; elle paroissoit triste ; & sans montrer de regret de ce qu'on ne l'avoit point attendue, elle a posé sa corbeille sur un monceau de sable, & s'est mise à se promener au bord de l'eau. J'ai dit à Betty de l'appeller ; elle est venue à nous ; j'ai acheté tous ses bouquets, & lui ai demandé pourquoi elle ne chantoit pas comme les autres. Ma question l'a émûe ; elle a fait une petite mine pour s'empêcher de pleurer, & m'a dit avec une ingénuité charmante, qu'elle étoit prête à *rompre son cœur ;* que Moſès, un des Fermiers de Milord Vinchester, la feroit mourir de chagrin elle & un autre ; & le souvenir de cet autre l'a fait pleurer, & bien fort. La pauvre enfant m'a intéressée ; j'ai voulu tout savoir, & voici l'histoire de ma petite Jardiniere. C'est que Moſès ... écoutez bien, ma chere... Moſès est un *méchant avare ;* il avoit accordé Tommy son petit-fils, avec Sara, qui aime Tommy comme *ses deux yeux*. La nôce alloit se faire ; les habits étoient achetés ; les parens priés, les violons retenus : *& voilà qu'une Lettre* venue d'Orford a fait changer Moſès. La sœur de Tommy est morte ; elle a laissé de l'argent à Tommy, & le vilain Moſès ne

veut

veut plus de Sara pour sa petite-fille, à moins qu'on n'augmente la dot à proportion de l'héritage. La mere de Sara qui est *fiere*, s'est emportée, a tout rompu ; & comme elle est d'un naturel un peu vif, elle veut *tordre le cou* à Sara, si elle aime encore le petit-fils de cet *avare* de Mosès ; & la pauvre Sara aura le *cou tordu*, voyez-vous, car elle l'aime toujours ; & l'honnête Tommy *rompra son cœur* aussi, plutôt que de renoncer à Sara.

Entre le bonheur ou le malheur de ces simples & tendres amans, cent cinquante guinées s'élevoient comme une barriere insurmontable. Je l'ai forcée ; j'ai tout applani : le Juif Mosès, la fiere Jardiniere, l'honnête Tommy & la jolie Sara, sont d'accord. Ce moment est un de ceux où j'ai senti l'avantage d'être riche ; je marie après demain mon aimable Villageoise, & je la marie avec éclat. Je donne un grand souper, illumination, feu & musique sur l'eau ; ensuite un bal masqué où tout le monde sera bien venu. Milord Vinchester me prête le pavillon qui donne sur la riviere ; il est grand, orné, très-propre pour mon dessein. Nos Dames sont enchantées de cette espéce de fête : sir Henry, malgré sa mauvaise humeur, est mon

Intendant ; il a reçu mes ordres avec autant de gravité, qu'il eût pris une patente de premier Ministre. Milady Vinchester & sir James feront les honneurs du bal ; la Comtesse de Sunderland ceux du souper ; moi je regarderai s'ils s'acquittent bien des emplois que je leur confie. Je suis gaie, ma chere ; je commence à reprendre le goût des amusemens ; je ne veux pas examiner la cause de ce changement, je trouverois peut-être .... N'allez pas croire que le mariage de Sara soit un prétexte pour célébrer la convalescence de ce *pauvre Comte* ... n'est-ce pas ainsi que vous l'appellez ? En tout cas John n'en sait rien ; mon secret est en sûreté. Adieu, ma chere ; je voudrois bien vous voir danser à ce bal.

LETTRE XXXIII.

Mardi, à Vinchester.

ENCORE une Lettre ! ... voilà un commerce bien exact & bien dangereux : j'ai à tout moment besoin de me souvenir que Milord d'Ossery m'a trompée. Malgré ce souvenir, comment résister aux mouvemens de mon cœur ?

BIBLIOTHECA·BODLEIANA·

Digitized by Google

ils me portent à l'écouter. Mais que me dira-t-il? ses offres réitérées de se justifier m'étonnent & m'impatientent eh comment le pourroit-il! il s'est marié; il a même une fille de ce mariage .... on dit qu'elle s'appelle Juliette..... Insolent! donner mon nom à la fille de sa femme! Milady Arthur, tante de feu Milady d'Offery, est ici depuis huit jours; elle parle continuellement des graces & de la beauté de la petite d'Offery. Cette femme est la plus ennuyeuse créature qu'il soit possible de rencontrer: mais voici la Lettre de Milord.

Milord d'Offery, à Milady Catesby.

» Hélas, de quoi me félicitez-vous, » Madame! de quel prix sont pour moi » des jours que vous ne voulez plus ren- » dre heureux! Vous, des égards! Ah, » vous ne pouviez m'affliger plus sensi- » blement que par cette insultante po- » litesse! elle est toujours compagne de » l'indifférence. Supprimez les ces » égards; c'est votre pitié, votre ten- » dre pitié, qui m'est nécessaire; c'est » une condescendance d'un jour, d'une » heure, que je vous demande. Ne m'en- » tendrez-vous point? suis-je condamné

Digitized by Google

» sans retour ? Me refuserez-vous une » grace accordée aux plus vils crimi» nels ? Nous avons *été ami* . . . . Ne » vous souvient-il plus que vous m'avez » donné un nom plus doux ? Mon » amour, le vôtre, vos promesses, vos » sermens même, tout est-il effacé ? . . . » Rappellez-vous Erford, ma chere, » mon adorable Juliette . . . . c'est un » homme autrefois honoré de votre » tendresse, qui vous demande à ge» noux un moment d'entretien. Par tout » ce qui peut vous toucher, je vous » conjure de ne pas rejetter ma priere. » Ne continuez pas à affliger un mal» heureux dont le sort est dans vos » mains. Non, je ne perdrai qu'avec » la vie l'espoir d'obtenir de vous un » généreux pardon. J'ai un secret que je » ne puis révéler qu'à vous ; donnez» moi un jour, Madame ; au nom du » Ciel, ne soyez pas inexorable «.

Sa chere, *son adorable Juliette* ; cela est assez familier, je vous assure ; & vous voyez quelle obstination à se faire écouter . . . . Ah, cette maladie ! où m'a-t-elle engagée ? . . . . Le voir ! la seule idée d'une telle entrevûe me fait tressaillir. . . . Mais cette audace de vous

loir me parler ! . . . cet homme eſt bien hardi ! Ne devroit-il pas éviter mes regards ? quelle pourroit être ſa contenance devant moi ! ne ſuis-je pas en droit de l'accabler de reproches ? . . . eh bien, il ne me craint point du tout ! D'où vient que je le redoute, moi qui peux lever les yeux ſur lui avec la noble aſſurance que donne la certitude d'avoir toujours bien fait ? Que je me *rappelle Erford !* hélas, s'il m'y avoit vûe après ſon départ, oſeroit-il me prier de me le *rappeller ?* Il connoît ſes fautes, mais qu'il eſt loin d'imaginer comment je les ai ſenties ? . . . Peut-il jamais excuſer cet abandon cruel ? Eh, pourquoi feignoit il ! pourquoi feint-il encore ? Je me préparois avec plaiſir à la fête que je donne. Cette Lettre vient troubler ma joie, m'embarraſſer, me retracer un tems . . . ah, rien n'eſt *effacé !* . . . Vous êtes fort capable de rire de mes chagrins ; vous me dites que je devrois l'*avoir vû*, *l'avoir entendu*, que *tout ſeroit terminé*. Vous qui n'avez jamais eu à pardonner que des fautes légeres, quelques mouvemens de jalouſie, de l'impatience, de l'humeur peut-être, vous croyez qu'on peut ſe réſoudre aiſément ; qu'il eſt facile de ſavoir

ce qu'on veut.... Je ne puis comprendre cet espoir de pardon ! mon dessein n'est pas de l'*affliger*. Je le verrois si je croyois pouvoir soutenir sa présence ; je l'écouterois, s'il étoit possible d'excuser... mais je vais lui écrire.

Milady Catesby, à Milord d'Ossery.

» Eh, pourquoi, Milord, n'aurois-je
» point tout oublié ! Qui m'engageoit
» à me souvenir d'un ingrat, à m'occu-
» per d'un infidéle ? Ne m'avez-vous
» pas prié *de vous oublier ?* Comment
» osez-vous me rappeller un tems & des
» lieux auxquels je ne puis songer sans
» vous haïr ? Quel droit avez-vous en-
» core à mon amitié, après m'avoir si
» cruellement récompensée de celle que
» je vous ai montrée ? Si votre légéreté
» m'a rendue à moi-même, vous ne
» pouvez vous plaindre que de votre
» cœur. J'ignore par quel caprice vous
» semblez aujourd'hui faire dépendre
» votre bonheur de l'entretien que vous
» me demandez ; je ne puis consentir à
» vous l'accorder. Accoutumée depuis
» si long-tems à penser que je ne vous
» verrai jamais, il m'est impossible de
» me familiariser avec l'idée de vous re-

» voir. Si vous avez des secrets qu'il » vous importe de me communiquer, » vous pouvez me les écrire, sûr de ma » discrétion à les taire, & de mon exac- » titude à vous faire remettre ce que » m'aurez écrit. En vérité, Milord, re- » cevoir de vos Lettres, est l'unique » complaisance où je puisse me forcer » pour vous obliger «.

Je suis fâchée d'avoir envoyé cette Lettre : on dit qu'entre des amans brouillés, un reproche est le préliminaire d'un traité de paix. Adieu, mon aimable Henriette, je vous aime toujours.

LETTRE XXXIV.

Mercredi . . . . . non Jeudi à six heures du matin.

OH, ma chere Henriette, quelle agitation dans mes sens ! . . . quel trouble dans mon ame ! . . . . . . je l'ai vû . . . . il m'a parlé . . . . c'étoit lui . . . il étoit au bal . . . . . . oui lui ! Milord d'Ossery . . . . . . Ah, ne me dites plus de le voir ! ne me priez plus de l'entendre ! il est bien sûr que je ne puis supporter la présence de cet . . . . . . je

ne ſai quel nom lui donner. Peut-on être plus hardi, plus imprudent? m'expoſer!... Je le hais, je crois... & pourtant je voudrois avoir eû plus d'empire ſur moi-même... Je voudrois l'avoir écouté. Quel eſt donc ce mouvement qui m'entraîne avec force, & me fait agir contre ma volonté? Je vais partir, retourner à Londres.... Ce n'eſt pas par obſtination, mais par néceſſité, par foibleſſe, que j'éviterai le Comte d'Oſſery. Il faut bien me déterminer à le fuir, puiſque je ne puis le voir avec tranquillité.

Le jour étoit déja grand; fatiguée de danſer, ennuyée du bal, j'ai paſſé ſur la terraſſe pour prendre l'air. Un maſque en domino noir qui me ſuivoit depuis une heure, eſt venu ſe placer à mes côtés. Dans un lieu auſſi ſpacieux, j'ai trouvé un peu extraordinaire qu'on choisît l'endroit où j'étois, pour m'y gêner; car le maſque s'étoit aſſis tout près de moi. Mais jugez de ma ſurpriſe, quand ſaiſiſſant une de mes mains, la retenant malgré moi, & la preſſant dans les ſiennes, ce maſque m'a dit d'un ton émû: Eh quoi, Lady Juliette ſe plaît encore à faire des heureux! on m'avoit aſſuré qu'elle n'étoit plus ſenſible à cette

sorte de plaisir.... O le son de cette voix a pénétré comme un trait jusqu'au fond de mon cœur! Je l'ai reconnu... Eh, quel autre eût osé prendre cette liberté! m'eût tenu un tel langage!... J'ai voulu fuir; l'audacieux s'est saisi de ma robe, & m'a retenue dans ma place. Il a ôté brusquement son masque; son camail s'est renversé.... Ah, ma chere Henriette, qu'il étoit bien! Le désordre de ses cheveux donnoit une grace nouvelle à ses traits; un air animé, passionné même... Comment l'aspect de cet aimable visage m'a-t-il causé un trouble si cruel, si contraire à l'impression qu'il sembloit faire sur moi? Tout-à-coup j'ai perdu la faculté de voir & d'entendre, un froid mortel m'a saisie. Je ne sai ce que le Comte m'a dit; je ne sai comment il a rassemblé tout le monde auprès de moi; en rouvrant les yeux, je me suis vûe entourée d'une infinité de personnes, parmi lesquelles je cherchois envain Milord d'Ossery; je l'ai apperçu au bout de la terrasse; & dès que je me suis levée, il a disparu; le bal a fini, & me voilà dans mon lit à vous écrire, à réfléchir, à me chagriner.... Je ne sai quel parti prendre.

Digitized by Google

LETTRE XXXV.

Vendredi, à Vinchester.

JE reçois des invitations si pressantes de Milord d'Ormond; ma cousine & lui continuent à me prier avec tant d'instances d'aller les trouver à Erford, que je ne puis me refuser plus long-tems à leur empressement. Je ne sai pourquoi je sens affoiblir ma répugnance pour retourner dans ce lieu : j'ai annoncé mon départ ici; si j'étois vaine, je pourrois m'étendre sur le regret que tout le monde paroît avoir de me perdre. Sir James s'en va; pour le pauvre sir Henry, sa tristesse est inexprimable; il me fait une peine extrême; j'espere que mon absence lui sera utile. On dit, ma chere, que l'absence est un remede salutaire contre l'amour; remede violent, que le malade prend toujours avec dégoût, & qui n'opere pas sur tous les tempéramens. Je vais me rapprocher de vous, mon aimable amie; c'est un grand plaisir pour moi. Après quelque séjour à Erford, je retournerai à Londres, & nous irons ensemble à ma jolie maison d'Amsteat.... Voici Abraham.... quel

Digitized by Google

paquet il m'apporte ! tout un cahier écrit de la main de Milord . . . oh permettez, permettez, ma chere, que je vous laisse ! . . je brûle de lire . . . Ah, qu'est-ce *donc* qu'il me dit ! vous le saurez dès que j'aurai parcouru ce cahier.

Milord d'Ossery, à Milady Catesby.

» L'aventure du bal m'a trop appris, » Madame, que je ne puis espérer de » devoir au hasard ou à mon adresse, » la faveur d'un entretien avec vous. » L'horreur que vous a fait ma présen- » ce, l'état où je vous ai vûe, & la » douleur que j'ai senti d'en être la cau- » se, m'ont déterminé à renoncer au » *projet* de m'approcher de vous sans » votre ordre positif. Je consens à vous » écrire ce que je voulois vous dire, si » vous aviez pû m'écoûter ; vous me » promettez de garder mon secret, je » ne doute point de votre discrétion. » Cependant comme vous pourriez sen- » tir quelque peine en cachant à Lady » Henriette des faits où vous êtes inté- » ressée, je n'exige pas que vous vous » gêniez sur ce point. Tout ce qui vous » est cher, acquiert des droits sur mon » cœur ; votre amie ne peut être une

» personne indifférente pour moi. Ah ; » Lady Juliette, lorsque vous aurez lû, » si vous ne me pardonnez pas, vous » n'avez jamais aimé celui qui vous ai- » mera toujours « !

Histoire de Milord d'Offery.

» Lorsque Lady Charlotte Chester eut donné au Duc de Penbroke une préférence que mes soins & mon attachement m avoient fait espérer, je voulus m'éloigner d'elle, & je passai en France. J'étois vivement touché de sa perfidie ; elle me porta à éviter les femmes ; je jugeai de toutes, par la seule que j'avois examinée ; je pensai que l'intérêt & la vanité étoient les uniques passions dont elles fussent susceptibles. Je m'armai donc contr'elles de la connoissance que je croyois avoir acquise de leur ame, & l'employai avec succès pour me garantir de leurs charmes.

» On me présentoit à la Cour, à la Ville, comme un sauvage qui joignoit à la férocité attribuée à sa Nation, un éloignement révoltant pour des goûts adoptés & des usages reçus. Ma

Digitized by Google

» sagesse paroissoit ridicule, sur-tout
» dans l'âge où l'on est convenu de se
» livrer à tous les déréglemens dont on
» croit qu'il peut être l'excuse ; je ne
» sai jusqu'où l'indulgence des François
» s'étend sur cet article. Ici j'ai vû bien
» des gens, qui pour avoir trop espéré
» de cette excuse, n'ont pu dans leur
» maturité faire oublier leur jeunesse.

» Six mois après mon départ de Lon-
» dres, mon frere aîné fut tué sur mer, &
» le second mourut en Ecosse d'une chûte
» qu'il fit à la chasse. Ma fortune devint
» égale à celle du Duc de Penbroke ; je
» pensai que la Duchesse se repentiroit
» peut-être d'avoir précipité son choix.
» Le regret dont j'imaginai qu'elle seroit
» pénétrée, fut l'avantage le plus réel
» que je crus trouver en héritant des ti-
» tres & des biens de ma Maison.

» Mon séjour en France ne m'ôta
» point les impressions que j'y avois ap-
» portées ; les femmes m'y parurent
» charmantes ; mais l'idée de Lady
» Charlotte & le souvenir de son in-
» constance me défendirent contre l'a-
» mour. Je revins en Angleterre dégagé
» de ma passion, mais sensible encore
» au regret de m'y être abandonné. La
» vûe de la Duchesse me chagrina, &

» me fit éprouver une sorte d'ennui qui
» me donna du dégoût pour Londres.
» Je résolus de m'en éloigner encore,
» & je me préparois à revoir l'Italie,
» quand d'Ormond instruit de mon re-
» tour, me pressa d'aller le voir à Er-
» ford. Je m'y rendis croyant y passer
» peu de jours; mais je trouvai dans
» vos yeux l'attrait flatteur qui devoit
» me fixer dans ma patrie, & me récon-
» cilier avec le sexe aimable dont Lady
» Juliette est l'ornement. Vous fîtes
» naître dans mon cœur des sentimens
» bien nouveaux pour moi; ils m'ap-
» prirent que je n'avois point aimé Lady
» Charlotte, & que la vanité blessée
» peut exciter dans notre ame tous les
» regrets qui semblent naître de l'amour
» trahi ou méprisé.

» D'Orsey vous importuna bientôt
» par ses empressemens; son exemple
» m'effraya; l'éloignement que sa ten-
» dresse vous donna pour lui, me fit
» mettre tous mes soins à vous cacher
» la mienne. Ecouté, préféré comme
» ami, je craignois de paroître comme
» amant: il m'étoit si doux d'avoir vo-
» tre confiance, d'être de moitié de vos
» amusemens, de vous voir sans cesse
» sans vous donner d'ennui ni vous inf-

» pirer de contrainte, que je n'osois ris-
» quer de perdre ce bien, en vous dé-
» couvrant le dessein de vous plaire.
» Quelquefois il me sembloit que vous
» me deviniez ; j'oubliai un jour que je
» n'étois pas en droit de me montrer ja-
» loux ; je vous laissai voir du dépit, de
» l'humeur. Mon trouble vous toucha,
» il vous toucha trop même.... Que je
» sens de plaisir à me rappeller ces pre-
» miers instans de mon bonheur ! ces
» tems heureux, où sans vous l'avouer
» peut-être, vous partagiez tous les mou-
» vemens de mon ame ! Ils sont passés
» ces momens délicieux, & Lady Juliet-
» te ne s'en souvient plus.

» Avec quelle peine je renfermois en
» moi-même des sentimens si vifs, si ten-
» dres ! Combien le souvenir de Lady
» Charlotte m'intimidoit ! Je ne consi-
» dérois plus son changement sous le
» même aspect ; depuis que je vous ai-
» mois, j'excusois la légéreté de Mila-
» dy Penbroke ; il me sembloit que je
» n'avois point en moi ce charme atti-
» rant qui fait naître l'amour & le rend
» constant. J'osai parler enfin ; mes
» vœux furent comblés. Vous consen-
» tiez à me donner votre main ; tout
» m'annonçoit des jours heureux : dans

Digitized by Google

» l'yvresse de ma joie, trop prompt à me
» flatter, j'ajoutois déja au bonheur dont
» je jouissois, la félicité suprême qui
» m'étoit promise, quand je fus invité
» aux noces de Portland. Je ne sai quel
» pressentiment se joignoit à la douleur
» que je sentois en m'éloignant de vous;
» mais je partis d'Erford accablé du re-
» gret de vous quitter. Hélas, ce cha-
» grin étoit le triste présage du malheur
» qui devoit m'arriver!... Avant que
» j'entre dans le détail humiliant de l'a-
» venture fatale qui nous sépara, per-
» mettez-moi d'implorer votre indul-
» gence.... Mais comment espérer de
» vous toucher, si vous ne m'aimez plus,
» si ma vûe vous effraye, si vous m'avez
» fermé pour jamais ce cœur autrefois si
» tendre pour moi, si sensible à mes
» moindres inquiétudes! Que de sermens
» vous trahissez, si le soin de mon bon-
» heur ne vous intéresse plus! Quoi,
» cette passion si chere! ces plaisirs si
» purs qu'elle nous fit goûter, ne peu-
» vent-ils ranimer en vous une étincelle
» de ce feu?... Ah, remettez sur vos
» yeux le bandeau de l'amour! qu'il vous
» cache mes fautes, & ne vous laisse
» voir que mon repentir!

» Je retournois à Erford avec la vî-
» tesse

» tesse & l'impatience d'un amant qui va
» revoir ce qu'il aime, lorsqu'en passant
» à Midlesex, je rencontrai Monfort,
» Bennet, Andson, Lindsey, & plu-
» sieurs jeunes Gentilshommes avec les-
» quels j'avois été à l'Université. A l'ex-
» ception de Monfort qui étoit mon
» ami, j'avois peu revû les autres; ils
» avoient arrêté Abraham qui couroit
» devant moi, & m'arrêterent aussi à la
» poste où ils m'attendoient. Ils reve-
» noient de la chasse, & soupoient tous
» chez Monfort, dont la mere avoit
» une maison dans ce lieu. Il me fut im-
» possible de résister à leurs prieres, ou
» pour mieux dire, à leurs importunités;
» ils m'obligerent d'accepter un souper
» qui ne me promettoit aucun agrément,
» & me privoit du plaisir d'arriver assez
» tôt à Erford pour vous voir au moins
» un instant. C'étoit des heures déro-
» bées à l'amour; je les perdois à regret,
» & n'en fis le sacrifice qu'avec une ex-
» trême répugnance. La mere de Mon-
» fort étoit partie le matin pour Lon-
» dres, où une affaire pressante l'avoit
» appellée; ainsi notre souper devenoit
» une de ces parties libres & bruyan-
» tes, où l'on s'étourdit en parlant tous
» à la fois; qui finissent par des paris

Digitized by Google

» ridicules ou ruineux, souvent même
» par briser les meubles, & s'égorger
» sur leurs débris. L'ennui me saisit dès
» le premier service; il augmenta de
» plus en plus; l'insupportable joie des
» convives, l'éclat de leurs voix & le
» désordre de leurs propos, me firent
» maudire cent fois l'instant où je les
» avois rencontrés. Le sang-froid que
» je conservois parmi ces extravagans,
» ajoutoit au dégoût qu'ils m'inspiroient,
» je m'en apperçus; & voulant tirer
» quelque parti de la désagréable situa-
» tion où je me trouvois, j'imaginai que
» le seul moyen de la sentir moins, étoit
» de m'efforcer de perdre une partie de
» ma raison. Je ne pouvois plus espérer
» de vous voir en arrivant; je résolus
» donc de faire comme les autres, &
» je me prêtai à leur folle gaieté: ce pro-
» jet me réussit; je commençai bientôt à
» trouver mes anciens camarades un peu
» plus supportables.

» La conversation varioit, & n'étoit
» guere suivie; elle tomba sur les fem-
» mes; on en parla avec plus de vivacité
» que de décence; les uns les exaltoient,
» les autres les déchiroient. Lindsey na-
» turellement sensible & honnête, les
» défendit avec chaleur: il ramena à

Digitized by Google

» l'opinion où il étoit, que la douceur
» d'être aimé d'une seule, l'emporte de
» beauçoup sur le plaisir de médire de
» toutes. On se réunit donc pour louer
» ces êtres charmans, auxquels le Ciel
» remit le pouvoir de nous rendre heu-
» reux. L'un parloit de leur beauté dont
» l'attrait a tant de force sur nos cœurs;
» l'autre vantoit leur esprit plus sédui-
» sant encore, la finesse de leur goût,
» & la délicatesse de leurs sentimens.
» Monfort tout seul soutint que l'esprit
» naturel & l'ingénuité surpassoient le
» savoir & les talens qu'on faisoit acqué-
» rir aux femmes, & que la plus simple
» étoit la plus aimable. On disputa con-
» tre lui; il s'obstina; & pour prouver
» ce qu'il avançoit, il envoya dire à la
» gouvernante de sa sœur, de venir
» avec elle. Il falloit être aussi peu ca-
» pable de réflexion qu'il l'étoit alors,
» pour exposer sa sœur à paroître au
» milieu de dix ou douze jeunes fous,
» peu en état de songer à ce qu'ils de-
» voient à son sexe & à son âge. En at-
» tendant qu'on l'amenât, Monfort nous
» apprit que depuis la veille seulement,
» elle étoit sortie de la maison où elle
» avoit été élevée; il fit éclater l'ami-
» tié la plus vive pour elle, & nous

» assura que personne ne pouvoit être
» plus simple ni plus aimable. Miss Jen-
» ny vint alors confirmer par sa présen-
» ce, les louanges que son frere donnoit
» à l'ingénuité. Son air annonçoit ce
» caractere ; il étoit doux, modeste ;
» une figure noble, gracieuse dans tous
» ses mouvemens, réparoit en elle le
» défaut de régularité. Elle avoit cet
» agrément que donne la fraîcheur de
» la premiere jeunesse ; & ses traits, sans
» être beaux, offroient quelque chose
» de touchant. Elle prit sa place auprès
» de Monfort ; & par soumission pour
» ses ordres réïtérés, elle fit raison à
» ses amis des santés qu'ils lui portoient
» tous à-la-fois. Sa vûe avoit ranimé
» leur joie ; il étoit heureux pour elle
» que son extrême simplicité lui déro-
» bât une partie des transports qu'elle
» excitoit, & des expressions dont on
» se servoit pour vanter ses charmes.
» Sir Bennet s'empara de la gouvernan-
» te, & la mit bientôt hors d'état de
» veiller sur sa jeune éleve. Miss Jenny
» ennuyée d'un monde auquel elle n'é-
» toit point accoutumée, insista sur la
» permission de se retirer ; elle l'obtint
» avec peine, & nous quitta avec plus de
» plaisir, qu'elle n'en avoit senti à nous

Digitized by Google

» voir. Quelques momens après, étourdi
» par le bruit, fatigué de la chaleur,
» je me levai pour prendre l'air, dont
» je n'avois jamais eu tant de besoin; je
» sortis de la salle, & me trouvai dans
» un vestibule dont la lumiere finissoit.
» J'en apperçus dans l'éloignement; &
» dirigeant mes pas de ce côté, je tra-
» versai une longue enfilade de piéces;
» je parvins à un grand cabinet où j'en-
» trevis une femme: je n'eus pas le tems
» de la bien distinguer; un mouvement
» qu'elle fit, renversa une petite table,
» sur laquelle étoit une seule bougie,
» qui s'éteignit en tombant. Au son de
» voix de cette femme, à ses questions,
» je la reconnus pour Miss Jenny; je
» me nommai, & la priai de vouloir
» bien me faire conduire au jardin; elle
» me répondit qu'elle alloit sonner pour
» avoir de la lumiere. Dans la profonde
» obscurité où nous étions, il lui fut im-
» possible de trouver le cordon de la
» sonnette; cet appartement lui étoit
» presqu'aussi étranger qu'à moi. Cepen-
» dant elle cherchoit à se rappeller de
» quel côté la cheminée étoit placée,
» & nous nous efforcions l'un & l'autre
» de la trouver. Mon embarras, & le
» peu de succès de nos recherches, lui

» parut plaisant ; elle se mit à rire de
» si bon cœur, que sa gaieté excita la
» mienne. La jeune Miss n'étoit guere
» plus à elle que moi-même ; elle appel-
» loit, mais en vain ; les gens étoient
» trop éloignés du lieu où nous nous
» trouvions, pour pouvoir nous enten-
» dre. En marchant au hasard, nous
» nous heurtions tous deux ; Miss Jenny
» redoubloit ses ris, badinoit de mon
» inquiétude ; & mille plaisanteries en-
» fantines me forçoient à rire aussi. Dé-
» terminés tous deux à finir ce jeu, nous
» convînmes d'abandonner l'espérance
» de nous faire entendre, & de nous en
» tenir à trouver une porte qui condui-
» soit à une espece de galerie, de la-
» quelle on passoit au jardin ; nous nous
» orientâmes de notre mieux. Miss Jen-
» ny me prit par la main ; & se condui-
» sant de meuble en meuble, elle re-
» connut la place où elle étoit d'abord ;
» elle m'avertit que la porte devoit être
» vis-à-vis de nous ; elle s'avança, &
» je la suivois. Malheureusement elle
» s'embarrassa dans la table qu'elle avoit
» renversée, & tomba rudement. Sa
» chûte entraîna la mienne ; bientôt de
» grands éclats de rire me prouverent
» qu'elle ne s'étoit point blessée. L'ex-

» cès de son enjouement me fit une im-
» pression extraordinaire ; il m'enhardit ;
» l'égarement de ma raison passa jusqu'à
» mon cœur. Livré tout entier à mes
» sens, j'oubliai mon amour, ma pro-
» bité, des loix qui m'avoient toujours
» été sacrées, la sœur de mon ami ; une
» fille respectable ne me parut dans cet
» instant qu'une femme offerte à mes
» desirs, à cette passion grossiere qu'al-
» lume le seul instinct. Un mouvement
» impétueux m'emporta, j'osai tout ;
» j'abusai cruellement du désordre & de
» la simplicité d'une jeune imprudente,
» dont l'innocence causa la défaite.

» A peine ce moment d'erreur fut-il
» passé, que ma raison reprenant tous
» ses droits, je vis ma faute dans toute
» son étendue. Miss Jenny revenue à
» elle-même, remplissoit l'air de ses
» cris, gémissoit, fondoit en larmes,
» & par sa juste douleur ajoutoit encore
» à la mienne. La Lune venoit de se
» lever ; & la lumiere qu'elle commen-
» çoit à répandre, me fit appercevoir
» cette porte, dont la recherche nous
» avoit été si fatale à tous deux. Confus,
» honteux, désespéré, je ne songeai qu'à
» m'éloigner. Je sortis de ce cabinet
» qui me faisoit horreur ; & passant de

Digitized by Google

» l'entrée du jardin dans la cour où mes
» gens m'attendoient, je montai brusquement dans ma chaise, & repris la
» route d'Erford, pénétré d'un chagrin
» dévorant, que toutes mes réflexions
» aigrissoient encore.

» Qu'il se renouvella vivement à votre aspect ! Avec quelle bonté votre
» cœur généreux s'y intéressa ! Que de
» tendres questions ! qu'elles me firent
» sentir de remords ! Combien je me
» haïssois en songeant que j'avois pû
» vous trahir ! Cependant le plaisir de
» vous voir, d'être sans cesse auprès de
» vous, de penser que vous m'aimiez ;
» l'idée de mon bonheur prochain ; un
» charme invincible attaché à vous, à
» vos regards, à vos discours, tout effaçoit ma tristesse. Je commençois à regarder mon aventure comme une foiblesse dont le souvenir pouvoit se
» perdre ; lorsque ses funestes suites me
» la rappellerent avec force, & m'obligerent de subir la peine de mon imprudence.... Eh, quelle peine ! Ah,
» si vous m'avez aimé, si vous avez daigné me regretter, jugez de mes tourmens par les vôtres ! jugez de ma douleur en m'arrachant à vous ! à vous,
» que j'adorois...... que j'adorerai tou-
» jours,

» jours, de quelque façon que vous
» puissiez me traiter. Vous devez vous
» souvenir, Madame, qu'un courier me
» fit demander la veille de mon départ
» d'Erford; il m'apportoit une Lettre:
» elle étoit de Miss Jenny, & voici ce
» qu'elle contenoit «.

Lettre de Miss Jenny Monfort, à Milord Comte d'Ossery.

» *LA malheureuse sœur de votre ami,*
» *la triste Jenny Monfort est per-*
» *due, déshonorée par l'imprudence de*
» *son frere, par la vôtre, Milord, &*
» *plus encore par la sienne. Elle vous*
» *l'apprend sans savoir ce qu'elle espere*
» *de sa démarche; elle n'a rien exigé de*
» *vous; vous ne lui avez rien promis.*
» *Quel droit lui est-il permis de récla-*
» *mer? Et pourtant si vous l'abandon-*
» *nez, n'aurez-vous rien à vous repro-*
» *cher? Je desire ardemment votre ré-*
» *ponse; si elle n'adoucit point ma si-*
» *tuation, je n'attendrai pas que ma*
» *honte paroisse à tous les yeux. Le seul*
» *moyen qui peut m'en faire éviter l'éclat,*
» *s'est déja présenté à mon esprit. J'ense-*
» *velirai avec moi ce funeste secret, &*

Digitized by Google

» *personne ne vous reprochera jamais le*
» *malheur ni la mort de Jenny Mon-*
» *fort.*

» Peignez-vous mon état, Madame,
» après cette lecture; songez dans quel-
» les réflexions je passai cette nuit la der-
» niere de mon séjour à Erford. Je for-
» mai mille projets; ma raison les dé-
» truisoit à mesure qu'ils s'offroient à
» mon imagination; je voulois aller trou-
» ver Monfort, lui apprendre mon mal-
» heur, abandonner à sa sœur la moitié
» de mon bien, tout même. Eh, que
» m'étoit la fortune sans vous! Mais de
» quel front proposer à mon ami une
» réparation qu'en pareil cas je n'aurois
» point acceptée! Après l'avoir offensé,
» devois-je l'insulter? risquer de deve-
» nir l'assassin d'un homme dont j'avois
» déshonoré la sœur? Eh puis, Mada-
» me, eh puis cette innocente créature
» qui m'alloit devoir son être, m'étoit-
» il permis de la placer au rang des mal-
» heureux? de la livrer à la bassesse?
» N'apporteroit-elle pas en naissant un
» droit de se plaindre de moi, de mé-
» priser l'auteur de ses jours? La fin de
» la Lettre de Miss Jenny m'effrayoit:
» au milieu de mes agitations, de mes

Digitized by Google

» regrets, pénétré de mon amour pour
» vous, désespéré de vous perdre, je
» pris le parti de n'écouter que l'hon-
» neur, & d'immoler mes plus chers in-
» térêts à une personne dont l'état exi-
» geoit ce cruel sacrifice.

» Que de combats! combien me coû-
» ta ce pénible effort! c'étoit vous que
» j'abandonnois! c'étoit à vous qu'il fal-
» loit renoncer! J'allai vous chercher
» pour répandre ma douleur dans votre
» sein, vous confier mon égarement,
» mes desseins, vous demander des con-
» seils, de la consolation; mais mon
» projet s'évanouit à votre vûe. Com-
» ment vous faire un tel aveu! l'affreuse
» vérité ne put sortir de ma bouche;
» je n'osai même vous donner une Let-
» tre que j'avois écrite dans le tumulte
» de mes pensées; je m'éloignai; je
» quittai Erford, & je me séparai de
» vous dans la triste persuasion de ne
» vous revoir jamais. Je laissai ma Let-
» tre à Abraham avec ordre de vous la
» remettre quand je serois parti; & joi-
» gnant le messager de Miss Jenny qui
» m'attendoit à la poste, je pris avec
» lui la route de Midlesex, d'où je me
» rendis chez Monfort.

» La violence des mouvemens qui

» m'agitoient, l'effort que je me faisois
» pour cacher mon trouble, me cau-
» soient une chaleur brûlante; j'étois
» dans une espéce d'yvresse, & me con-
» noissois à peine. En arrivant je de-
» mandai Monfort; il étoit à Londres;
» on me conduisit chez sa mere. Après
» quelques momens de conversation, je
» parlai de Miss Jenny; & sachant de
» Lady Monfort qu'il n'y avoit encore
» aucun projet formé pour son établisse-
» ment, je la demandai. Ma proposition
» fut reçûe avec autant de joie que de
» surprise; Lady Monfort n'espéroit pas
» pour Miss Jenny un parti aussi riche
» que je l'étois; quoiqu'elle fût née pour
» occuper le rang où j'offrois de la pla-
» cer, son peu de fortune sembloit l'en
» éloigner. Sa mere me conduisit à son
» appartement, & m'annonça comme
» un amant qu'il falloit traiter en époux,
» puisqu'il alloit le devenir. Miss Jenny
» rougit en me voyant; elle baissa les
» yeux avec une contenance triste & ti-
» mide; mon embarras égaloit le sien.
» Suivant l'usage on nous laissa seuls;
» la honte me mit à ses pieds; la recon-
» noissance la fit tomber aux miens;
» nous ne pûmes nous parler; des sou-
» pirs & des larmes furent les uniques

» expressions de nos cœurs. Je pris jour
» avec Lady Monfort pour dresser les
» articles ; & feignant une affaire indis-
» pensable & pressante, je partis pour
» Londres.

» J'arrivai chez moi dans un accable-
» ment extrême ; j'étois pénétré de ma
» douleur, & plus encore de celle où
» je vous croyois livrée. En entrant
» dans mon cabinet, la vûe d'une estam-
» pe dessinée de votre main, frappa mes
» yeux ; je ne pus résister aux mouve-
» mens qui s'éleverent dans mon cœur ;
» je me livrai à ma fureur, & poussai des
» cris qui attirerent mes gens autour de
» moi. Une espéce de frénésie m'ôta
» l'usage de mes sens ; je ne sai ce qui
» m'arriva pendant long-tems ; je ne
» sentois, ni mon mal, ni le danger de
» mon état. Mes esprits affoiblis par la
» violence de mes transports, par les
» secours de l'art, m'avoient réduit dans
» une sorte d'enfance. Monfort ne me
» quittoit pas ; ce qu'il avoit appris de
» mes intentions pour sa sœur, redou-
» bloit son attachement, & rendoit ses
» soins plus tendres & plus empressés. Il
» s'applaudissoit de la fantaisie qu'il avoit
» eû de la faire paroître à ce souper ; il
» pensoit qu'elle m'avoit inspiré de

Digitized by Google

» l'amour, & le pensoit avec transport ;
» ses discours sur ce sujet renouvelloient
» tous mes regrets. Je me rétablis enfin,
» & j'épousai Miss Jenny. Que j'eus de
» peine à retenir mes larmes aux pieds
» de ces Autels où j'avois cru recevoir
» des mains du Ciel la seule compagne
» qui pouvoit faire le bonheur de ma
» vie!... Après m'en avoir privé, il
» a voulu me la rendre ce Ciel bienfai-
» sant ; mais elle a changé : elle est de-
» venue fiere, ingrate, inhumaine ; elle
» ne veut point pardonner.

» Je partis pour le Comté d'Herney ;
» où je conduisis une femme jeune, dou-
» ce, sensible, reconnoissante, aimable
» peut-être ; mais ce n'étoit pas Lady
» Juliette ; ce n'étoit pas la femme élûe
» de mon cœur ; celle que j'aimois tou-
» jours, à laquelle il ne me restoit plus
» à consacrer que de triste soupirs &
» d'inutiles regrets.

» Milady d'Offery donna le jour à
» une fille ; sa vûe fit passer dans mon
» cœur le seul mouvement de joie que
» j'aye senti loin de vous. Aimable petite
» innocente ! combien de fois l'ai-je bai-
» gnée de mes larmes, en m'applaudis-
» sant pourtant d'avoir rempli mes de-
» voirs à son égard ! Ah, que de ten-

Digitized by Google

» dreſſé elle devroit à ſon pere, ſi elle
» ſavoit jamais à quel prix il lui donna
» ſon nom !

» Je paſſois les jours entiers dans les
» bois pour m'éloigner de Lady d'Oſ-
» ſery ; je craignois ſa préſence ; ſes
» attentions me gênoient ; j'avois pour
» elle les égards de l'amitié, & non pas
» les ſoins de l'amour. Je lui devois
» davantage ; mais comment lui don-
» ner un cœur que vous poſſédiez tout ?
» Je crus pouvoir réparer par ma géné-
» roſité la froideur de mes ſentimens.
» Prompt à lui procurer des plaiſirs que
» je ne partageois point, je lui donnois
» des fêtes, je l'accablois de préſens ;
» elle diſpoſoit à ſon gré de ma fortune ;
» tout lui étoit prodigué ; elle paroiſſoit
» contente, & je la croyois heureuſe ;
» le tems m'apprit qu'elle ne l'étoit pas
» plus que moi.

» Quelquefois je voulois vous écrire,
» vous ouvrir mon ame, vous inſtruire
» des raiſons de ce mariage, duquel
» vous deviez avoir été ſi ſurpriſe. Mais
» c'étoit ma femme, c'étoit la mere de
» ma fille, dont il falloit révéler la foi-
» bleſſe : eh puis comment vous avouer
» qu'il avoit été un inſtant dans ma vie
» où j'avois oublié que je vous aimois !

Digitized by Google

» où j'avois pû manquer à cette probité,
» premier fondement de l'estime dont
» vous m'aviez honoré ? Milord Exe-
» ter, mon ami depuis l'enfance, étoit
» le seul qui connût mon attachement
» pour vous : il le connoissoit long-
» tems avant vous-même. C'est à lui
» que je m'adressai, pour être informé
» de ce que vous faisiez. J'appris que
» vous étiez restée à Erford, que vous
» y pleuriez la mort de votre frere....
» Ah, pardonnez à l'amour désespéré
» la bisarre contrariété de ses vœux !
» Que n'aurois-je pas donné pour vous
» rendre tranquille, heureuse ! & pour-
» tant je sentois de la douceur à penser
» que vous étiez à Erford, que vous
» y étiez seule, que vous y pleuriez;
» que peut-être j'avois part à vos lar-
» mes ; que parmi ces regrets donnés à
» la perte d'un frere chéri, quelques
» soupirs s'échappoient vers l'amant
» qui vous adoroit. Votre retour à Lon-
» dres me causa les plus vives inquiétu-
» des ; vous receviez les visites du Duc
» de Suffolk ; jaloux, injuste, je trem-
» blois qu'il n'obtînt un bien auquel je
» ne pouvois plus prétendre.

» Je recevois chaque semaine un dé-
» tail circonstancié de toutes vos dé-

» marches : cette espéce de commerce
» indirect que je semblois entretenir
» avec vous, étoit le seul plaisir où je
» fusse encore sensible. Que ces détails
» touchoient mon cœur ! combien ils
» redoubloient mon estime & mon atta-
» chement ! Quelle femme jamais se
» conduisit à votre âge avec tant de
» prudence ! sut allier si bien la sagesse
» austere à l'aimable gaieté, à l usage
» du monde ! Quelle autre posséda ja-
» mais au même degré ces vertus dou-
» ces, charme de la société ! cette in-
» dulgence qui fait aimer en vous la
» supériorité dont vous craignez l'é-
» clat ! ... Ah, Lady Juliette, est-ce
» seulement pour vous faire admirer que
» le Ciel répandit sur vous ses dons les
» plus flatteurs ? Il a été un tems où
» vous croyiez ne les avoir reçus que
» pour me rendre heureux.

» Après une année de séjour à Her-
» ney, Lady d'Offery fut attaquée d'un
» mal qui sembloit annoncer la con-
» somption ; de prompts secours la ré-
» tablirent un peu. Mais au commence-
» ment de l'hyver, elle retomba dans
» une langueur qui fit craindre pour sa
» vie. Son danger & sa douceur pen-
» dant le cours de sa maladie, me tou-

» cherent ; je devins assidu près d'elle.
» En réfléchissant sur ma conduite, je
» craignis de l'avoir chagrinée ; je re-
» doublai de soins & d'attentions pour
» effacer l'impression que mon indiffé-
» rence avoit pû faire sur son esprit ; je
» ne sortois point de sa chambre ; je lui
» présentois moi-même tous les médica-
» mens propres à la soulager. Je sentois
» alors la force du lien qui nous unis-
» soit ; je n'en avois pas rempli tous les
» devoirs, & je me le reprochois amé-
» rement.

» Je l'aidois un jour à marcher dans
» une galerie où elle avoit desiré d'es-
» sayer de se promener ; sa foiblesse la
» forçoit à se jetter entiérement dans
» mes bras. Après avoir fait quelques
» pas, elle rentra dans sa chambre,
» s'assit ; & toujours appuyée sur moi,
» elle sentit que je la pressois douce-
» ment. Elle fit un mouvement de sur-
» prise, me regarda attentivement ; &
» voyant dans mes yeux des marques
» du plus grand attendrissement, elle
» prit une de mes mains, & l'arro-
» sant de ses larmes : Je suis bien mal-
» heureuse, me dit-elle, de vous causer
» tant de peine ; j'étois destinée à vous
» affliger. Faut-il que j'excite votre

Digitized by Google

» douleur! Hélas, mon état éléveroit
» une flatteuse espérance dans un cœur
» moins généreux que le vôtre! Ma
» mort va rompre des liens qui vous
» contraignent; une chaîne dont le
» poids vous accable, sous lequel vous
» gémissez. Une forte inclination avoit
» prévenu votre ame; je n'ai pas droit
» de m'en plaindre, ma reconnoissance
» en est plus grande; mais pardonnez,
» Milord, pardonnez mes pleurs; c'est
» la premiere fois que j'ose en répandre
» devant vous. J'ai renfermé mes cruel-
» les peines; vos bontés, l'attendrisse-
» ment où je vous vois, ma fin prochai-
» ne m'arrache l'aveu d'un sentiment
» que vous n'avez pû partager. Tant
» d'égards, de bienfaits, pour me dé-
» dommager de l'amour que vous me
» refusiez, en me faisant admirer, res-
» pecter l'époux que j'adorois, ont sans
» cesse aigri le regret de ne pouvoir lui
» plaire. Je souhaite, continua-t-elle,
» que celle dont le souvenir m'a fermé
» votre cœur, ait conservé pour vous
» une tendresse digne de votre constance.
» J'ai cru devoir vous cacher mon atta-
» chement, vous en épargner les preu-
» ves: la crainte de vous être importu-
» ne, m'a fait étouffer jusqu'aux mou-

Digitized by Google

» vemens de ma reconnoiſſance ; ſouf-
» frez qu'elle éclate dans ces derniers
» inſtans. Vous avez ſacrifié à l'honneur
» d'une fille infortunée un bien qui vous
» étoit cher : puiſſiez-vous le recouvrer
» quand elle ne ſera plus ; & puiſſent
» mes vœux ardens attirer ſur vous tou-
» tes les bénédictions de ce Ciel qui
» m'entend, qui m'appelle, & d'où
» j'eſpere bientôt veiller au bonheur de
» mon généreux bienfaicteur, de celui
» qui a daigné faire un ſi grand effort
» pour ne pas m'abandonner à la honte
» dont la mort même n'auroit pû me
» garantir. Aimez ma fille, aimez-la,
» Milord, & oubliez les maux que ſa
» malheureuſe mere vous a cauſés. Mi-
» lady d'Offery pouvoit parler ſans
» crainte d'être interrompue ; chaque
» mot qu'elle prononçoit, étoit un trait
» douloureux qui me perçoit le cœur.
» Je l'avois négligée ; le tems ne m'of-
» froit plus de moyen de réparer par
» une conduite plus tendre, cette lon-
» gue indifférence qu'elle avoit trop ſen-
» tie. Ah, Madame, qu'il eſt affreux
» d'avoir tort, & que ceux qu'on offen-
» ſe, ſe trouveroient vengés, s'ils pou-
» voient comprendre l'effet terrible des
» remords ſur un cœur ſenſible & ver-

» tueux ! J'avois fait venir de Londres
» les Docteurs Lereins & Harrison ; par
» mes soins Milady d'Offery rassembloit
» autour d'elle tous ceux qui pouvoient
» inspirer de la confiance dans leur Art.
» Ce n'est pas à vous, Madame, que je
» crains d'avouer le desir ardent que j'a-
» vois de la sauver ; mais ni sa jeunesse,
» ni les secours de l'Art, ne purent la
» tirer d'un état tout-à-fait désespéré. Je
» la perdis ; elle expira dans mes bras : &
» malgré les assurances qu'on me don-
» na de l'espéce de sa maladie, maladie
» née avec elle, & que la délicatesse de
» sa constitution, ne pouvoit lui faire
» supporter plus long-tems ; je me re-
» gardai avec douleur comme une des
» causes de sa mort ; je me rappellois
» sans cesse ce qu'elle m'avoit dit : je
» ne pouvois me consoler de n'avoir
» pas eu assez de force sur moi-même
» pour feindre au moins, & lui cacher
» qu'une autre occupoit mon cœur.
« Mais, lorsqu'on a perdu tout espoir
» d'être heureux, pense-t-on pouvoir
» quelque chose pour le bonheur d'un
» autre ?

» A mesure que ce triste spectacle
» s'effaçoit de ma mémoire, je songeois
» avec transport que vous étiez libre

» encore : je me flattois qu'un amour si » tendre n'étoit point éteint ; que vous » en conserviez le souvenir ; que ma vûe » & le récit sincere de mon aventure » pourroit le ranimer. La connoissance » de votre caractere aidoit à me trom- » per ; je lui avouerai tout, me disois- » je ; elle m'écoutera ; elle me plaindra ; » elle me pardonnera. .... Que vous » aviez cruellement détruit ces douces » illusions !

» Comme je n'avois quitté Londres » que pour vous épargner le *déplaisir* » d'y rencontrer une femme portant le » nom que vous aviez daigné choisir en » vous déterminant à en changer, j'y » retournai trois mois après la mort de » Lady d'Offery. Avec quelle ardeur je » me rapprochois des lieux que vous » habitiez ! quel desir vif de vous voir, » de vous parler, d'entendre le son flat- » teur de cette voix chérie ! .. J'arrive, » je cours vous chercher ; en passant de- » vant la porte de la Duchesse de New- » castel, j'apperçois des gens à votre » livrée ; j'apprends que vous êtes chez » elle ; mon empressement me cache » l'imprudence de ma démarche ; j'en- » tre, je vous vois, vous me reconnois- » sez ; quel trouble sur votre visage !

» que de dédain dans vos yeux ! Vous
» saisissez un prétexte, vous sortez, &
» je reste immobile, pénétré de dou-
» leur, & forcé de m'avouer que j'ai
» mérité ces marques d'un mépris qu'il
» m'est impossible de supporter. Je me
» présentai en vain à votre porte; je
» vous écrivis en vain : mes Lettres
» constamment refusées, mes efforts
» pour vous voir rendus inutiles par
» vos précautions, toutes mes tentati-
» ves sans succès, me firent désespérer
» d'appaiser votre colere. Je n'obtins
» de compassion que de Betty; mais
» elle étoit sans crédit auprès de vous.
» Carlile n'osa s'intéresser ouvertement
» pour moi, dans la crainte de déplaire
» à Lady Henriette. Enfin, mettant le
» comble à vos rigueurs, vous partîtes,
» & peu de tems après je vous suivis.
» Halifax venoit d'acheter une Terre
» ici : j'y vins avec lui; je vous écri-
» vis : avec quelle fierté vous avez reçu
» ces témoignages de ma tendresse!
» vous ne m'avez répondu que pour
» vous débarrasser de mes importunités;
» avec une hauteur, une dureté, qui
» n'est point dans votre cœur, à la-
» quelle je ne puis vous reconnoître.
» Après m'avoir laissé trois jours à mon

» inquiétude, c'est pour me demander
» vos Lettres que vous m'écrivez . . . .
» Vos Lettres? . . . . ah ne me les de-
» mandez jamais! non jamais je ne con-
» sentirai à vous les rendre . . . . Je vous
» croyois fléchie; la bonté qui vous a
» intéressée à ma vie, qui vous a fait
» tenir un de vos gens chez Halifax;
» me paroissoit un retour de ce tendre
» penchant qui vous attachoit à moi; je
» me flattois qu'au moins l'amitié vous
» parloit encore en ma faveur . . . mais
» non; vous ne m'aimez plus; ma vûe
» vous a épouvantée, vous a privée
» de vos sens. C'est la présence d'un
» amant autrefois souffert, préféré,
» chéri, qui a répandu sur vos joues la
» pâleur de la mort. . . . Il est donc vrai
» que j'ai perdu tout espoir de vous at-
» tendrir: quoi rien ne peut il vous ra-
» mener? . . . Mais vous avez raison,
» Madame, je ne dois me plaindre que
» de moi-même; je serois trop heureux
» si j'avois à me plaindre de vous . . . .
» avec quel plaisir je vous pardonne-
» rois! Ah, Lady Juliette, si jamais
» vous daignâtes penser à un homme
» que vous croyez ingrat, infidéle, que
» vous aviez d'avantages sur lui! Vous
» pouviez haïr, mépriser celui qui vous
» affligeoit;

Digitized by Google

» affligeoit ; & moi je ne puis qu'esti-
» mer, révérer, adorer, celle qui me
» rend le plus malheureux de tous les
» hommes ».

Ah, la pauvre Lady d'Offery, que son destin me touche ! pourrois-je refuser des larmes à sa mort ? Quelle force d'esprit ! adorer son mari, lui cacher son amour par égard, par reconnoissance ! .... Eh, que ne l'aimoit-il ! que ne la rendoit-il heureuse ! elle étoit digne de son attachement. Pourquoi la fuir, l'affliger ? n'avoit-elle pas des droits à sa tendresse ? quelle cruauté de l'en priver ! la dureté de cette conduite me révolte. Je suis bien éloignée d'approuver ce chagrin farouche dont il l'a rendue la victime. Infortunée Miss Jenny, celle qui vous bannissoit du cœur de votre époux, voudroit vous rappeller à la vie, vous voir posséder ce cœur qui devoit être à vous ! elle ne troubleroit point votre bonheur...... Hélas, ma chere Henriette, quelle différence ! j'ai pleuré, & Lady d'Offery est morte... je me reproche de l'avoir haïe. J'étois bien injuste, bien inhumaine de la haïr ; c'étoit à elle à me détester. Je suis sensiblement affectée

de cette mort. Puiſqu'il le permet, je vous envoye ce cahier.... Je ne ſai encore ce que je penſe..... ah, cette aimable Jenny, que ſon ſort a été triſte; je le croyois ſi heureux!

LETTRE XXXVI.

Samedi, à Vincheſter.

MILORD d'Oſſery avoit bien raiſon de dire que l'eſpéce de ſes torts m'étoit inconnue. Comment aurois-je imaginé?... quelle aventure! ce *cabinet*.... cette *obſcurité*..... ſa hardieſſe.... Il appelle cela un malheur... J'oubliai mon amour, dit-il... ah oui, les hommes ont de ces *oublis*; leur cœur & leurs ſens peuvent agir ſéparément; ils le prétendent au moins; & par ces diſtinctions qu'ils prennent pour excuſe, ils ſe réſervent la faculté d'être excités par l'amour, ſéduits par la volupté, ou entraînés par l'*inſtinct*. Comment pouvons-nous démêler la véritable impreſſion qui les détermine? les effets ſont ſi ſemblables, & la cauſe ſi cachée? Mais cette excuſe qu'ils prennent, ils ne la reçoivent pas; remarquez cela: ce qu'ils ſéparent en eux, ils

Digitized by Google

se réunissent en nous. C'est nous accorder une grande supériorité dans notre façon de sentir, mais faire naître en nous une terrible incertitude sur l'espéce des mouvemens qui les portent à desirer de nous posséder.

Pourtant, ma chere Henriette, ce *perfide*, cet *ingrat*, cet homme *faux* & *trompeur*, n'étoit qu'un infidéle ..... pas même un infidéle ... Sa tête *troublée* ... sa raison *égarée* ..... ah quel égarement! qu'il m'a coûté de larmes! faudra-t-il pardonner! .... Mais comment Milord d'Offery a-t il pu me laisser deux ans dans l'ignorance de ce secret? ... il en donne une raison .... il en donne de tout... Qu'il a souffert! que de probité dans ce sacrifice! quelle générosité! Il parle de sa fille: *aimable innocente*, dit-il... je me plais à lui voir ce naturel tendre.... Pauvre petite! je crois, ma chere, que je l'aime aussi.... Ah, s'il m'avoit parlé à Erford, que de peines il nous eût épargné à l'un & à l'autre! Je me serois prêtée à sa situation; il m'eût été moins dur de le céder, que de m'en voir abandonnée; je me serois consolée par la part que j'aurois eû à la noblesse de son procédé; j'arois pleuré sans doute, mais je

n'aurois pas versé des larmes si ameres. Je ne l'aurois pas haï, méprisé ; au contraire il pouvoit conserver mon estime. L'amitié nous eût liés de ces chaînes douces, si cheres aux cœurs bien faits ; il n'eût pas fui dans le Nord de l'Angleterre pour m'éviter ; nous nous serions vûs ; j'aurois aimé sa femme. Quel sujet avois-je de m'en plaindre ? pourquoi n'auroit-elle pas été ma compagne, mon amie ? elle vivroit peut-être encore. Je ne me ferois point le reproche cruel d'avoir innocemment causé ses chagrins. Mais à quoi servent à présent tous ces *j'aurois*, il *eût*, dont je vous fatigue ? Milady d'Offery est morte. Son mari étoit coupable ; l'est-il encore ? ne l'est-il plus ? voilà le point embarrassant : la raison de me cacher son secret est bien légere ; si peu de confiance.... mais c'étoit sa femme : oh je ne sai que résoudre.

LETTRE XXXVII.

Dimanche, à Vinckester.

JE pars après demain pour Erford ; Abraham est ici : son Maître envoye savoir de mes nouvelles ; je le crois plus

Digitized by Google

inquiet de ma réponſe que de ma ſanté. La fin touchante de ſa femme avoit arrêté les tranſports de ma joie ; elle me frappe encore, mais mon cœur parle ; il ſe fait écouter. Ma chere Henriette ; concevez-vous mon bonheur ? Le Comte d'Offery n'eſt pas indigne de ma tendreſſe ; qu'il m'eſt doux d'accorder à ſon mérite ce que je croyois donner à la prévention ! il n'a point démenti ces qualités diſtinguées qui lui ſoumirent toutes les affections de mon ame. C'eſt un homme eſtimable, ſincere, généreux, qui va bientôt reparoître à mes yeux........ Ah, tout eſt pardonné, tout eſt oublié ! Je ne lui ferai point acheter par des ſoumiſſions, des craintes, des incertitudes, un bien qu'il deſire ; un prompt retour ſera le prix de ſa confiance...... Quel heureux avenir s'ouvre devant moi ! mais je vais lui écrire ; pourquoi retarderois-je le plaiſir que je puis lui procurer ? voici la copie de mon billet.

A Milord d'Offery.

Vous me croyez changée, non je ne le ſuis point ? Senſible à votre confiance, je crois devoir l'être auſſi à vos ſentimens,

Je vais chez Milord d'Ormond. Si vous voulez vous rendre à Erford, j'y reverrai le Comte d'Offery avec ce plaisir vif qu'on sent en retrouvant un ami que l'on croyoit avoir perdu pour jamais.

En l'invitant d'aller à Erford, en lui disant que je le verrai avec plaisir, n'est-ce pas tout lui dire ? Je cache avec peine l'agitation de mes sens ; ma joie brille dans mes yeux ; on dit que je suis embellie depuis deux jours. O, ma chere amie, que je voudrois vous voir.

Mais j'ai des adieux à faire, des larmes à essuyer. Le pauvre sir Henry ! il est en vérité digne de pitié : je lui ai ouvert mon cœur ; il sait tout ; j'ai cru devoir quelque chose à l'extrême passion qu'il a pour moi. Cette confidence en lui prouvant mon estime a paru calmer un peu ses chagrins ; il sera mon ami, dit-il ; mon bonheur le consolera. . . . il m'a touchée. Adieu, ma chere Henriette ; j'attends vos félicitations à Erford ; j'y serai jeudi, peut-être mercredi : vous jugez bien que j'ai beaucoup d'envie d'y arriver.

Digitized by Google

Milord d'Offery, à Lady Henriette ; Lundi à Erford.

Vous écrivez, belle Henriette, à Milady Catefby ; on a reconnu votre main, vos armes ; mais à qui remettre votre Lettre ? Eft-il encore au monde une Milady Catefby ? ce n'eft pas du moins à Erford qu'il faut la chercher. Si à la place de cette amie fi chere à votre cœur, vous voulez en accepter une nouvelle, Milady d'Offery eft prête à répondre à vos tendres félicitations. Elle a ouvert votre Lettre avec une liberté dont vous ferez peut-être étonnée ; mais quels droits n'a pas cette femme charmante ! cette Juliette .... elle eft à moi, pour jamais à moi ! Plus de Milady Catefby ; c'eft ma femme, mon amie, ma maîtreffe, le génie heureux qui me rend tous les biens dont j'étois privé. Permettez-moi de vous remercier du defir généreux que vous aviez qu'elle me pardonnât. Elle l'a fait ; elle a mis dans cet acte de bonté toute la nobleffe de fentimens dont vous la connoiffez capable ; hier fut le jour à jamais fortuné....

Digitized by Google

Milady d'Offery.

Eh bien, cet indiſcret, il ne me laiſſera rien à vous dire. O ma chere Henriette, ils étoient tous unis contre moi; on ne m'appelloit ici que pour me conduire dans le piége préparé: ma couſine conduiſoit la conjuration; on ne m'a pas donné le tems de reſpirer. Un amant repentant à mes genoux, des parens chéris priant pour lui; un cœur tendre, le Miniſtre préſent.... En vérité on m'a mariée ſi vîte, ſi vîte, que je crois de bonne foi que le mariage ne vaut rien. Milady d'Ormond eſt ſi vive.... ſi abſolue.....

Milady d'Ormond.

J'arrive à tems pour me juſtifier: un *piége*, une *conſpiration*, un *mariage qui ne vaut rien*.... Que penſeriez-vous de moi, ma chere Henriette, ſi vous n'étiez ſûre de mes ſentimens pour notre amie? Oui je l'ai mariée au Seigneur d'Angleterre le plus aimable; le mariage eſt bon, je vous aſſure; & aucune des parties contractantes n'a envie de le rompre. Juliette n'eſt-elle pas en droit

de

de se plaindre de moi! Son bonheur a toujours été un de mes souhaits les plus ardens; je le crois parfait, & je m'attends à des complimens de votre part.

Milady d'Ossery.

On vous attend avec impatience ici: point de fêtes, de bals sans ma chere Henriette; je dirois point de plaisirs, si la personne qui suit ma plume des yeux, n'étoit déja un peu jalouse de ma tendre amitié.

Fin des Lettres.

P

Digitized by Google

Premiers Vers de l'Auteur.

DU nombre des amans mon cœur est peu
flaté,
Je sais apprécier leurs vœux & leur hommage;
Il est doux d'inspirer des desirs qu'on partage:
Mais le plus tendre amour, s'il n'est pas
souhaité,
S'il naît sans notre aveu, peut-il nous satis-
faire?
C'est à des yeux chéris, qu'il est flateur de
plaire.
Souvent la vanité trouve quelque douceur
Dans les soins importuns qu'on s'empresse à
nous rendre,
Et l'esprit en passant peut s'y laisser surpren-
dre,
Mais nos propres desirs font seuls notre bon-
heur.



Digitized by Google

COUPLETS

A MADAME DE ***, *en lui envoyant des boucles d'oreilles de nuit.*

Sur l'Air de *la Romance de Daphné*.

UN enfant qui toujours veille
Pour troubler notre bonheur,
Dès que la raiſon ſommeille,
Subtilement par l'oreille
Se gliſſe dans notre cœur.

Pour lui fermer le paſſage
Reçois ce léger préſent.
C'eſt le taliſman d'un Sage ;
Contre tout frivole hommage
Sa puiſſance nous défend.

Mais il devient l'interprête
Des vœux d'un ſincere Amant.
Par une vertu ſecrete
Il écarte la fleurette,
Et fait place au ſentiment.

Digitized by Google

A Monsieur le MARQUIS DE ***, *qui de l'Armée où il étoit, se plaignoit que mes Lettres étoient rares & sérieuses.*

Menuet d'*Exaudet*.

DE Paris,
Cher Marquis,
Que t'écrire ?
Hélas! quand tu l'as quitté,
Crois-tu que la gaité
Puisse monter ma lire.
Aujourd'hui
C'est l'ennui
Qui m'inspire;
J'attens qu'un sort plus heureux
Te redonne à nos vœux
Pour rire.

Lorsqu'attiré par la gloire
Tu cours après la victoire;
Que ton cœur
A l'honneur
S'abandonne:
Ici l'amour en gémit,
Et tout en pleurs maudit
Bellone.

Les lauriers
Qu'aux Guerriers
Elle donne,

Digitized by Google

Ont-ils les charmes flatteurs
De la moindre des fleurs
Dont Venus les couronne.
    Ah ! l'amour
    A ſa Cour
    Te rappelle ;
Reviens goûter le bonheur
Que te réſerve un cœur
    Fidéle.

❦

Après une longue attente
En vain Themis nous préſente ;
    De ſes fils
    Réunis,
    La cohorte :
Je ne ſai quel goût coquet
Fait qu'abſent le plumet
    L'emporte.

❦

    Doux plaiſir
    Viens bannir
    La triſteſſe !
Rends-nous les enfans de Mars
Et ſous leurs étendarts ;
Ramenes l'allégreſſe :
    Leur retour
    De l'Amour
    Eſt la fête ;
    D'accord avec la beauté
    Déja la volupté
    L'apprête.

Digitized by Google

VERS

SUR une Epître adressée à une Dame, dans laquelle on lui conseilloit de s'appliquer à l'étude. L'Epître finissoit par ce Vers,

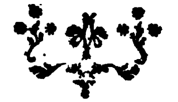
Et déchirez le bandeau de l'amour.

AU sexe altier, qui se croit notre maître,
Abandonnons le soin d'approfondir.
De l'avantage de connoître,
Eglé, laissons-le s'applaudir.
Qu'un sçavoir incertain le guide,
Que sa raison le fasse errer,
Le sentiment qui dans nos cœurs réside
Bien mieux que lui sçaura nous éclairer.
Il est un mouvement dont on chérit l'empire,
Sur un objet il fixe tous nos vœux;
Un doux penchant vers cet objet attire;
dès qu'on le voit, on est heureux.
Eglé, ce mouvement est le bonheur suprême,
L'amour l'excite, & lui-même en jouit.
De votre ami rejettez le systême,
Par l'examen le plaisir est détruit.
Suivez les loix de la simple nature,
Conservez à l'amour son bandeau précieux;
Et pour trouver des biens la source la plus
pure,
Vous-même, s'il se peut, mettez-le sur vos
yeux.

Digitized by Google

A Monsieur le COMTE DE ***.

VOTRE air me touche & m'intéresse,
Je vous regarde avec plaisir :
Souvent du trouble qui me presse,
Vous bannissez le souvenir.
Je m'apperçois de votre absence ;
Quand vous paroissez, je souris ;
Même une tendre préférence
Me fait distinguer vos amis.
Qu'augurez-vous de ce langage ?
Par l'amour il semble dicté :
Mais je fuis cet enfant volage,
Et j'atteste la vérité ;
Qu'à l'amitié mon cœur sensible,
Ne cherche en vous que la douceur
De ce lien sûr & paisible,
Dont la raison fait son bonheur.



Digitized by Google

ETRENNE au même. La suite de plusieurs Vers dont on lui cachoit l'Auteur.

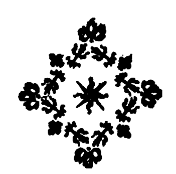
C'EST encore moi, c'est cette amie
Dont le zéle ardent, mais discret,
D'un sentiment dont son cœur se défie;
Vous cache avec soin le secret.
C'est donc au Temple du Mystere,
Que pour vous je forme des vœux;
Un Dieu, que tout bas j'y révere,
M'a promis de les rendre heureux.
Acceptez-en le doux présage.
Que tous les biens l'un à l'autre enchaînés
Soient à jamais votre partage.
Puissent vos jours brillans & fortunés,
Par leur cours rappeller encore
Du vieux Nestor le souvenir;
Et puisse alors l'Amour vous rajeunir,
Comme Titon vieillit dans les bras de l'Aurore (*a*).

(*a*) Madame la Comtesse de *** sa femme, se faisoit peindre en Aurore.



*A Madame de *** qui prétendoit qu'une femme devoit chercher à ramener un infidéle.*

Ah ! d'un amant qui ſe dégage
Il faut perdre le ſouvenir ;
A m'éviter, à me hair,
J'aiderois moi-même un volage.
Il eſt un ſecret mouvement
Dont ſans rougir on ſuit l'empire,
Il anoblit le ſentiment
Que la nature nous inſpire :
Mais d'un ingrat exciter la pitié ;
Devoir ſes ſoins à la reconnoiſſance,
N'eſpérer plus qu'en l'amitié,
Craindre toujours la complaiſance ;
C'eſt renoncer au prix touchant
Que donne & reçoit la tendreſſe :
Ce n'eſt plus avoir un amant,
C'eſt ſe livrer à ſa foibleſſe.



Digitized by Google

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand'Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra: SALUT. Notre amée la Demoiselle MARIE DE MESIERES, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre: *Le Marquis de Crecy; les Lettres de Milady Juliette Catesby, & autres Œuvres de Mezieres.* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Ex-

posante ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts : A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le meme état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposant & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; VOULONS que la copie des Présentes,

Digitized by Google

qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original : COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte-Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le cinquiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent cinquante-neuf, & de notre Regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

Regîstré sur le Regîstre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 4, fol. 3, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, Art. 41, à toutes personnes, de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Art. 108. du même Réglement. A Paris, ce 20 Juillet 1759.

G. SAUGRAIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de J. CHARDON, 1760.



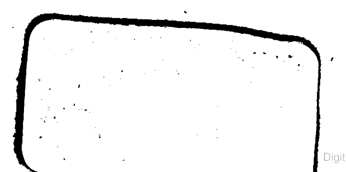
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google